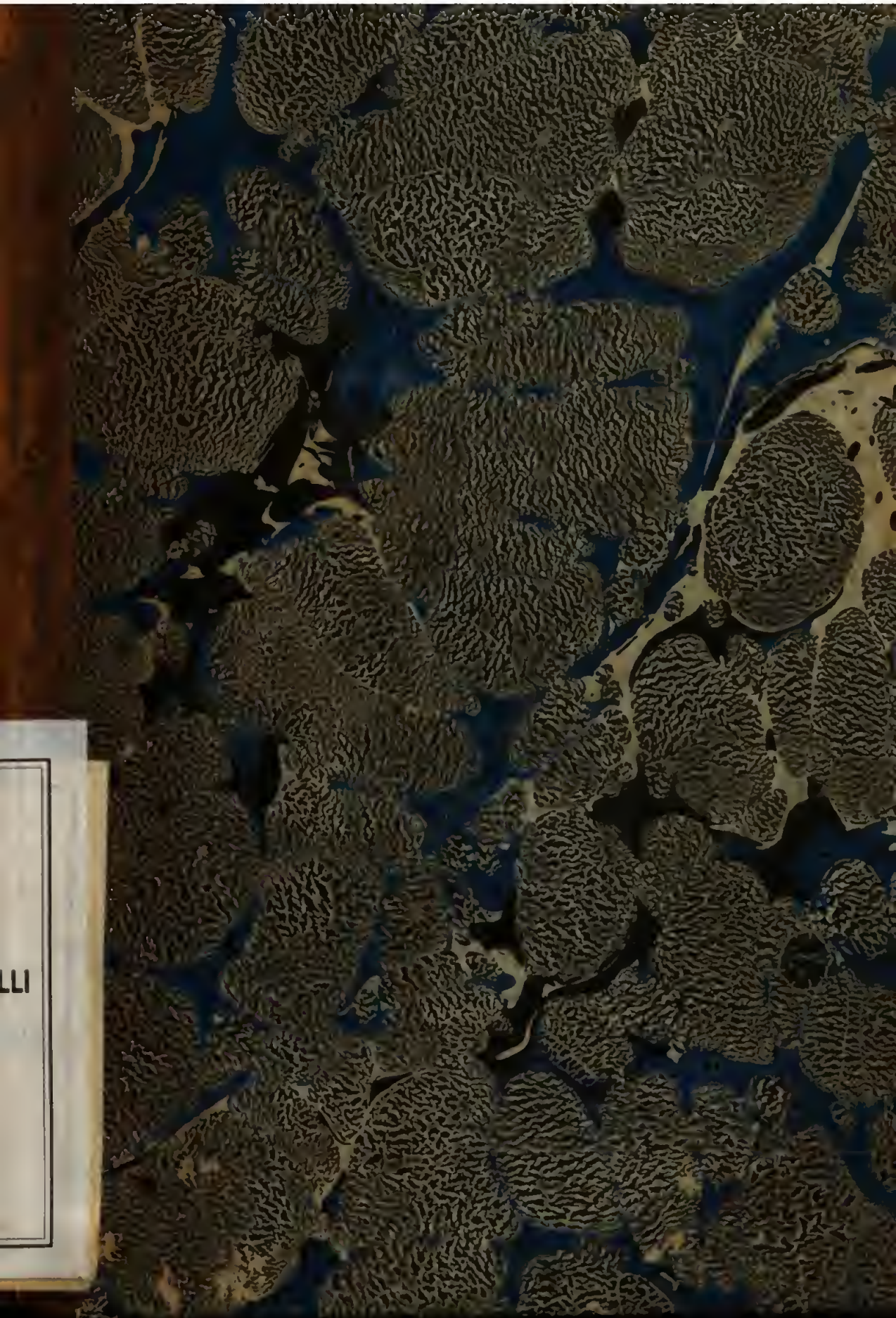

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
III.ª SALA

SCAFFALE 13
PLUTEO V
N.° CATENA 32

Biblioteca del Cav.re Leone Tocco.

I B IV. 12-16
B IV. 1-16

III - 13 - V - 32 -

0/

V. 16

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGEDIES.

TOME PREMIER.

12659

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME PREMIER.

A PARIS;

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIII.

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

Tous les peuples ont eu leurs spectacles. Il a été reconnu que les sociétés policées renferment deux classes d'hommes; l'une qui trouve dans cet amusement un délassement réclamé par des travaux qui occupent l'esprit ou l'imagination, l'autre à laquelle le dégoût des jouissances domestiques, un certain isolement, et l'ennui né de l'oisiveté, rendent ce plaisir nécessaire. En vain les plus anciens philosophes ont cherché dans les spectacles un moyen de perfectionner la morale des peuples; Sophocle et Euripide avoient donné leurs tragédies avant qu'Aristote ne prescrivît aux poëtes de *purger* les passions: le peu d'accord entre tous ceux qui ont voulu expliquer cette expression du législateur de l'art dramatique, prouve qu'on

n'a jamais pu y attacher une idée bien précise. L'effet moral de la tragédie se borne à donner des émotions passageres, à présenter des exemples de la fragilité des grandeurs, et à graver dans la mémoire des hommes quelques maximes générales de générosité et de politique; mais on ne remarque pas que les spectateurs sortent plus sensibles d'une représentation de tragédie, que le tableau des malheurs des grands corrige aucun ambitieux, et que l'application que l'on fait quelquefois dans la vie civile des maximes du théâtre soit très heureuse. L'effet moral de la comédie, plus direct que celui de la tragédie, consiste à faire éviter quelques ridicules, à marquer les convenances de société et d'état, et à donner quelque frein à la crédulité de ceux qui n'ont pas l'usage du monde; mais les partisans exclusifs du théâtre qui ont soutenu avec le plus de force que la comédie servoit à corriger les mœurs, n'ont jamais osé avancer qu'on puisoit au

théâtre le respect pour l'autorité paternelle, l'aversion pour toute espece d'intrigue, et ce jugement sûr et solide qui, ne s'arrêtant point aux apparences, condamne et méprise le vice quelque forme brillante qu'il puisse prendre.

Le théâtre donc, considéré seulement comme moyen de distraction et d'amusement, et non tel que les philosophes modernes ont voulu le présenter, comme une école de morale et de vertu, est, s'il ne s'écarte pas du but de son institution, un délassement agréable et nécessaire à l'homme en société; le goût qu'il inspire est préférable à celui des autres plaisirs; il peut jusqu'à un certain point s'épurer et se rendre digne de l'estime des personnes les plus scrupuleuses. L'éloquence des passions dans la tragédie, l'imitation perfectionnée du langage des honnêtes gens dans la comédie, peuvent en faire une branche de littérature glorieuse pour la nation qui a perfectionné cet art; il sert aussi à donner un vernis

d'instruction et de politesse aux personnes dont l'éducation a été négligée. Ainsi les déclamations éloquentes de J. J. Rousseau contre les effets pernicieux du théâtre ne paroissent pas plus fondées que les apologies fastueuses de d'Alembert et de Marmontel.

Chez tous les peuples l'art du théâtre a commencé par des essais informes; les tombereaux d'Epigene et de Thespis, les tréteaux des baladins toscans, qui jouoient la comédie à Rome, étoient loin de promettre ces amphithéâtres magnifiques bâtis par les Périclès et par les Trajan. Lorsque l'art est parvenu à un certain degré de perfection, il arrive une époque où le goût, se dépravant avec les mœurs, se change en une espece de fureur pour les représentations théâtrales: alors les spectacles se multiplient; la devise *Panem et circenses* devient celle des hommes de tous les états et de toutes les classes: pour varier les jouissances, on tombe dans tous les excès que peut concevoir l'imagina-

tion humaine; des partis se forment, l'importance que l'on attache à des objets de pur délassement anime les factions, et l'on est en danger de voir se renouveler les étranges querelles du peuple de Constantinople pour les cochers verds et pour les cochers bleus.

Sous quelques rapports l'art dramatique a parcouru en France ses différentes périodes. Un des moyens de le ramener à l'état dont il est déchu seroit de réveiller, s'il étoit possible, le goût du public pour les ouvrages sages et réguliers qui ont mérité les suffrages de nos peres, et d'en former pour ainsi dire un faisceau contre lequel le penchant pour les productions monstrueuses ne pût prévaloir. C'est un des principaux objets que l'on s'est proposés en formant ce recueil.

Il est peut-être utile de le faire précéder de quelques notions abrégées sur l'origine du théâtre français.

Dans les commencemens de la monarchie, à cette époque où les invasions et le

mélange de trois peuples de mœurs différentes avoient brisé les liens de la société, les plaisirs tenoient de la grossièreté des hommes pour lesquels ils étoient destinés. Les rois et les grands avoient à leur suite des baladins qui dissipoient leur ennui par des danses ou par des chants : quelques souvenirs du paganisme avoient laissé subsister une espece de fête qui blessoit également la religion et les mœurs ; des hommes et des femmes masqués venoient dans l'église certains jours de l'année et la profanoient par des bouffonneries et par des pantomimes lascives : cette farce indécente s'appeloit la Fête des Fous. Charlemagne, qui répandit tant d'éclat sur la France, soit par ses conquêtes, soit par ses lois, réforma cet abus, qui se renouvela sous ses foibles successeurs, et qui fut constamment réprimé par les évêques et par l'université de Paris.

Lorsque les mœurs eurent acquis plus de politesse, sous la troisieme race, les trouba-

dours et les trouveres donnerent l'idée d'un plaisir plus noble et plus délicat. Pendant les premieres croisades ils alloient en troupe de châteaux en châteaux, et y chantoient les victoires remportées contre les infideles; ils accompagnoient les rois dans les voyages d'outre-mer: Eléonore de Guyenne, cette princesse qui par sa beauté et les graces de son esprit inspira des passions si fortes, en amena un grand nombre lorsqu'elle suivit Louis-le-Jeune dans la Terre-Sainte: les spectacles qu'ils donnoient commençoient à former un ensemble agréable. Les troubadours récitoient leurs vers, des musiciens chantoient leurs romances, et des jongleurs les accompagnoient avec des instrumens. Leurs poésies, connues sous le nom de *tensons*, annonçoient beaucoup de graces et de délicatesse dans leur esprit; c'étoient des questions sur l'amour, auxquelles un des interlocuteurs répondoit d'une maniere ingénieuse: on demandoit, par exemple, si

un amant qui avoit obtenu le cœur d'une dame sans lui donner beaucoup de soins, étoit plus heureux que celui qui avoit soupiré long-tems pour mériter le même succès; on cherchoit si la jalousie étoit une plus grande preuve d'amour qu'une entiere confiance dans la fidélité de celle que l'on aimoit; on vouloit savoir lequel de deux chevaliers avoit le plus d'amour, ou de celui qui, plein de courage, vouloit se distinguer dans un combat, et qui, cédant aux craintes de sa maîtresse, perdoit cette occasion de se rendre illustre; ou de celui qui, né moins brave, se précipitoit dans le danger, excité par les nobles encouragemens d'une dame. Lorsque ces questions, quelquefois un peu difficiles à résoudre, excitoient des luttes d'opinion, on les soumettoit à une cour d'amour, composée des dames les plus distinguées par leur esprit et par leur beauté; les décisions de cette cour, qui tenoit ses séances à Romanin, étoient reçues sans au-

cune réclamation. Ces jeux, où brilloit une politesse chevaleresque unie à beaucoup de respect pour les dames, prouvoient de grands progrès dans la civilisation. Les troubadours, admirés et fêtés par-tout, s'oublierent jusqu'à représenter sans aucune précaution les évènemens de leur tems que de grands personnages avoient intérêt de tenir cachés: les crimes et les foiblesses de Jeanne de Naples furent l'objet de leurs poëmes; et cette hardiesse jusqu'alors inconnue causa leur ruine.

Les croisades continuoient alors d'exciter l'enthousiasme des peuples. Les dangers qu'affrontoient ceux qui avoient le courage de se dévouer à ces entreprises pieuses, le petit nombre de ceux qui en revenoient, la certitude où l'on étoit que ces guerriers étoient spécialement protégés par le ciel, l'admiration qu'inspiroient des hommes qui avoient combattu contre les musulmans dont on s'exagéroit la force et la valeur, et

qui avoient eu le bonheur de voir les saints lieux, de parcourir une contrée où chaque objet rappelle les mysteres de la religion; tout concouroit à exciter la vénération du peuple pour les croisés, qui, après une longue absence, reparoissoient à ses yeux avec les nobles cicatrices des blessures reçues dans les combats, ou vieillis par les infirmités nées de l'influence d'un climat étranger. Quelques croisés revenant de la Palestine, revêtus de l'habit de pélerin, et tenant le bourdon, attribut ordinaire des voyages de dévotion, se réunirent à Saint-Maur, et imaginerent de représenter les miracles de Jésus-Christ: le peuple accourut en foule à ces représentations, rendues plus intéressantes par une fidélité de coloris local qui étoit le fruit des observations que les pélerins avaient faites sur les lieux mêmes. Bientôt le goût de ces spectacles fit abandonner les autres amusemens; on s'attendrissoit en voyant les actions les plus touchantes de la vie du Christ rendues

par ceux qui avoient parcouru les lieux de sa naissance et de sa mort. Lorsque les pélerinages devinrent plus rares, les mysteres survécurent à la cause qui les avoit fait naître: la confrérie de la Passion se chargea de les représenter d'abord à l'hôpital de la Trinité, puis à l'hôtel de Flandre, enfin à l'hôtel de Bourgogne.

On sait que les mysteres n'étoient assujettis à aucune regle théâtrale: celui qui a été conservé par les freres Parfaict est composé de cinq journées, subdivisées en une multitude infinie d'actions et de scenes; on y compte quatre-vingt-dix-sept personnages. Sans s'attacher à faire connoître en détail ce genre barbare, on remarquera que la variété du spectacle devoit singulièrement plaire au peuple, que le tableau des évènemens dont on l'avoit entretenu dans son enfance pouvoit l'émouvoir fortement; et que quelques scenes écrites avec une grace naïve pouvoient plaire même aux personnes que l'éducation

distinguoit du vulgaire : on peut en juger par ce portrait de la sainte Vierge, où malheureusement le sacré est mêlé avec le profane :

Elle est plus belle que Lucrece,
Plus que Sara dévote et sage ;
C'est une Judith en courage,
Une Esther en humilité,
Et Rachel en honnêteté ;
En langage est aussi bénine
Que la Sybille tiburtine ;
Plus que Pallas a de prudence,
Que Minerve, de l'éloquence ;
C'est la non-pareille qui soit.
Je suppose que Dieu pensoit
Racheter tout l'humain lignage
Quand il la fit.

Les mysteres commencerent à paroître trop sérieux, et l'on imagina d'y joindre des pieces comiques. Une troupe de baladins, connue sous le nom d'*enfans sans souci*, représenterent des farces que l'on appeloit *sotties ;* l'indécence de ces pieces nuisit beaucoup aux confreres de la Passion ; et les clercs

de la bazoche rivaliserent avec eux en représentant, sous le nom de *moralités*, des pieces étrangeres à l'écriture sainte, mais qui n'offroient pas la même licence que celles des enfans sans souci.

Ces trois genres de pieces dramatiques cesserent de plaire lorsque Jodele, La Peruse, et Robert Garnier, marchant sur les traces des auteurs grecs, jeterent les premiers fondemens du théâtre français : une troupe de comédiens fut établie à l'hôtel de Bourgogne, qui leur fut cédé par les confreres de la Passion.

Une multitude innombrable de poëtes travaillerent alors pour le théâtre. Il seroit inutile et fastidieux de rechercher et d'examiner leurs pieces qui sont absolument tombées dans l'oubli ; on se bornera à dire que Hardi se distingua par une facilité incroyable pour faire des vers, et par quelques imitations heureuses des poëtes grecs, et de Séneque ; mais qu'il ne donna à l'art dramatique ni régularité

ni décence. Mairet et Rotrou furent les premiers qui débrouillerent le chaos, et qui préparerent les succès de Corneille, de Racine, et de Moliere.

On a vu quelle a été la marche et quels furent les progrès tardifs de l'art dramatique en France. En passant rapidement sur ces diverses époques on a cru devoir épargner au lecteur des détails inutiles, et l'on s'est borné à lui offrir quelques notions précises, les seules qu'il ait paru nécessaire de conserver sur une littérature qui n'offre plus aucun intérêt. On ne présentera point ici des réflexions sur les pieces qui composent ce recueil et sur leurs auteurs; il a paru plus convenable de les joindre aux pieces mêmes, en plaçant avant chaque ouvrage une notice sur l'auteur, et en le faisant suivre d'un examen de cet ouvrage. De la réunion de tous ces articles il pourra résulter un assemblage complet de tout ce qui est dans le cas d'exciter quelque intérêt ou quelque curiosité, soit dans l'his-

toire du théâtre, soit dans les progrès de l'art considérés sous les rapports dramatique et littéraire.

Nous avons donné à ce recueil le titre de *Répertoire du Théâtre Français*, parcequ'il nous a paru que ce nom expliquoit avec clarté l'objet que nous nous sommes proposé. A l'exception des théâtres de Corneille, de Racine, de Crébillon, de Voltaire, de Moliere, et de Regnard, il présente toutes les pieces, tant en cinq, qu'en quatre, trois, et un acte, tragédies, comédies, et drames, qui depuis 1647, époque de la premiere représentation de Venceslas, sont restées au théâtre, et ont mérité le suffrage du public et des connoisseurs. Ainsi cet ouvrage servira de complément à celui des grands maîtres de la scene; et les amateurs de l'art dramatique auront enfin la collection de tout ce que le théâtre français a de plus estimable et de plus régulier.

VENCESLAS,

TRAGEDIE

DE ROTROU,

Représentée pour la premiere fois en 1647.

NOTICE
SUR ROTROU.

Jean Rotrou naquit à Dreux le 19 août 1609. Destiné à occuper une des premieres charges de la magistrature dans ce bailliage, il se partagea entre l'étude des lois et la culture des lettres, pour lesquelles il eut un goût et des dispositions très précoces. Dès l'âge de seize ans il faisoit déja des vers qui étoient admirés dans les meilleures sociétés de Paris; à dix-neuf il fit une tragi-comédie, intitulée, *le Mort amoureux*, qui fut représentée à l'hôtel de Bourgogne, où elle eut un grand succès. Ce triomphe ne dégoûta point Rotrou des occupations sérieuses qui devoient le mettre en état d'exercer avec honneur les fonctions auxquelles il se destinoit: peu de temps après il eut la charge de lieutenant particulier et civil, assesseur criminel et commissaire examinateur au comté et bailliage de Dreux.

Le théâtre français étoit alors entièrement li-

vré aux ouvrages monstrueux de Hardi, qui formoient un répertoire immense, puisque ce poëte se vante d'avoir fait plus de six cents pieces, tant tragédies et tragi-comédies, que comédies et pastorales. On sent quels devoient être le style et les combinaisons dramatiques de cet auteur qui composoit une piece en un seul jour, et à qui il ne falloit que vingt-quatre heures pour faire deux mille vers. Le faux goût qui dominoit dans les ouvrages de Hardi influa sur les premieres pieces de Rotrou; cependant on remarqua que, malgré l'ignorance absolue des convenances théâtrales, et même des bienséances de la société, le jeune poëte annonçoit un talent supérieur, soit pour la maniere de tracer et de soutenir des caracteres, soit pour la contexture des pieces, soit pour la versification que Malherbe et Régnier avoient tirée de la barbarie. La lecture des poëtes tragiques grecs, et principalement de Sophocle pour lequel Rotrou eut toujours une prédilection marquée, contribua à lui donner l'idée du degré de perfection auquel pouvoit s'élever la tragédie française, et à le détourner de suivre l'exemple de

ses prédécesseurs. Il sentit que la tragédie ne devoit pas être un amas confus d'évènemens extraordinaires, que la véritable grandeur ne s'exprime point avec emphase, et que les regles adoptées par les anciens loin de nuire à l'effet des fables dramatiques augmentent au contraire l'intérêt qu'elles doivent inspirer, puisque cet intérêt est toujours inséparable des convenances de la raison et de la vraisemblance. Le résultat de ces réflexions, dictées par le goût, fut la tragédie d'Hercule mourant, qui parut trois ans après la fameuse Sophonisbe de Mairet. Ces deux pieces sont conformes aux regles du théâtre; mais si la tragédie de Mairet est encore estimée par l'avantage qu'elle a de présenter quelques situations touchantes, celle de Rotrou est infiniment supérieure pour l'élévation des sentimens et pour la beauté des vers. Ce fut la premiere fois que l'on entendit sur le théâtre français les accens d'une poésie éloquente et harmonieuse; car la Médée de Corneille ne fut représentée que quelques années après. On auroit pu s'attendre à cette époque que le caractere d'Hercule offriroit beaucoup d'emphase et

de forfanterie; le héros au contraire est présenté alternativement par Rotrou comme fils, comme amant, et comme ami; dans ces trois situations il conserve les sentimens nobles et généreux qui lui sont attribués par les anciens. Au moment de monter sur le bûcher, il s'adresse à Alcmene:

« Quoi! vous pleurez? . . . . . .
« Vous plaignez mon destin, quand mon pere m'attend:
« Vous vivrez affligée, et je meurs si content,
« Ma mere »! achevoit-il. Elle, à ce nom de mere,
De nouveau s'abandonne à sa douleur amere,
Crie, accuse le ciel, nomme les dieux jaloux,
Et tombe évanouie à quelques pas de nous.
C'est là que la constance eut d'inutiles armes,
C'est là qu'il soupira, son œil versa des larmes:
Il cessa d'être Alcide à ce moment fatal,
Et plaignit les regrets dont on plaignoit son mal.

On aime à voir un héros tel qu'Hercule s'attendrir aux gémissemens de sa mere.

Une époque fameuse dans l'histoire du théâtre français suivit de très peu d'années la premiere représentation d'Hercule mourant. Corneille donna le Cid: une nouvelle carriere sem-

bla ouverte aux poëtes dramatiques; le pathétique tiré des situations, les combats des sentimens qui dominent avec le plus de force dans le cœur des hommes, l'héroïsme de l'amour, de la piété filiale, la peinture vraie des passions, remplacerent la complication et l'invraisemblance des intrigues romanesques qui étoient en possession de notre théâtre. Seul de tous les rivaux de Corneille, Rotrou ne céda point à une basse jalousie; et lorsque le cardinal de Richelieu voulut l'engager à écrire contre le Cid, il aima mieux s'exposer à une disgrace, que de s'élever contre un homme de génie qu'il étoit digne d'admirer.

Rotrou ne suivit pas toujours les excellens principes qu'il avoit puisés dans les tragiques grecs. Le goût du public qui n'étoit pas formé, et qui penchoit encore vers les productions barbares du commencement du dix-septieme siecle, engagea le poëte, doué d'une trop grande facilité, à des sacrifices qu'une critique impartiale doit condamner. C'est sur-tout dans ses tragi-comédies que Rotrou multiplia les imbroglio, les reconnoissances, les surprises; moyens

tirés du théâtre espagnol. Souvent il oublia les regles que lui-même avoit tracées, et il n'eut égard ni aux unités ni aux bienséances. Dans les *Occasions perdues*, ouvrage de la jeunesse du poëte, Isabelle donne un rendez-vous nocturne à Clarimand: il tarde à venir; et l'héroïne exprime ainsi son impatience, en parlant en même temps de l'accueil qu'elle veut faire à son heureux amant:

Que ce bel étranger est long-tems à venir!
Avez-vous donc, mes soins, pour ce jour réservée
La fleur que vous avez si long-tems conservée?
Ce que vingt ans entiers ont fait mûrir de fruit
Sera-t-il seulement la moisson d'une nuit?

Célianne présente les mêmes singularités. Il seroit inutile d'en citer une si elle ne servoit pas à marquer le goût du temps. A l'exemple des poëtes italiens, on avoit adopté une fausse délicatesse de sentimens qui consistoit à analyser l'amour avec plus de subtilité que de finesse. Dans la tragi-comédie de Célianne, Pamphile paroît au chevet du lit de Nise, qui cherche à lui prouver que les plus grandes faveurs ne

doivent pas suffire pour le bonheur d'un amant délicat:

En baisant mes cheveux, tu n'as qu'un avantage
Qu'une toile insensible avecque toi partage;
Crois-tu, touchant ce corps, alléger ton souci?
Ce bonheur est commun à mes habits aussi:
Tous ces plaisirs sont faux, si la beauté de l'ame
N'est le premier objet de l'amoureuse flamme.

En blâmant la licence qui regne dans ces pieces on doit remarquer que du moins Rotrou a sur les Mairet, les Scudery, les Tristan, l'avantage du style, qui n'est jamais lâche et diffus comme celui de ces poëtes. En général ses tragédies sont plus régulieres que ses tragi-comédies. Cependant celle qui porte le titre du *Véritable Saint-Genest* présente une combinaison très extraordinaire. On sait que Genest, comédien, abjura l'idolâtrie sur le théâtre même, et qu'il fut condamné à mort par l'empereur Dioclétien. C'est le sujet que Rotrou a osé mettre au théâtre; et ce qui doit le plus étonner, c'est qu'en 1646, époque à laquelle il fit représenter cette tragédie, le Cid, Horace, Cinna, Pompée, et Po-

lyeucte avoient paru. Genest doit jouer dans une tragédie d'Adrien en présence de l'empereur. Les premiers actes sont remplis par les préparatifs de la représentation. Le héros fait répéter ses camarades : il se plaint que les décorations ne sont pas assez belles, il fait illuminer la salle : une actrice vient lui dire qu'elle ne peut échapper aux jeunes étourdis qui remplissent sa loge, et que par état elle est obligée de recevoir. Enfin la tragédie commence; et Genest, qui représente un martyr, se convertit réellement, ne pense plus à son rôle, et fait une priere. L'interlocuteur se plaint de ce qu'il n'entend pas sa réplique : on appelle le souffleur; Genest s'écrie qu'un ange lui souffle son nouveau rôle. L'empereur se fâche, fait arrêter le comédien, et le condamne à mort s'il ne se rétracte pas. Malgré les sollicitations de ses camarades qui seront ruinés par la perte de leur meilleur acteur, Genest persiste dans sa conversion, et meurt dans les tourmens. Cette piece, qui peut être considérée avec raison comme un monstre dramatique, présente des tirades dignes de l'auteur de Venceslas. Il en est

une sur-tout qui fait autant d'honneur au talent du poëte qu'au caractere noble de l'ami de Corneille: l'empereur demande au comédien quelles sont les meilleures pieces de théâtre; Genest répond que ces chefs-d'œuvre

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste.

Les tragédies de Rotrou qui méritent le plus d'estime sous le double rapport de la régularité et des effets dramatiques, sont Bélisaire, Cosroès, Antigone, et Venceslas. Cette derniere, qui est restée au théâtre, s'est soutenue à côté des chefs-d'œuvre de la scene françoise. Antigone est la tragédie dans laquelle Rotrou a le plus profité des beautés du théâtre grec. Le récit du combat des deux freres a été long-tems regardé comme un morceau de poésie inimitable: cette opinion étoit tellement accréditée, que lorsque Racine fit *les Freres ennemis*, il conserva aux premieres représentations ce récit dans sa piece. Antigone offre plusieurs imitations de Sophocle. On doit sur-tout remarquer la scene d'Antigone et d'Ismene, où le dialogue est plein de vivacité et de chaleur. Ismene, comme on le sait, ne

veut pas consentir à partager la pieuse entreprise de sa sœur: elle lui exprime sa crainte.

ISMENE.

Ah! que vous me causez une frayeur extrême!

ANTIGONE.

Ne m'épouvantez pas, et tremblez pour vous-même.

ISMENE.

Soyez secrete au moins, comme je vous promets
Que par moi ce dessein ne se saura jamais.

ANTIGONE.

Si rien est à cacher, cachez votre foiblesse:
Je fais gloire pour moi que ma vertu paroisse.

ISMENE.

Comme dans les dangers vous vous précipitez!

ANTIGONE.

Avec autant d'ardeur que vous les évitez.

Ce dernier trait est de la plus grande beauté. Le dialogue de Sophocle, dans cette scene, n'est ni plus vif ni plus énergique.

Rotrou ne fut point de l'académie françoise: à cette époque on exécutoit à la rigueur les réglemens qui exigent la résidence. Rotrou qui, comme on l'a déja dit, tenoit à sa charge, et ne sacrifioit point ses devoirs aux vanités littéraires,

ne voulut point se fixer à Paris. Son éloignement de la capitale, où cependant il faisoit de fréquens voyages, ne l'empêcha pas d'être choisi par le cardinal de Richelieu pour faire partie du petit comité chargé de la rédaction des pieces dont le ministre arrangeoit les canevas : ce comité étoit composé de cinq poëtes, l'Étoile, Boisrobert, Colletet, Rotrou, et Corneille. Deux pieces très médiocres furent le fruit de cette réunion, qui fut dissoute par l'obstination de Corneille à ne pas vouloir exécuter le plan d'un acte que le cardinal avoit imaginé.

Rotrou avoit à peine quarante ans lorsqu'une maladie épidémique se déclara à Dreux ; c'étoit une fievre pourprée accompagnée de transports au cerveau : presque tous ceux qui en étoient attaqués périssoient. Ce fut alors que le courage et le caractere de Rotrou se déployerent dans toute leur énergie. Ce poëte célebre, que les applaudissemens de la capitale suivoient dans la petite ville où il avoit fixé son séjour, oublia ses anciens triomphes, renonça aux illusions de la gloire littéraire, et ne pensa plus qu'à remplir les devoirs pénibles qui lui étoient im-

posés. Bravant la contagion, il portoit dans les hôpitaux, dans les demeures des pauvres, les secours et les soins consolans d'un pere avec la vigilance assidue d'un magistrat; au milieu de la consternation publique il maintenoit l'ordre et il établissoit une police sévere. Le frere de Rotrou, qui étoit à Paris, le conjura de quitter Dreux. « Ma conscience ne me le permet « pas, répondit Rotrou; comme magistrat je « dois, dans des circonstances si fâcheuses, veil- « ler sur la ville et y conserver le bon ordre. « Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne « soit fort grand, puisqu'au moment où je vous « écris les cloches sonnent pour la vingt-deuxieme « personne qui est morte aujourd'hui: ce sera « pour moi quand il plaira à Dieu ». Cette résignation tranquille annonçoit que Rotrou s'étoit entièrement dévoué au salut de ses concitoyens. Son pressentiment ne fut que trop vrai; il tomba malade au bout de deux jours, et après avoir reçu avec la plus grande piété tous les secours de la religion, il expira le 27 juin 1650.

A MONSEIGNEUR

DE CRÉQUI,

PRINCE DE POIX, DE CANAPLES, DE PONT-D'ORMY, etc.,
ET PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

VENCESLAS, *encore tout glorieux des applaudissemens qu'il a reçus de la plus grande reine du monde et de la plus belle cour de l'Europe, ne pouvant restreindre son ambition aux caresses et à l'estime du beau monde, ose aujourd'hui se montrer à toute la France sous l'honneur de la pro-*

tection que vous lui avez promise, et ne craint point de s'exposer aux ennemis que sa gloire lui peut susciter, ayant pour asyle l'une des plus anciennes et plus illustres maisons du royaume, et pour défenseur l'héritier des vertus comme du sang des plus fameux appuis de nos rois, et des plus redoutables bras de l'état. Personne n'ignore, MONSEIGNEUR, *que les grandes actions de ces grands hommes, à qui vous avez succédé, font presque toute la beauté de notre histoire, et que l'antiquité grecque et romaine n'a rien vu de plus mémorable que ce que les derniers siecles ont vu faire au grand Daguerre, pere de l'une de vos aieules, et au glorieux connétable de l'Esdiguiere, votre bisaïeul (dont le premier sortit victorieux de ce fameux duel qu'un de nos rois lui permit à Sedan, où son ennemi combattoit avec tant d'avantage); et le second fit sa renommée si célebre par les batailles de Poncharra et de Salbertran, et servit la couronne par de si judicieux conseils et de si prodigieux succès, qu'il en mérita les premieres*

charges. Il fut suivi de l'indomtable maréchal de Créqui, votre aïeul, qui signala par une infinité de preuves la passion qu'il avoit pour son prince, et par un illustre et double combat, que la postérité n'oubliera jamais, celle qu'il avoit pour sa gloire. La volée de canon qui l'emporta dans le glorieux emploi qui l'occupoit en Italie fait encore aujourd'hui voler son nom aussi loin que le bruit des actions héroïques peut aller; et sa vertu se continua en celle de monsieur de Canaples, votre pere, dont la vie et la mort représentent dignement celle de ses devanciers. Il est impossible de comprendre dans la juste étendue d'une lettre la mémoire de tant de héros; et je laisse à l'histoire les panégyriques des fameux Pont-d'Ormy, dont l'un fut frere d'armes de l'incomparable Bayard, et mérita de passer en sa créance pour la valeur méme. Je dirai seulement, MONSEIGNEUR, *qu'il ne vous suffit pas d'être riche de la gloire d'autrui; vous ne vous contentez pas des acquisitions qu'on vous a faites, et vous ne vous croiriez pas digne*

successeur de ces illustres personnes si vous ne leur ressembliez, et si vous ne vous deviez la plus belle partie de votre estime. L'Italie a retrouvé dans le fils la valeur des peres; et le sang que vous coûta l'effort qu'elle fit contre votre vie fut autant une marque de la frayeur que vous lui fites, que du péril où votre grand cœur vous précipita. Vous avez poussé jusqu'aux bords de la Segre cette ardeur sans mesure qui vous attache si fortement aux intérêts de votre maître; et partout où votre courage vous a porté l'on a si clairement reconnu le sang dont vous sortez, que nos ennemis peuvent avec raison douter de la perte de ces grands personnages que vous réparez si dignement. Ces vérités étant très constantes, VENCESLAS, MONSEIGNEUR, *a-t-il lieu de rien redouter sous l'autorité d'un si digne protecteur? Faites-lui la grace de le souffrir, puisque vous l'avez daigné flatter de cette espérance, et qu'il se donne à vous sans autre considération que l'honneur d'être vôtre, et de m'obtenir de vous la*

permission de me dire, avec toutes les soumissions que je vous dois,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE ROTROU.

ACTEURS.

VENCESLAS, roi de Pologne.
LADISLAS, son fils, prince héréditaire.
ALEXANDRE, infant.
FREDERIC, duc de Curlande.
OCTAVE, gouverneur de Varsovie.
CASSANDRE, duchesse de Kunisberg.
THEODORE, infante.
LEONOR, suivante.
GARDES.
LE PEUPLE.

La scene est à Varsovie

Perrin del. *Mazard fils Sculp.*

Ce fer porte le chiffre et le nom du coupable.

Acte IV. Sc. VI.

Bibliothèque Nationale R.F.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, GARDES.

VENCESLAS.

PRENEZ un siege, prince; et vous, infant, sortez.

ALEXANDRE.

J'aurai le tort, seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-je; et vous, gardes, qu'on se retire.

LADISLAS.

Que me desirez-vous?

VENCESLAS.

(*bas.*) J'ai beaucoup à vous dire.
Ciel! prépare son sein, et le touche aujourd'hui.

LADISLAS, *bas.*

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui!

Oyons les beaux avis qu'un flatteur lui conseille.

VENCESLAS.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille.
J'attends toujours du tems qu'il mûrisse le fruit
Que pour me succéder ma couche m'a produit;
Et je croyois, mon fils, votre mere immortelle
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle:
Mais, hélas! ce portrait qu'elle s'étoit tracé
Perd beaucoup de son lustre, et s'est bien effacé;
Et vous considérant, moins je la vois paroître,
Plus l'ennui de sa mort commence à me renaître.
Toutes vos actions démentent votre rang;
Je n'y vois rien d'auguste et digne de mon sang:
J'y cherche Ladislas, et ne le puis connoître.
Vous n'avez rien de roi que le desir de l'être;
Et ce desir, dit-on, peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage,
Et n'osant m'attaquer vous attaquez mon âge.
Je suis vieil; mais un fruit de ma vieille saison
Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce, au sentiment de votre ambition;
Il dispose à son gré des fortunes humaines:
Mais comme les douceurs, en savez-vous les peines?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,

Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets:
Il passe pour cruel s'il garde la justiee;
S'il est doux, pour timide et partisan du viee;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux;
S'il pardonne, il est mol; s'il se venge, barbare;
S'il donne, il est prodigue; et s'il épargne, avare:
Ses desseins les plus purs et les plus innocens
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens;
Et jamais sa vertu, tant soit-elle connue,
En l'estime des siens ne passe toute nue.
Si donc pour mériter de régir des états
La plus pure vertu même ne suffit pas,
Par quel heur voulez-vous que le regne succede
A des esprits oisifs que le viee possede,
Hors de leurs voluptés ineapables d'agir,
Et qui, serfs de leurs sens, ne se sauroient régir?
(*Le prince tourne la tête, et témoigne s'emporter.*)
Ici mon seul respect contient votre capriee;
Mais examinez-vous, et rendez-vous justiee:
Pouvez-vous attenter sur eeux dont j'ai fait ehoix
Pour soutenir mon trône et dispenser mes lois
Sans blesser les respects dus à mon diadême,
Et sans en même tems attenter sur moi-même?
Le duc par sa faveur vous a blessé les yeux,
Et pareequ'il m'est cher il vous est odieux;
Mais voyant d'un eôté sa splendeur non commune,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune;

Songez combien son bras a mon trône affermi :
Et mon affection vous fait son ennemi !
Encore est-ce trop peu ; votre aveugle colere
Le hait en autrui même, et passe à votre frere !
Votre jalouse humeur ne lui sauroit souffrir
La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir !
Son amour pour le duc lui produit votre haine !
Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine ;
Employez, employez ces bouillans mouvemens
A combattre l'orgueil des peuples ottomans ;
Renouvelez contre eux nos haines immortelles,
Et soyez généreux en de justes querelles ;
Mais contre votre frere, et contre un favori
Nécessaire à son roi plus qu'il n'en est chéri,
Et qui, de tant de bras qu'armoit la Moscovie,
Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie :
C'est un emploi célebre, et digne d'un grand cœur !
Votre caprice enfin veut régler ma faveur ;
Je sais mal appliquer mon amour et ma haine,
Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne :
J'aurois mal profité de l'usage et du tems.

LADISLAS.

Souffrez...

VENCESLAS.

Encore un mot, et puis je vous entends.
S'il faut qu'à cent rapports ma créance réponde,
Rarement le soleil rend la lumiere au monde
Que le premier rayon qu'il répand ici bas

N'y découvre quelqu'un de vos assassinats,
Ou du moins on vous tient en si mauvaise estime
Qu'innocent ou coupable on vous charge du crime,
Et que, vous offensant d'un soupçon éternel,
Aux bras du sommeil même on vous fait criminel:
Sous ce fatal soupçon qui défend qu'on me craigne,
On se venge, on s'égorge, et l'impunité regne;
Et ce juste mépris de mon autorité
Est la punition de cette impunité.
Votre valeur enfin, naguere si vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchantée,
Et, par cette langueur, dedans tous les esprits
Efface son estime, et s'acquiert des mépris;
Et je vois toutefois qu'un heur inconcevable,
Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable,
Et que votre bon astre en ces mêmes esprits
Souffre ensemble pour vous l'amour et le mépris;
Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime on vous chérit encore;
Vicieux on vous craint, mais vous plaisez heureux,
Et pour vous l'on confond le murmure et les vœux.
Ah! méritez, mon fils, que cet amour vous dure!
Pour conserver les vœux étouffez le murmure;
Et régnez dans les cœurs par un sort dépendant
Plus de votre vertu que de votre ascendant;
Par elle rendez-vous digne d'un diadême:
Né pour donner des lois, commencez par vous-même;
Et que vos passions, ces rebelles sujets,

De cette noble ardeur soient les premiers objets.
Par ce genre de regne il faut mériter l'autre;
Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre:
Mes états, mes sujets, tout fléchira sous vous;
Et, sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.
Mais si, toujours vous-même, et toujours serf du vice,
Vous ne prenez des lois que de votre caprice;
Et si pour encourir votre indignation
Il ne faut qu'avoir part en mon affection;
Si votre humeur hautaine enfin ne considere
Ni les profonds respects dont le duc vous révere,
Ni l'étroite amitié dont l'infant vous chérit,
Ni la soumission d'un peuple qui vous rit,
Ni d'un pere et d'un roi le conseil salutaire;
Lors, pour être tout roi, je ne serai plus pere,
Et vous abandonnant à la rigueur des lois,
Au mépris de mon sang je maintiendrai mes droits.

LADISLAS.

Encor que de ma part tout vous choque et vous blesse,
En quelque étonnement que ce discours me laisse,
Je tire au moins ce fruit de mon attention
D'avoir su vous complaire en cette occasion;
Et sur chacun des points qui semblent me confondre
J'ai de quoi me défendre et de quoi vous répondre,
Si j'obtiens à mon tour et l'oreille et le cœur.

VENCESLAS.

Parlez; je gagnerai vaincu plus que vainqueur.
Je garde encor pour vous les sentimens d'un pere:

Convainquez-moi d'erreur, elle me sera chere.

LADISLAS.

Au retour de la chasse, hier, assisté des miens,
Le carnage du cerf se préparant aux chiens,
Tombés sur le discours des intérêts des princes,
Nous en vînmes sur l'art de régir les provinces,
Où chacun à son gré forgeant des potentats,
Chacun selon son sens gouvernant vos états,
Et presque aucun avis ne se trouvant conforme,
L'un prise votre regne, un autre le réforme :
Il trouve ses censeurs comme ses partisans;
Mais généralement chacun plaint vos vieux ans.
Moi, sans m'imaginer vous faire aucune injure,
Je coulai mes avis dans ce libre murmure;
Et mon sein à ma voix s'osant trop confier,
Ce discours m'échappa, je ne le puis nier :
Comment, dis-je, mon pere, accablé de tant d'âge,
Et sa force à présent servant mal son courage,
Ne se décharge-t-il, avant qu'y succomber,
D'un pénible fardeau qui le fera tomber?
Devroit-il, me pouvant assurer sa couronne,
Hasarder que l'état me l'ôte ou me la donne?
Et s'il veut conserver la qualité de roi,
La retiendroit-il pas s'en dépouillant pour moi?
Comme il fait murmurer de l'âge qui l'accable,
Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable?
Et n'ai-je pas appris sous son gouvernement
Assez de politique et de raisonnement

Pour savoir à quels soins oblige un diadême;
Ce qu'un roi doit aux siens, à l'état, à soi-même,
A ses confédérés, à la foi des traités;
Dedans quels intérêts ses droits sont limités;
Quelle guerre est nuisible, et quelle d'importance;
A qui, quand, et comment il doit son assistance;
Et pour garder enfin ses états d'accidens
Quel ordre il doit tenir et dehors et dedans?
Ne sais-je pas qu'un roi qui veut qu'on le révere
Doit mêler à propos l'affable et le sévere,
Et selon l'exigence et des tems et des lieux
Savoir faire parler et son front et ses yeux;
Mettre bien la franchise et la feinte en usage;
Porter tantôt un masque, et tantôt un visage;
Quelque avis qu'on lui donne être toujours pareil,
Et se croire souvent plus que tout son conseil?
Mais sur-tout, et de là dépend l'heur des couronnes,
Savoir bien appliquer les emplois aux personnes,
Et faire, par des choix judicieux et sains,
Tomber le ministere en de fideles mains;
Élever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire;
Être lent à former aussi-bien qu'à détruire;
Des bonnes actions garder le souvenir;
Être prompt à payer, et tardif à punir?
N'est-ce pas sur cet art, leur dis-je, et ces maximes
Que se maintient le cours des regnes légitimes?
Voilà la vérité touchant le premier point:
Je vois qu'on vous l'a dite, et ne m'en défends point.

VENCESLAS.

Poursuivez.

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colere
Où vous met le parti du duc et de mon frere,
Dont l'un est votre cœur, si l'autre est votre bras,
Dont l'un regne en votre ame, et l'autre en vos états,
J'en hais l'un, il est vrai; cet insolent ministre
Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre;
Vaillant, j'en suis d'accord, mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir secret usurpateur:
Ce duc à qui votre ame, à tous autres obscure,
Sans crainte s'abandonne et s'ouvre toute pure,
Et qui, sous votre nom beaucoup plus roi que vous,
Met à me desservir ses plaisirs les plus doux,
Vous fait mes actions pleines de tant de vices,
Et me rend près de vous tant de mauvais offices,
Que vos yeux prévenus ne trouvent plus en moi
Rien qui vous représente et qui promette un roi:
Je feindrois d'être aveugle et d'ignorer l'envie
Dont en toute rencontre il vous noircit ma vie,
S'il ne s'en usurpoit et m'ôtoit les emplois
Qui si jeune m'ont fait l'effroi de tant de rois,
Et dont ces derniers jours il a des Moscovites
Arrêté les progrès et restreint les limites.
Partant pour cette grande et fameuse action,
Vous en mîtes le prix à sa discrétion:
Mais, s'il n'est trop puissant pour craindre ma colere,

Qu'il pense mûrement au choix de son salaire;
Et que le grand crédit qu'il possede à la cour,
S'il méconnoît mon rang, respecte mon amour,
Ou, tout brillant qu'il est, il lui sera frivole.
Je n'ai point sans sujet lâché cette parole;
Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses desseins,
Et c'est un des sujets, seigneur, dont je me plains.

VENCESLAS.

Achevez.

LADISLAS.

Pour mon frere, après son insolence,
Je ne puis m'emporter à trop de violence,
Et de tous vos tourmens la plus affreuse horreur
Ne le sauroit soustraire à ma juste fureur.
Quoi! quand le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au duc le sujet de mes plaintes,
Et, de ses procédés justement irrité,
Veux mettre quelque frein à sa témérité,
Étourdi, furieux, et poussé d'un faux zele,
Mon frere contre moi veut prendre sa querelle,
Et, bien plus, sur l'épée ose porter la main!
Ah! j'atteste du ciel le pouvoir souverain
Qu'avant que le soleil sorti du sein de l'onde
Ote et rende le jour aux deux moitiés du monde,
Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,
Ou me fera raison de cette indignité:
Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime,
Il la faut mériter du moins par un grand crime,

Et de vos châtimens menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des lois.

VENCESLAS, *bas.*

Que puis-je plus tenter sur cette ame hautaine?
Essayons l'artifice où la rigueur est vaine;
Puisque plainte, froideur, menace, ni prison,
Ne l'ont pu jusqu'ici réduire à la raison.
(*au prince.*)
Ma créance, mon fils, sans doute un peu légere,
N'est pas sans quelque erreur, et cette erreur m'est chere.
Etouffons nos discords dans nos embrassemens.
(*il l'embrasse.*)
Je ne puis de mon sang forcer les mouvemens;
Je lui veux bien céder, et malgré ma colere
Me confesser vaincu, parceque je suis pere.
Prince, il est tems qu'enfin, sur un trône commun,
Nous ne fassions qu'un regne, et ne soyions plus qu'un:
Si proche du cercueil où je me vois descendre,
Je me veux voir en vous renaître de ma cendre,
Et par vous, à couvert des outrages du tems,
Commencer à mon âge un regne de cent ans.

LADISLAS.

De votre seul repos dépend toute ma joie;
Et si votre faveur jusque-là se déploie,
Je ne l'accepterai que comme un noble emploi
Qui parmi vos sujets fera compter un roi.

SCENE II.

VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Seigneur...

VENCESLAS.

Que voulez-vous? sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire;
Mais si vous...

VENCESLAS.

Qu'est-ce encor? que me vouliez-vous dire?
(*à part.*)
A quel étrange office, amour, me réduis-tu,
De faire accueil au vice, et chasser la vertu!

ALEXANDRE.

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,
Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense.
Le prince est mon aîné, je respecte son rang;
Mais nous ne différons ni de cœur ni de sang;
Et pour un démenti, j'ai trop...

VENCESLAS.

Vous, téméraire!
Vous, la main sur l'épée, et contre votre frere!
Contre mon successeur en mon autorité!
Implorez, insolent, implorez sa bonté,
Et par un repentir digne de votre grace
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse;

Allez, demandez-lui; vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE.

Considérez, seigneur.

VENCESLAS.

Ne me répliquez pas.

ALEXANDRE, *bas.*

Fléchirez-vous, mon cœur, sous cette humeur hautaine?
Oui, du degré de l'âge il faut porter la peine.
Que j'ai de répugnance à cette lâcheté!
O ciel!... Pardonnez donc à ma témérité,
Mon frere. Un pere enjoint que je vous satisfasse;
J'obéis à son ordre, et vous demande grace:
Mais, par cet ordre, il faut me tendre aussi les bras.

VENCESLAS, *bas.*

Dieux! le cruel encor ne le regarde pas!

LADISLAS.

Sans eux, suffit-il pas que le roi vous pardonne?

VENCESLAS.

Prince, encore une fois, donnez-les; je l'ordonne:
Laissez à mon respect vaincre votre courroux.

LADISLAS, *embrassant son frere.*

A quelle lâcheté, seigneur, m'obligez-vous!
Allez, et n'imputez cet excès d'indulgence
Qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE, *bas.*

O nature, ô respect, que vous m'êtes cruels!

VENCESLAS.

Changez ces différens en des vœux mutuels;

Et quand je suis en paix avec toute la terre,
Dans ma maison, mes fils, ne mettez point la guerre.
Faites venir le duc, infant.

(*Alexandre sort.*)

SCENE III.

VENCESLAS, LADISLAS. (*il veut sortir.*)

VENCESLAS.

Prince, arrêtez.

LADISLAS.

Vous voulez m'ordonner encor des lâchetés,
Et pour ce traître encor solliciter ma grace;
Mais pour des ennemis ce cœur n'a plus de place;
Votre sang qui l'anime y répugne à vos lois:
Aimez cet insolent, conservez votre choix,
Et du bandeau royal qui vous couvre la tête
Payez, si vous voulez, sa derniere conquête;
Mais souffrez-m'en, seigneur, un mépris généreux;
Laissez ma haine libre aussi bien que vos vœux;
Souffrez ma dureté, gardant votre tendresse,
Et ne m'ordonnez point un acte de foiblesse.

VENCESLAS.

Mon fils, si près du trône où vous allez monter,
Prêt d'y remplir ma place et m'y représenter,
Aussi bien souverain sur vous que sur les autres,
Prenez mes sentimens et dépouillez les vôtres;

Donnez à mes souhaits, de vous-même vainqueur,
Cette noble foiblesse, et digne d'un grand cœur,
Qui vous fera priser de toute la province;
Et, monarque, oubliez les différens du prince.

LADISLAS.

Je préfere ma haine à cette qualité.
Dispensez-moi, seigneur, de cette indignité.

SCENE IV.

VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, FREDERIC, OCTAVE.

VENCESLAS.

Etouffez cette haine, ou je prends sa querelle.
Duc, saluez le prince.

LADISLAS, *l'embrassant avec peine.*

O contrainte cruelle!

VENCESLAS.

Et d'une étroite ardeur, unis à l'avenir,
De vos discords passés perdez le souvenir.

FRÉDÉRIC.

Pour lui prouver à quoi mon zele me convie
Je voudrois perdre encore et le sang et la vie.

VENCESLAS.

Assez d'occasions, de sang, et de combats,
Ont signalé pour nous et ce cœur et ce bras,
Et vous ont trop acquis, par cet illustre zele,
Tout ce qui d'un héros rend la gloire immortelle,

Mais vos derniers progrès, qui certes m'ont surpris,
Passent toute créance et demandent leur prix;
Avec si peu de gens avoir fait nos frontieres
D'un si puissant parti les sanglans cimetieres,
Et dans si peu de jours, par d'incroyables faits,
Réduit le Moscovite à demander la paix;
Ce sont des actions dont la reconnoissance
Du plus riche monarque excede la puissance:
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois;
Demandez; j'en ai mis le prix à votre choix:
Envers votre valeur acquittez ma parole.

FRÉDÉRIC.

Je vous dois tout, grand roi.

VENCESLAS.

Ce respect est frivole.
La parole des rois est un gage important
Qu'ils doivent, le pouvant, retirer à l'instant:
Il est d'un prix trop cher pour en laisser la garde;
Par le dépôt la perte ou l'oubli s'en hasarde.

FRÉDÉRIC.

Puisque votre bonté me force à recevoir
Le loyer d'un tribut et le prix d'un devoir;
Un servage, seigneur, plus doux que votre empire,
Des flammes et des fers sont le prix où j'aspire:
Si d'un cœur consumé d'un amour violent,
La bouche ose exprimer...

LADISLAS.

Arrêtez, insolent,

Au vol de vos desirs imposez des limites,
Et proportionnez vos vœux à vos mérites;
Autrement, au mépris et du trône et du jour,
Dans votre infâme sang j'éteindrai votre amour:
Où mon respect s'oppose, apprenez, téméraire,
A servir sans espoir, et souffrir, et vous taire,
Ou...

FRÉDÉRIC, *sortant.*

Je me tais, seigneur; et puisque mon espoir
Blesse votre respect, il blesse mon devoir.

(*il s'en va avec Alexandre.*)

SCENE V.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE.

VENCESLAS.

Prince, vous emportant à ce caprice extrême,
Vous ménagez fort mal l'espoir d'un diadême,
Et votre tête encor qui le prétend porter...

LADISLAS.

Vous êtes roi, seigneur, vous pouvez me l'ôter;
Mais j'ai lieu de me plaindre, et ma juste colere
Ne peut prendre des lois ni d'un roi ni d'un pere.

VENCESLAS.

Je dois bien moins en prendre et d'un fol et d'un fils.
Pensez à votre tête, et prenez-en avis.

(*il s'en va en colere.*)

SCENE VI.

LADISLAS, OCTAVE.

OCTAVE.

O dieux! ne sauriez-vous cacher mieux votre haine?

LADISLAS.

Veux-tu que la cachant mon attente soit vaine?
Qu'il vole à mon espoir ce trésor amoureux,
Et qu'il fasse son prix de l'objet de mes vœux?
Quoi! Cassandre sera le prix d'une victoire,
Qu'usurpant mes emplois il dérobe à ma gloire;
Et l'état qu'il gouverne à ma confusion,
L'épargne qu'il manie avec profusion,
Les siens qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,
Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense,
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et si m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour!
N'est-ce pas de tes soins et de ta diligence
Que je tiens le secret de leur intelligence?

OCTAVE.

Oui, seigneur; mais l'hymen qu'on lui va proposer,
Au succès de vos vœux la pourra disposer:
L'infante l'a mandée; et par son entremise
J'espere à vos souhaits la voir bientôt soumise.
Cependant feignez mieux; et d'un pere irrité,
Et d'un roi méprisé, craignez l'autorité.

Reposez sur mes soins l'ardeur qui vous transporte.

LADISLAS.

C'est mon roi, c'est mon pere : il est vrai, je m'emporte;
Mais je trouve en deux yeux deux rois plus absolus,
Et n'étant plus à moi, ne me possede plus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, CASSANDRE.

THÉODORE.

Enfin, si son respect ni le mien ne vous touche,
Cassandre, tout l'état vous parle par ma bouche:
Le refus de l'hymen qui vous soumet sa foi,
Lui refuse une reine, et veut ôter un roi.
L'objet de vos mépris attend une couronne
Que déja d'une voix tout le peuple lui donne;
Et de plus ne l'attend qu'afin de vous l'offrir,
Et votre cruauté ne le sauroit souffrir.

CASSANDRE.

Non, je ne puis souffrir, en quelque rang qu'il monte,
L'ennemi de ma gloire, et l'amant de ma honte;
Et ne puis pour époux vouloir d'un suborneur,
Qui voit qu'il a sans fruit poursuivi mon honneur;
Qui, tant que sa poursuite a cru m'avoir infâme,
Ne m'a point souhaitée en qualité de femme;

Et qui, n'ayant pour but que ses sales plaisirs,
En mon seul déshonneur bornoit tous ses desirs.
En quelque objet qu'il soit à toute la province,
Je ne regarde en lui ni monarque ni prince,
Et ne vois, sous l'éclat dont il est revêtu,
Que des traîtres appâts qu'il tend à ma vertu.
Après ses sentimens, à mon honneur sinistres,
L'essai de ses présens, l'effort de ses ministres,
Ses plaintes, ses écrits, et la corruption
De ceux qu'il crut pouvoir servir sa passion,
Ces moyens vicieux aidant mal sa poursuite,
Aux vertueux enfin son amour est réduite;
Et pour venir à bout de mon honnêteté
Il met tout en usage, et crime et piété:
Mais en vain il consent que l'amour nous unisse;
C'est appeler l'honneur au secours de son vice.
Puis s'étant satisfait, on sait qu'un souverain
D'un hymen qui déplaît a le remede en main;
Pour en rompre les nœuds et colorer ses crimes
L'état ne manque pas de plausibles maximes;
Son infidélité suivroit de près sa foi:
Seul il se considere, il s'aime, et non pas moi.

THÉODORE.

Ses vœux, un peu bouillans, vous causent trop d'ombrage.

CASSANDRE.

Il vaut mieux faillir moins, et craindre davantage.

THÉODORE.

La fortune vous rit, et ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je crains son inconstance et ses courtes amours.
Et puis qu'est un palais, qu'une prison pompeuse
Qu'à notre ambition bâtit cette trompeuse,
Où l'ame dans les fers gémit à tout propos,
Et ne rencontre pas le solide repos?

THÉODORE.

Je ne vous puis qu'offrir après un diadême.

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus me laissant à moi-même.

THÉODORE.

Seriez-vous moins à vous ayant moins de rigueur?

CASSANDRE.

N'appeleriez-vous rien la perte de mon cœur?

THÉODORE.

Vous feriez un échange, et non pas une perte.

CASSANDRE.

Et j'aurois cette injure impunément soufferte!
Et ce que vous nommez des vœux un peu bouillans,
Ces desseins criminels, ces efforts insolens,
Ces libres entretiens, ces messages infâmes,
L'espérance du rapt, dont il flattoit ses flammes,
Et tant d'offres enfin dont il crut me toucher,
Au sang de Cunisberg se pourroient reprocher!

THÉODORE.

Ils ont votre vertu vainement combattue.

CASSANDRE.

On en pourroit douter si je m'en étois tue,

Et si, sous cet hymen me laissant asservir,
Je lui donnois un bien qu'il m'a voulu ravir.
Excusez ma douleur: je sais, sage princesse,
Quelles soumissions je dois à votre altesse;
Mais au choix que mon cœur doit faire d'un époux,
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

SCENE II.

LADISLAS, THÉODORE, CASSANDRE.

LADISLAS, *entrant à grand pas.*

Cede, cruel tyran d'une amitié si forte,
Respect qui me retiens, à l'ardeur qui m'emporte:
Sachons si mon hymen ou mon cercueil est prêt;
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt.
Parlez, belle ennemie; il est tems de résoudre
Si vous devez lancer ou retenir la foudre:
Il s'agit de me perdre, ou de me secourir;
Qu'en avez-vous conclu, faut-il vivre ou mourir?
Quel des deux voulez-vous, ou mon cœur, ou ma cendre?
Quelle des deux aurai-je, ou la mort, ou Cassandre?
L'hymen à vos beaux jours joindra-t-il mon destin,
Ou si votre refus sera mon assassin?

CASSANDRE.

Me parlez-vous d'hymen? voudriez-vous pour femme
L'indigne et vil objet d'une impudique flamme?
Quoi, dieux! moi, la moitié d'un roi, d'un potentat!
Ah! prince, quel présent feriez-vous à l'état

De lui donner pour reine une femme suspecte?
Et quelle qualité voulez-vous qu'il respecte
En un objet infâme, et si peu respecté,
Que vos sales desirs ont tant sollicité?

LADISLAS.

Il y respectera la vertu la plus digne
Dont l'épreuve ait jamais fait une femme insigne,
Et le plus adorable et plus divin objet
Qui de son souverain fit jamais son sujet.
Je sais trop (et jamais ce cœur ne vous approche
Que, confus de ce crime, il ne se le reproche)
A quel point d'insolence et d'indiscrétion
Ma jeunesse d'abord porta ma passion.
Il est vrai qu'ébloui de ces yeux adorables
Qui font tant de captifs et tant de misérables,
Forcé par leurs attraits si dignes de mes vœux,
Je les contemplai seuls, et ne recherchai qu'eux;
Mon respect s'oublia dedans cette poursuite:
Mais un amour enfant peut manquer de conduite;
Il portoit son excuse en son aveuglement;
Et c'est trop le punir que du bannissement.
Sitôt que le respect m'a dessillé la vue,
Et qu'outre les attraits dont vous êtes pourvue,
Votre soin, votre rang, vos illustres aïeux,
Et vos rares vertus m'ont arrêté les yeux;
De mes vœux aussitôt réprimant l'insolence,
J'ai réduit sous vos lois toute leur violence;
Et, restreinte à l'espoir de notre hymen futur,

Ma flamme a consumé ce qu'elle avoit d'impur.
Le flambeau qui me guide, et l'ardeur qui me presse,
Cherche en vous une épouse, et non une maîtresse.
Accordez-la, madame, au repentir profond
Qui, détestant mon crime, à vos pieds me confond;
Sous cette qualité souffrez que je vous aime,
Et privez-moi du jour plutôt que de vous-même.
Car enfin si l'on peche adorant vos appas,
Et si l'on ne vous plaît qu'en ne vous aimant pas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE.

Et mon mérite, prince, et ma condition
Sont d'indignes objets de votre passion;
Mais quand j'estimerois vos ardeurs véritables,
Et quand on nous verroit des qualités sortables,
On ne verra jamais l'hymen nous assortir;
Et je perdrai le jour avant qu'y consentir.
D'abord que votre amour fit voir dans sa poursuite
Et si peu de respect et si peu de conduite,
Et que le seul objet d'un dessein vicieux
Sur ma possession vous fit jeter les yeux,
Je ne vous regardai que par l'ardeur infâme
Qui ne m'appeloit point au rang de votre femme,
Et que par cet effort brutal et suborneur
Dont votre passion attaquoit mon honneur;
Et ne considérant en vous que votre vice,
Je pris en telle horreur vous et votre service,

Que si je vous offense en ne vous aimant pas,
Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

LADISLAS.

Eh bien! contre un objet qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur;
Armez-vous contre moi de glaçons et de flammes;
Inventez des secrets de tourmenter les ames;
Suscitez terre et ciel contre ma passion;
Intéressez l'état dans votre aversion;
Du trône où je prétends détournez son suffrage,
Et pour me perdre enfin mettez tout en usage;
Avec tous vos efforts et tout votre courroux
Vous ne m'ôterez pas l'amour que j'ai pour vous:
Dans vos plus grands mépris je vous serai fidele,
Je vous adorerai furieuse et cruelle;
Et pour vous conserver ma flamme et mon amour,
Malgré mon désespoir, conserverai le jour.

THÉODORE.

Quoi! nous n'obtiendrons rien de cette humeur altiere?

CASSANDRE.

Il m'a dû, m'attaquant, connoître tout entiere,
Et savoir que l'honneur m'étoit sensible au point
D'en conserver l'injure, et ne pardonner point.

THÉODORE.

Mais vous venger ainsi c'est vous punir vous-même;
Vous perdez avec lui l'espoir d'un diadême.

CASSANDRE.

Pour moi le diadême auroit de vains appas
Sur un front que j'ai craint et que je n'aime pas.

THÉODORE.

Régner ne peut déplaire aux ames généreuses.

CASSANDRE.

Les trônes bien souvent portent des malheureuses
Qui, sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets, et peu de liberté.

THÉODORE.

Redoutez-vous un joug qui vous fait souveraine?

CASSANDRE.

Je ne veux point dépendre, et veux être ma reine;
Ou ma franchise enfin, si jamais je la perds,
Veut choisir son vainqueur et connoître ses fers.

THÉODORE.

Servir un sceptre en main vaut bien votre franchise.

CASSANDRE.

Savez-vous si déja je ne l'ai point soumise?

LADISLAS.

Oui, je le sais, cruelle, et connois mon rival;
Mais j'ai cru que son sort m'étoit trop inégal
Pour me persuader qu'on dût mettre en balance
Le choix de mon amour ou de son insolence.

CASSANDRE.

Votre rang n'entre pas dedans ses qualités;
Mais son sang ne doit rien au sang dont vous sortez,
Ni lui n'a pas grand lieu de vous porter envie.

LADISLAS.

Insolente! ce mot lui coûtera la vie;
Et ce fer en son sang, si noble et si vanté,
Me va faire raison de votre vanité.
Violons, violons des lois trop respectées:
O sagesse, ô raison, que jai tant consultées!
Ne nous obstinons point à des vœux superflus;
Laissons mourir l'amour où l'espoir ne vit plus.
Allez, indigne objet de mon inquiétude,
J'ai trop long-tems souffert de votre ingratitude,
Je vous devois connoître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas;
Ou m'étant engagé, n'implorer point votre aide,
Et sans vous demander, vous ravir mon remede;
Mais contre son pouvoir mon cœur a combattu.
Je ne me repens pas d'un acte de vertu.
De vos superbes lois ma raison dégagée,
A guéri mon amour, et croit l'avoir songée.
De l'indigne brasier qui consumoit mon cœur
Il ne me reste plus que la seule rougeur
Que la honte et l'horreur de vous avoir aimée
Laisseront à jamais sur ce front imprimée.
Oui, je rougis, ingrate; et mon propre courroux
Ne me peut pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Je veux que la mémoire efface de ma vie
Le souvenir du tems que je vous ai servie.
J'étois mort pour ma gloire, et je n'ai pas vécu
Tant que ce lâche cœur s'est dit votre vaincu.

Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit et qu'il respire,
D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'avec ma raison mes yeux et lui d'accord,
Détestent votre vue à l'égal de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en guérir, prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose moi-même un exil volontaire,
Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
A ne vous plus montrer ce que vous détestez.
Adieu.

(*Elle s'en va.*)

SCENE III.

LADISLAS, THEODORE.

LADISLAS, *interdit, la regardant sortir.*

Que faites-vous, ô mes lâches pensées?
Suivez-vous cette ingrate? êtes-vous insensées?
Mais plutôt qu'as-tu fait, mon aveugle courroux?
Adorable inhumaine, hélas! où fuyez-vous?
Ma sœur, au nom d'amour, et par pitié des larmes
Que ce cœur enchanté donne encore à ses charmes,
Si vous voulez d'un frere empêcher le trépas,
Suivez cette insensible et retenez ses pas.

THÉODORE.

La retenir, mon frere, après l'avoir bannie!

LADISLAS.

Ah! contre ma raison servez sa tyrannie.
Je veux désavouer ce cœur séditieux,
La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Privé de son amour, je chérirai sa haine;
J'aimerai ses mépris, je bénirai ma peine.
Se plaindre des ennuis que causent ses appas
C'est se plaindre d'un mal qu'on ne mérite pas.
Que je la voie au moins, si je ne la possede:
Mon mal chérit sa cause, et croît par son remede.
Quand mon cœur à ma voix a feint de consentir,
Il en étoit charmé; je l'en veux démentir.
Je mourois, je brûlois, je l'adorois dans l'ame;
Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme.
Allez... Mais que fais-tu, stupide et lâche amant?
Quel caprice t'aveugle? as-tu du sentiment?
Rentre, prince sans cœur, un moment en toi-même.
(*à Théodore, prête à sortir.*)
Me laissez-vous, ma sœur, en ce désordre extrême?

THÉODORE.

J'allois la retenir.

LADISLAS.

Eh! ne voyez-vous pas
Quel arrogant mépris précipite ses pas?
Avec combien d'orgueil elle s'est retirée?
Quelle implacable haine elle m'a déclarée?
Et que m'exposer plus aux foudres de ses yeux
C'est dans sa frénésie armer un furieux?

De mon esprit plutôt chassez cette cruelle;
Condamnez les pensers qui me parleront d'elle;
Peignez-moi ma conquête indigne de mon rang,
Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

THÉODORE.

Je ne vous puis celer que le trait qui vous blesse
Dedans un sang royal trouve trop de foiblesse;
Je vois de quels efforts vos sens sont combattus:
Mais les difficultés sont le champ des vertus;
Avec un peu de peine on achete la gloire;
Qui veut vaincre est déja bien près de la victoire;
Se faisant violence on s'est bientôt domté;
Et rien n'est tant à nous que notre volonté.

LADISLAS.

Hélas! il est aisé de juger de ma peine
Par l'effort qui d'un tems m'emporte et me ramene,
Et par ses mouvemens si prompts et si puissans
Tantôt sur ma raison, et tantôt sur mes sens.
Mais, quelque trouble enfin qu'ils vous fassent paroître,
Je vous croirai, ma sœur, et je serai mon maître;
Je lui laisserai libre et l'espoir et la foi
Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi;
Lui souffrant le mépris du rang qu'elle rejette,
Je la perds pour maîtresse, et l'acquiers pour sujette:
Sur qui régnoit sur moi j'ai des droits absolus,
Et la punis assez par son propre refus.
Ne renaissez donc plus, mes flammes étouffées,
Et du duc de Curlande augmentez les trophées:

Sa victoire m'honore, et m'ôte seulement
Un caprice obstiné d'aimer trop bassement.

THÉODORE.

Quoi! mon frere, le duc auroit dessein pour elle?

LADISLAS.

Ce mystere, ma sœur, n'est plus une nouvelle;
Et mille observateurs que j'ai commis exprès
Ont si bien vu leurs feux qu'ils ne sont plus secrets.

THÉODORE.

Ah!

LADISLAS.

C'est de cet amour que procede ma haine,
Et non de sa faveur (quoique si souveraine,
Que j'ai sujet de dire avec confusion
Que presque auprès de lui le roi n'a plus de nom).
Mais puisque j'ai dessein d'oublier cette ingrate,
Il faut en le servant que mon mépris éclate;
Et, pour avec éclat en retirer ma foi,
Je vais de leur hymen solliciter le roi.
Je mettrai de ma main mon rival en ma place;
Et je verrai leur flamme avec autant de glace
Qu'en ma plus violente et plus sensible ardeur
Cet insensible objet eut pour moi de froideur.

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

THEODORE, *seule.*

O raison égarée! ô raison suspendue!
Jamais trouble pareil t'avoit-il confondue!
Sottes présomptions, grandeurs qui nous flattez,
Est-il rien de menteur comme vos vanités?
Le duc aime Cassandre; et j'étois assez vaine
Pour réputer mes yeux les auteurs de sa peine!
Et bien plus, pour m'en plaindre et les en accuser,
Estimant sa conquête un heur à mépriser!
Le duc aime Cassandre! Eh quoi! tant d'apparences,
Tant de sujétions, d'honneurs, de déférences,
D'ardeurs, d'attachemens, de craintes, de tributs,
N'offroient-ils à mes lois qu'un cœur qu'il n'avoit plus?
Ces soupirs, dont cent fois la douce violence,
Sortant désavouée, a trahi son silence,
Ces regards, par les miens tant de fois rencontrés,
Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montrés,
Provenoient-ils d'un cœur qu'un autre objet engage?
Sais-je si mal d'amour expliquer le langage?
Fais-je d'un simple hommage une inclination?
Et formé-je un fantôme à ma présomption?
Mais insensiblement, renonçant à moi-même,
J'avouerai ma défaite, et je croirai que j'aime.
Quand j'en serois capable, aimerois-je où je veux?

Aux raisons de l'état ne dois-je pas mes vœux?
Et ne sommes-nous pas d'innocentes victimes
Que le gouvernement immole à ses maximes?
Mes vœux, en un vassal honteusement bornés,
Laisseroient-ils pour lui des rivaux couronnés?
Mais ne me flatte point, orgueilleuse naissance;
L'amour sait bien sans sceptre établir sa puissance;
Et, soumettant nos cœurs par de secrets appas,
Fait les égalités et ne les cherche pas.
Si le duc n'a le front chargé d'une couronne,
C'est lui qui les protege, et c'est lui qui les donne.
Par quelles actions se peut-on signaler,
Que....

SCENE V.

THÉODORE, LÉONOR.

LÉONOR.

Madame, le duc demande à vous parler.

THÉODORE.

Qu'il entre... Mais après ce que je viens d'apprendre,
Souffrir un libre accès à l'amant de Cassandre,
Agréer ses devoirs, et le revoir encor!
Lâche! le dois-je faire?... Attendez, Léonor;
Une douleur légere, à l'instant survenue,
Ne me peut aujourd'hui souffrir l'heur de sa vue:
Faites-lui mon excuse... O ciel! de quel poison
Sens-je inopinément attaquer ma raison?

Je voudrois à l'amour paroître inaccessible,
Et d'un indifférent la perte m'est sensible!
Je ne puis être sienne; et, sans dessein pour lui,
Je ne puis consentir ses desseins pour autrui!

SCENE VI.

ALEXANDRE, THÉODORE, LEONOR.

ALEXANDRE.

Comment! du duc, ma sœur, refuser la visite!
D'où vous vient ce chagrin, et quel mal vous l'excite?

THÉODORE.

Un léger mal de cœur qui ne durera pas.

ALEXANDRE.

Un avis de ma part portoit ici ses pas.

THÉODORE.

Quel?

ALEXANDRE.

Croyant que Cassandre étoit de la partie...

THÉODORE.

A peine deux momens ont suivi sa sortie.

ALEXANDRE.

Et sachant à quel point ses charmes lui sont doux,
Je l'avois averti de se rendre chez vous,
Pour vous solliciter, vers l'objet qu'il adore,
D'un secours que je sais que Ladislas implore.
Vous connoissez le prince, et vous pouvez juger
Si sous d'honnêtes lois amour le peut ranger.

Ses mauvais procédés ont trop dit ses pensées.
On peut voir l'avenir dans les choses passées,
Et juger aisément qu'il tend à son honneur,
Sous ces appas d'hymen, un appât suborneur.
Mais, parlant pour le duc, si je vous sollicite
De la protection d'une ardeur illicite,
N'en accusez que moi; demandez-moi raison,
Ou de son insolence, ou de sa trahison.
C'est moi, ma chere sœur, qui réponds à Cassandre
D'un brasier dont jamais on ne verra la cendre,
Et du plus pur amour de qui jamais mortel,
Dans le temple d'hymen, ait encensé l'autel:
Servez, contre un impur, une ardeur si parfaite.

THÉODORE, *se retirant, appuyée sur Léonor.*

Mon mal s'accroît, mon frere; agréez ma retraite.

(*Elles s'en vont.*)

ALEXANDRE, *seul.*

O sensible contrainte, ô rigoureux ennui,
D'être obligé d'aimer dessous le nom d'autrui!
Outre que je pratique une ame prévenue,
Quels fruits peut tirer d'elle une flamme inconnue?
Et que puis-je espérer sous ce respect fatal,
Qui cache le malade en découvrant le mal?
Mais, quelques attentats qu'un frere ose entreprendre,
J'ai tort de craindre rien sur la foi de Cassandre;
Et certain du secours et d'un cœur et d'un bras
Qui, pour la conserver, ne l'épargneroient pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FREDERIC.

Que m'avez-vous produit, indiscretes pensées,
Téméraires desirs, passions insensées?
Efforts d'un cœur mortel pour d'immortels appas,
Qu'on a d'un vol si haut précipités si bas;
Espoirs qui jusqu'au ciel souleviez de la terre,
Deviez-vous pas savoir que jamais le tonnerre
Qui dessus votre orgueil enfin vient d'éclater
Ne pardonne aux desseins que vous osiez tenter?
Quelque profond respect qu'ait eu votre poursuite,
Vous voyez qu'un refus vous ordonne la fuite.
Évitez les combats que vous vous préparez;
Jugez-en le péril, et vous en retirez.
Qu'ai-je droit d'espérer, si l'ardeur qui me presse
Irrite également le prince et la princesse;
Si, voulant hasarder ou ma bouche ou mes yeux,
Je fais l'une malade, et l'autre furieux?

Apprenons l'art, mon cœur, d'aimer sans espérance,
Et souffrir des mépris avecque révérence;
Résolvons-nous sans honte aux belles lâchetés
Que ne rebutent pas des devoirs rebutés:
Portons sans intérêt un joug si légitime;
N'en osant être amant, soyons-en la victime;
Exposons un esclave à toutes les rigueurs
Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.

SCENE II.

ALEXANDRE, FREDERIC.

ALEXANDRE.

Duc, un trop long respect me tait votre pensée;
Notre amitié s'en plaint et s'en trouve offensée:
Elle vous est suspecte, ou vous la violez,
Et vous me dérobez ce que vous me celez:
Qui donne toute une ame en veut aussi d'entieres;
Et quand vos intérêts m'ont fourni des matieres
Pour les bien embrasser, ce cœur vraiment ami
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi;
Et j'ai, d'une chaleur généreuse et sincere,
Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire.
Cependant vous semblez, encor mal assuré,
Mettre en doute un serment si saintement juré;
Je lis sur votre front des passions secretes,
Des sentimens cachés, des atteintes muettes;

Et d'un œil qui vous plaint, et toutefois jaloux,
Vois que vous réservez un secret tout à vous.

FRÉDÉRIC.

Quand j'ai cru mes ennuis capables de remede,
Je vous en ai fait part, j'ai réclamé votre aide;
Et j'en ai vu l'effet si bouillant et si prompt
Que le seul souvenir m'en charme et me confond:
Mais quand je crois mon mal de secours incapable,
Sans vous le partager, il suffit qu'il m'accable;
Et c'est assez et trop qu'il fasse un malheureux,
Sans passer jusqu'à vous, et sans en faire deux.

ALEXANDRE.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre.
Ma part de votre ennui diminuera la vôtre.
Parlez, duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets;
Hors de votre parti je n'ai plus d'intérêts.
J'ai su que votre grande et derniere journée
Par la main de l'Amour veut être couronnée;
Et que voulant au roi, qui vous en doit le prix,
Déclarer la beauté qui charme vos esprits,
D'un frere impétueux l'ordinaire insolence
Vous a fermé la bouche et contraint au silence:
Souffrez, sans expliquer l'intérêt qu'il y prend,
Que j'en aille pour vous vider le différent;
Et ne m'en faites point craindre les conséquences.
Il faut qu'enfin quelqu'un réprime ses licences;
Et le roi ne pouvant vous en faire raison,
Je me trouve et le cœur et le bras assez bon.

Mais m'offrant à servir les ardeurs qui vous pressent,
Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

FRÉDÉRIC.

J'ai vu de vos bontés des effets assez grands,
Sans vous faire avec lui de nouveaux différens,
Sans irriter sa haine; elle est assez aigrie.
Il est prince, seigneur, respectons sa furie.
A ma mauvaise étoile imputons mon ennui,
Et croyons-en le sort plus coupable que lui.
Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense.
J'ai des respects encor plus forts que sa défense,
Et qui plus qu'aucun autre ont droit de me lier;
Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier.
Laissez-moi retirer d'un champ d'où ma retraite
Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

ALEXANDRE.

Ce silence obstiné m'apprend votre secret;
Mais il tombe en un sein généreux et discret.
Ne me le celez plus, duc; vous aimez Cassandre.
C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre,
Et celui dont le prince, adorant son pouvoir,
A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir.
Traitant l'amour pour moi, votre propre franchise
A donné dans ses rets, et s'y trouve surprise;
Et mes desseins pour elle, aux vôtres préférés,
Sont ces puissans respects à qui vous déférez:
Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse
D'un crime dont Cassandre est la cause et l'excuse;

Quelque auguste ascendant qu'aient sur moi ses appas...

FRÉDÉRIC.

Ne vous étonnez point si je ne réponds pas:
Ce discours me surprend; et cette indigne plainte
Me livre une si rude et si sensible atteinte,
Qu'égaré, je me cherche, et demeure en suspens
Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous entends.
Moi vous trahir, seigneur! moi sur cette Cassandre,
Près de qui je vous sers, pour moi-même entreprendre
Sur un amour si stable et si bien affermi!
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

ALEXANDRE.

Croiriez-vous, l'adorant, m'altérer votre estime?

FRÉDÉRIC.

Me pourriez-vous aimer, coupable de ce crime?

ALEXANDRE.

Confident ou rival, je ne vous puis haïr.

FRÉDERIC.

Sincere et généreux, je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE.

L'amour surprend les cœurs et s'en rend bientôt maître.

FRÉDÉRIC.

La surprise ne peut justifier un traître;
Et tout homme de cœur, pouvant perdre le jour,
A le remede en main des surprises d'amour.

ALEXANDRE.

Pardonnez un soupçon, non pas une créance,
Qui naissoit du défaut de votre confiance.

FRÉDÉRIC

Je veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce même défaut soit sa punition,
Et qu'il me soit permis une fois de me taire,
Sans que votre amitié s'en plaigne ou s'en altere.
Au reste, et cet avis, s'ils vous étoient suspects,
Vous peut justifier mes soins et mes respects:
Cassandre par le prince est si persécutée,
Et d'agens si puissans pour lui sollicitée,
Que si vous lui voulez sauver sa liberté,
Il n'est plus tems d'aimer sous un nom emprunté.
Assez et trop long-tems, sous ma feinte poursuite,
J'ai de votre dessein ménagé la conduite;
Et vos vœux, sous couleur de servir mon amour,
Ont assez ébloui tous les yeux de la cour.
De l'artifice enfin il faut bannir l'usage;
Il faut lever le masque et montrer le visage.
Vous devez de Cassandre établir le repos
Qu'un rival persécute et trouble à tout propos.
Son amour en sa foi vous a donné des gages.
Il est tems que l'hymen regle vos avantages,
Et, faisant l'un heureux, en laisse un mécontent.
L'avis vient de sa part; il vous est important.
Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait entendre,
Arrivant chez l'infante, où je viens de la rendre,
Qui, hautement du prince embrassant le parti,
La mande (s'il est vrai ce qu'elle a pressenti)
Pour, d'un nouvel effort en faveur de sa peine,
Mettre encore une fois son esprit à la gêne.

Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux:
L'espérance d'un sceptre est brillante à ses yeux;
Et de ce soin enfin un hymen vous libere.

ALEXANDRE.

Mais me libere-t-il du pouvoir de mon pere?
Qui peut...

FRÉDÉRIC.

Si votre amour défere à son pouvoir,
Et si vous vous réglez par la loi du devoir,
Ne précipitez rien, qu'il ne vous soit funeste:
Mais vous souffrez bien peu d'un transport si modeste;
Et l'ardent procédé d'un frere impétueux
Marque bien plus d'amour qu'un si respectueux.

ALEXANDRE.

Non, non, je laisse à part les droits de la nature,
Et commets à l'amour toute mon aventure;
Puisqu'il fait mon destin, qu'il regle mon devoir:
Je prends loi de Cassandre; épousons dès ce soir.
Mais, duc, gardons encor d'éventer nos pratiques;
Trompons pour quelques jours jusqu'à ses domestiques;
Et, hors de ses plus chers dont le zele est pour nous,
Aveuglons leur créance, et passez pour l'époux:
Puis, l'hymen accompli sous un heureux auspice,
Que le tems parle après et fasse son office;
Il n'excitera plus qu'un impuissant courroux,
Ou d'un pere surpris, ou d'un frere jaloux.

FRÉDÉRIC.

Quoique visiblement mon crédit se hasarde,
Je veux bien l'exposer pour ce qui vous regarde;

Et, plus vôtre que mien, ne puis avec raison
Avoir donné mon cœur, et refuser mon nom.
Le vôtre...

SCENE III.

ALEXANDRE, CASSANDRE, FREDERIC.

CASSANDRE, *en colere, sortant de chez l'infante.*

Eh bien! madame, il faudra se résoudre
A voir sur notre sort tomber ce coup de foudre.
Un fruit de votre avis, s'il nous jette si bas,
Est que la chûte au moins ne nous surprendra pas.
Ah! seigneur, mettez fin à ma triste aventure.
Mettra-t-on tous les jours mon ame à la torture?
Souffrirai-je long-temps un si cruel tourment?
Et ne vous puis-je enfin aimer impunément?

ALEXANDRE.

Quel outrage, madame, émeut votre colere?

CASSANDRE.

La fureur d'une sœur pour l'intérêt d'un frere.
Son tyrannique effort veut éblouir mes vœux
Par le lustre d'un joug éclatant et pompeux;
On prétend m'aveugler avec un diadême,
Et l'on veut, malgré moi, que je regne et que j'aime:
C'est l'ordre qu'on m'impose, où le prince irrité,
Abandonnant sa haine à son autorité,
Doit laisser aux neveux le plus tragique exemple,
Et d'un mépris vengé la marque la plus ample,

Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé,
Et dont jusques ici les siecles aient parlé.
Voilà les complimens que l'amour leur suscite,
Et les tendres motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE.

Rendez, rendez le calme à ces charmans appas;
Laissez gronder le foudre, il ne tombera pas,
Ou l'artisan des maux que le sort vous destine,
Tombera le premier dessous votre ruine.
Fondez votre repos en me faisant heureux;
Coupons, dès cette nuit, tout accès à ses vœux;
Et soyez sans frayeur, quoi qu'il ose entreprendre,
Quand vous m'aurez commis une femme à défendre,
Et quand ouvertement, en qualité d'époux,
Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous.

FRÉDERIC.

Prévenez dès ce soir l'ardeur qui le transporte.
Aux desseins importans la diligence importe.
L'ordre seul de l'affaire est à considérer;
Mais tirons nous d'ici pour en délibérer.

CASSANDRE.

Quel trouble! quelle alarme! et quels soins me possedent!

SCENE IV.

LADISLAS, ALEXANDRE, FREDERIC, CASSANDRE.

LADISLAS.

Madame, il ne se peut que mes veux ne succedent;
J'aurois tort d'en douter, et de redouter rien
Avec deux confidens qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du fond de leur ame.
Ils vous parloient sans doute en faveur de ma flamme?

CASSANDRE.

Vous les désavoueriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie
La mémoire du tems que vous m'avez servie;
Et qu'avec lui vos yeux et votre cœur d'accord
Détestent ma présence à l'égal de la mort.

LADISLAS.

Vous en faites la vaine, et tenez ces paroles
Pour des propos en l'air et des contes frivoles.
L'amour me les dictoit, et j'étois transporté,
S'il s'en faut rapporter à votre vanité;
Mais si j'en suis bon juge, et si je m'en dois croire,
Je vois peu de matiere à tant de vaine gloire.
Je ne vois point en vous d'appas si surprenans,
Qu'ils vous doivent donner des titres éminens:

Rien ne releve tant l'éclat de ce visage,
Ou vous n'en mettez pas tous les traits en usage;
Vos yeux, ces beaux charmeurs, avec tous leurs appas,
Ne sont point accusés de tant d'assassinats;
Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes
Ne porte point si loin le bruit de vos conquêtes:
Hors un seul, dont le cœur se donne à trop bon prix,
Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.
Pour moi, qui suis facile, et qui bientôt me blesse,
Votre beauté m'a plu, j'avouerai ma foiblesse,
Et m'a coûté des soins, des devoirs, et des pas;
Mais du dessein, je crois que vous n'en doutez pas.
Vous avez eu raison de ne vous pas promettre
Un hymen que mon rang ne me pouvoit permettre:
L'intérêt de l'état, qui doit régler mon sort,
Avecque mon amour n'en étoit pas d'accord.
Avec tous mes efforts, j'ai manqué de fortune;
Vous m'avez résisté; la gloire en est commune.
Si, contre vos refus, j'eusse cru mon pouvoir,
Un facile succès eût suivi mon espoir:
Dérobant ma conquête, elle m'étoit certaine;
Mais je n'ai pas trouvé qu'elle en valût la peine,
Et bien moins de vous mettre au rang où je prétends,
Et de vous partager le sceptre que j'attends.
Voilà toute l'amour que vous m'avez causée;
Si vous en croyez plus, soyez désabusée.
Votre mépris enfin m'en produit un commun.
Je n'ai plus résolu de vous être importun;

J'ai perdu le desir avecque l'espérance;
Et, pour vous témoigner de quelle indifférence
J'abandonne un plaisir que j'ai tant poursuivi,
Je veux rendre un service à qui m'a desservi :
Je ne vous retiens plus... Conduisez-la, mon frere...
Et vous, duc, demeurez.

CASSANDRE, *donnant la main à Alexandre.*

O la noble colere!
Conservez-moi long-tems ce généreux mépris,
Et que bientôt, seigneur, un trône en soit le prix!

SCENE V.

LADISLAS, FREDERIC.

LADISLAS, *bas.*

Dieux! avec quel effort et quelle peine extrême
Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même,
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi!...
Duc, j'allois pour vous voir, et de la part du roi.

FRÉDÉRIC.

Quelque loi qu'il m'impose, elle me sera chere.

LADISLAS.

Vous savez s'il vous aime et s'il vous considere;
Il vous fait droit aussi quand il vous agrandit,
Et sur votre vertu fonde votre crédit;
Cette même vertu, condamnant mon caprice,
Veut qu'en votre faveur je souffre sa justice,
Et le laisse acquitter à vos derniers exploits

Du prix que sa parole a mis à votre choix.
Usez donc pour ce choix du pouvoir qu'il vous donne:
Venez choisir vos fers, qui sont votre couronne;
Déclarez-lui l'objet que vous considérez.
Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez;
Et de votre valeur verrai la récompense
Comme sans intérêt aussi sans répugnance.

FRÉDÉRIC.

Mon espoir, avoué par ma témérité,
Du succès de mes vœux autrefois m'a flatté;
Mais depuis mon malheur d'être en votre disgrace
Un sensible mépris a détruit cette audace;
Et qui se voit des yeux le commerce interdit
Est bien vain s'il espere et vante son crédit.

LADISLAS.

Loin de vous desservir et vous être contraire,
Je vais de votre hymen solliciter mon pere:
J'ai déja sa parole; et, s'il en est besoin,
Près de cette beauté vous offre encor mon soin.

FRÉDÉRIC.

En vain je l'obtiendrai de son pouvoir suprême,
Si je ne puis encor l'obtenir d'elle-même.

LADISLAS.

Je crois que les moyens vous en seront aisés.

FRÉDÉRIC.

Vos soins en ma faveur les ont mal disposés.

LADISLAS.

Avec votre vertu ma faveur étoit vaine.

FRÉDÉRIC

Mes efforts étoient vains avecque votre haine.

LADISLAS.

Mes intérêts cessés relevent votre espoir.

FRÉDÉRIC.

Mes vœux humiliés réverent mon devoir;
Et l'ame qu'une fois on a persuadée
A trop d'attachement à sa premiere idée
Pour reprendre sitôt l'estime ou le mépris,
Et guérit aisément d'un dégoût qu'elle a pris

SCENE VI.

VENCESLAS, LADISLAS, FREDERIC, GARDES.

VENCESLAS, *à Frédéric.*

Venez, heureux appui que le ciel me suscite,
Dégager ma promesse envers votre mérite:
D'un cœur si généreux ayant servi l'état,
Vous desservez son prince en le laissant ingrat:
J'engage mon honneur, engageant ma parole;
Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous vole;
Ne me le laissez plus puisque je vous le dois,
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix;
En votre récompense éprouvez ma justice.
Du prince la raison a guéri le caprice;
Il prend vos intérêts, votre heur lui sera doux,
Et qui vous desservoit parle à présent pour vous.

LADISLAS, *bas.*

Contre moi mon rival obtient mon assistance!
A quelle épreuve, ô ciel! réduis-tu ma constance?

FRÉDÉRIC.

Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir.
Ne faites point, seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire une œuvre mercenaire.
Pouvoir dire: ce bras à servi Venceslas,
N'est-ce pas un loyer digne de cent combats?

VENCESLAS.

Non, non, quoi que je doive à ce bras indomtable,
C'est trop que votre roi soit votre redevable;
Ce grand cœur refusant intéresse le mien,
Et me demande trop en ne demandant rien.
Faisons, par vos travaux et ma reconnoissance,
Du maître et du sujet discerner la puissance;
Mon renom ne vous peut souffrir sans se souiller
La générosité qui m'en veut dépouiller.

FRÉDÉRIC.

N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre.
J'aime en un lieu, seigneur, où je ne puis atteindre;
Je m'en connois indigne, et l'objet que je sers,
Dédaignant son tribut, désavoueroit mes fers.

VENCESLAS.

Les plus puissans états n'ont point de souveraines
Dont ce bras ne mérite et n'honorât les chaînes;
Et mon pouvoir enfin, ou sera sans effet,

Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

LADISLAS, *bas*.

Quoi! l'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse,
Au lit de mon rival va mettre ma maîtresse!

FRÉDÉRIC.

Ma défense à vos lois n'ose plus repartir.

LADISLAS, *bas*.

Non, non, lâche rival, je n'y puis consentir.

FRÉDÉRIC.

Et forcé par votre ordre à rompre mon silence,
Je vous obéirai, mais avec violence,
Certain de vous déplaire en vous obéissant
Plus que n'observant point un ordre si pressant.
J'avouerai donc, grand roi, que l'objet qui me touche...

LADISLAS.

Duc, encore une fois je vous ferme la bouche,
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

VENCESLAS.

Insolent!

LADISLAS.

J'ai sans fruit vaincu ma passion:
Pour souffrir son orgueil, seigneur, et vous complaire
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire;
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir.
Je suis ma passion, suivez votre colere;
Pour un fils sans respect perdez l'amour d'un pere;
Tranchez le cours du tems à mes jours destiné,

Et reprenez le sang que vous m'avez donné;
Ou, si votre justice épargne encor ma tête,
De ce présomptueux rejetez la requête,
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

SCENE VII.

VENCESLAS, FREDERIC, GARDES.

VENCESLAS.

Gardes, qu'on le saisisse.

FRÉDÉRIC, *les arrêtant.*

Ah! seigneur, quel asile
A conserver mes jours ne seroit inutile,
Et me garantiroit contre un soulevèment?
Accordez-moi sa grace, ou mon éloignement.

VENCESLAS.

Qu'aucun soin ne vous trouble et ne vous importune:
Duc, je ferai si haut monter votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais d'aucun trait de haine ni d'envie
Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie;
Que l'instinct enragé qui meut ses passions
Ne mettra plus de borne à vos prétentions;
Qu'il ne pourra heurter votre pouvoir suprême,
Et que tous vos souhaits dépendront de vous-même.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, LEONOR.

THÉODORE.

Ah dieux! que cet effroi me trouble et me confond!
Tu vois que ton rapport à mon songe répond;
Et sur cette frayeur tu condamnes mes larmes!
Je me mets trop en peine et je prends trop d'alarmes!

LÉONOR.

Vous en prenez sans doute un peu légèrement.
Pour n'avoir pas couché dans son appartement,
Est-ce un si grand sujet d'en prendre l'épouvante,
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente?
Croyez-vous que le prince, en cet âge de feu
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu,
Où l'ame sur les sens n'a point encor d'empire,
Où toujours le plus froid pour quelque objet soupire,
Vive avecque tout l'ordre et toute la pudeur
D'où dépend notre gloire et nôtre bonne odeur?

Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme
Que le repos tourmente et que l'amour consomme?
C'est les examiner d'un soin trop curieux:
Sur leurs déportemens il faut fermer les yeux;
Pour n'en point être en peine il n'en faut rien apprendre,
Et ne connoître point ce qu'il faudroit reprendre.

THÉODORE.

Un songe interrompu, sans suite, obscur, confus,
Qui passe en un instant, et puis ne revient plus,
Fait dessus notre esprit une légere atteinte,
Et nous laisse imprimée ou point, ou peu de crainte;
Mais les songes suivis, ou dont à tout propos
L'horreur se remontrant interrompt le repos,
Et qui distinctement marquent les aventures,
Sont des avis du ciel pour les choses futures.
Hélas! j'ai vu la main qui lui perçoit le flanc;
J'ai vu porter le coup, j'ai vu couler son sang;
Du coup d'une autre main j'ai vu voler sa tête;
Pour recevoir son corps j'ai vu la tombe prête;
Et, m'écriant d'un ton qui t'auroit fait horreur,
J'ai dissipé mon songe et non pas ma terreur.
Cet effroi de mon lit aussitôt m'a tirée;
Et, comme tu m'as vue, interdite, égarée,
Sans toi je me rendois en son appartement,
D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fondement,
Puisque ses gens t'ont dit... Mais que vois-je?

SCENE II.

LADISLAS, OCTAVE, THEODORE, LEONOR.

OCTAVE.

Ah! madame!

THÉODORE, *à Léonor.*

Eh! bien?

OCTAVE.

Sans mon secours le prince rendoit l'ame.

THÉODORE.

Prenois-je, Léonor, l'alarme sans propos?

LADISLAS.

Souffrez-moi sur ce siege un moment de repos;
Débile et mal remis encor de la foiblesse
Où ma perte de sang et ma chûte me laisse,
Je me traîne avec peine, et j'ignore où je suis.

THÉODORE.

Ah, mon frere!

LADISLAS.

Ah, ma sœur! savez-vous mes ennuis?

THÉODORE.

O songe, avant-coureur d'aventure tragique!
Combien sensiblement cet accident t'explique!
Par quel malheur, mon frere, ou par quel attentat
Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état?

LADISLAS.

Vous voyez ce qu'amour et Cassandre me coûte.
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

THÉODORE, *faisant signe à Léonor.*

Soignez-y, Léonor.

LADISLAS.

Vous avez vu, ma sœur,
Mes plus secrets pensers jusqu'au fond de mon cœur;
Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même
Pour secouer le joug de cette amour extrême,
Et retirer d'un cœur indignement blessé
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé;
Mais quoi que j'entreprenne, à moi-même infidele,
Contre mon jugement mon esprit se rebelle;
Mon cœur de son service à peine est diverti
Qu'au premier souvenir il reprend son parti:
Tant a de droit sur nous, malheureux que nous sommes,
Cette amour, non amour, mais ennemi des hommes!
J'ai, pour secrètement couvrir ma lâcheté,
Quand je souffrois le plus, feint le plus de santé:
Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,
J'ai fait du souverain, et j'ai tranché du brave;
Bien plus, j'ai, furieux, inégal, interdit,
Voulu pour mon rival employer mon crédit:
Mais au moindre penser mon ame transportée
Contre mon propre effort s'est toujours révoltée;
Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris
Peut plus que ma colere, et plus que ses mépris.

Sur ce qu'Octave enfin hier me fit entendre
L'hymen qui se traitoit du duc et de Cassandre,
Et que ce couple heureux consommoit cette nuit...

OCTAVE.

Pernicieux avis, hélas! qu'as-tu produit?

LADISLAS.

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
De tout raisonnement je deviens incapable,
Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
Et ne prends plus avis que de mon désespoir;
Par une fausse porte enfin, la nuit venue,
Je me dérobe aux miens et je gagne la rue,
D'où, tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
Au palais de Cassandre en même tems rendu,
J'escalade les murs, gagne une galerie,
Et, cherchant un endroit commode à ma furie,
Descends sous l'escalier, et dans l'obscurité
Prépare à tout succès mon courage irrité:
Au nom du duc enfin j'entends ouvrir la porte;
Et suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,
Cours, éteins la lumiere, et d'un aveugle effort
De trois coups de poignard blesse le duc à mort.

THÉODORE, *s'appuyant sur Léonor.*

Le duc? qu'entends-je, hélas!

LADISLAS.

A cette rude atteinte,
Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
Lui, m'entendant tomber le poignard sous ses pas,

S'en saisit, me poursuit, et m'en atteint au bras;
Son ame à cet effort de son corps se sépare;
Il tombe mort.

THÉODORE.

O rage inhumaine et barbare!

LADISLAS.

Et moi, par cent détours que je ne connois pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace,
Je tombe, et, hors de moi, demeure sur la place
Tant qu'Octave passant, s'est donné le souci
De bander ma blessure, et de me rendre ici,
Où (non sans peine encor) je reviens en moi-même.

THÉODORE.

Je succombe, mon frere, à ma douleur extrême.
Ma foiblesse me chasse, et peut rendre évident
L'intérêt que je prends dedans votre accident.
(*bas, en s'en allant.*)
Soutiens-moi, Léonor... Mon cœur, es-tu si tendre
Que de donner des pleurs à l'époux de Cassandre,
Et vouloir mal au bras qui t'en a dégagé?
Cet hymen t'offensoit, et sa mort t'a vengé.

SCENE III.

LADISLAS, OCTAVE.

OCTAVE.

Déja du jour, seigneur, la lumiere naissante
Fait voir, par son retour, la lune pâlissante.

LADISLAS.

Et va produire aux yeux les crimes de la nuit.

OCTAVE.

Même au quartier du roi j'entends déja du bruit.
Allons nous rendre au lit, que quelqu'un ne survienne.

LADISLAS.

Qui souhaite la mort craint peu, quoiqu'il advienne.
Mais allons, conduis-moi.

SCENE IV.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE, GARDES.

VENCESLAS.

Mon fils!

LADISLAS.

Seigneur?

VENCESLAS.

Hélas!

OCTAVE.

O fatale rencontre!

VENCESLAS.

Est-ce vous, Ladislas,
Dont la couleur éteinte, et la vue égarée,
Ne marquent plus qu'un corps dont l'ame est séparée?
En quel lieu si saisi, si froid, et si sanglant
Adressez-vous ce pas incertain et tremblant?
Qui vous a si matin tiré de votre couche?
Quel trouble vous possede et vous ferme la bouche?

LADISLAS, *se remettant sur sa chaise.*

Que lui dirai-je, hélas!

VENCESLAS.

Répondez-moi, mon fils;
Quel fatal accident?...

LADISLAS.

Seigneur, je vous le dis:
J'allois, j'étois... L'amour a sur moi tant d'empire!...
Je me confonds, seigneur, et ne puis vous rien dire.

VENCESLAS.

D'un trouble si confus un esprit assailli
Se confesse coupable; et qui craint a failli.
N'avez-vous point eu prise avecque votre frere?
Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire;
Et si pour l'en garder mes soins n'avoient pourvu...

LADISLAS.

M'a-t-il pas satisfait? Non, je ne l'ai point vu.

VENCESLAS.

Qui vous réveille donc avant que la lumiere
Ait du soleil naissant commencé la carriere?

LADISLAS.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil?

VENCESLAS.

Oui; mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie,
Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du tems qu'elle laisse à mon sort;
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instans, dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours;
Sur mon couchant enfin ma débile paupiere
Me ménage avec soin ce reste de lumiere.
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin?

LADISLAS.

Si vous en ordonnez avec votre justice
Mon destin de bien près touche son précipice.
Ce bras (puisqu'il est vain de vous déguiser rien)
A de votre couronne abattu le soutien:
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide;
Mais j'ai dû l'être.

VENCESLAS.

O dieux! le duc est mort, perfide!
Le duc est mort, barbare! et pour excuse enfin
Vous avez eu raison d'être son assassin!
A cette épreuve, ô ciel! mets-tu ma patience?

SCENE V.

VENCESLAS, LADISLAS, FREDERIC, OCTAVE, GARDES.

FRÉDÉRIC.

La duchesse, seigneur, vous demande audience.

LADISLAS.

Que vois-je! quel fantôme! et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion!

VENCESLAS.

Que m'avez-vous dit, prince? et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille?

LADISLAS.

Ne vous ai-je pas dit qu'interdit et confus,
Je ne pouvois rien dire, et ne raisonnois plus?

VENCESLAS.

Ah, duc! il étoit tems de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée;
Différant d'un instant le soin de l'en guérir,
Le bruit de votre mort m'alloit faire mourir;
Jamais cœur ne conçut une douleur si forte.
Mais que me dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Que Cassandre, à la porte,
Demandoit à vous voir.

VENCESLAS.

Qu'elle entre.

(*le duc sort.*)

LADISLAS, *bas.*

O justes cieux!

M'as-tu trompé, ma main? me trompez-vous, mes yeux?
Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte?
Et de quel bras le mien a-t il reçu l'atteinte?

SCENE VI.

VENCESLAS, LADISLAS, FREDERIC, CASSANDRE, OCTAVE, GARDES.

CASSANDRE, *aux pieds du roi.*

Grand roi, de l'innocence auguste protecteur,
Des peines et des prix juste dispensateur,
Exemple de justice inviolable et pure,
Admirable à la race et présente et future,
Prince et pere à la fois, vengez-moi, vengez-vous;
Avec votre pitié mêlez votre courroux;
Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable
Une marque aux neveux à jamais mémorable.

VENCESLAS, *la faisant lever.*

Faites treve, madame, avecque les douleurs
Qui vous coupent la voix et font parler vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre majesté, sire, a connu ma famille.

VENCESLAS.

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes fille,
Est descendu d'aïeux issus de sang royal,
Et me fut un voisin généreux et loyal.

CASSANDRE.

Vous savez si prétendre un de vos fils pour gendre
Eût, au rang qu'il tenoit, été trop entreprendre?

VENCESLAS.

L'amour n'offense point dedans l'égalité.

CASSANDRE

Tous deux ont eu dessein dessus ma liberté,
Mais avec différence et d'objet et d'estime.
L'un, qui me crut honnête, eut un but légitime;
Et l'autre, dont l'amour fol et capricieux
Douta de ma sagesse, en eut un vicieux.
J'eus bientôt d'eux aussi des sentimens contraires;
Et quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point freres.
Je ne les pus aimer ni haïr à demi;
Je tins l'un pour amant, l'autre pour ennemi:
L'infant, par sa vertu, s'est soumis ma franchise;
Le prince, par son vice, en a manqué la prise;
Et par deux différens, mais louables effets,
J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais.
Alexandre, qui vit son rival en son frere,
Et qui craignit d'ailleurs l'autorité d'un pere,
Fit, quoiqu'autant ardent que prudent et discret,
De notre passion un commerce secret;
Et sous le nom du duc déguisant sa poursuite,

Ménagea notre vue avec tant de conduite,
Que toute votre cour a cru jusqu'aujourd'hui
Qu'il parloit pour le duc, quand il parloit pour lui;
Cette adresse a trompé jusqu'à nos domestiques:
Mais craignant que le prince, à bout de ses pratiques,
(Comme il croit tout pouvoir avec impunité)
Ne suivît la fureur d'un amour irrité,
Et dessus mon honneur osât trop entreprendre,
Nous crûmes que l'hymen pouvoit seul m'en défendre,
Et l'heure prise enfin pour nous donner les mains,
Et bornant son espoir, détruire ses desseins,
Hier, déja le sommeil semant par-tout ses charmes...
(*pleurant.*)
En cet endroit, seigneur, laissez couler mes larmes;
Leur cours vient d'une source à ne tarir jamais.
L'infant, de cet hymen espérant le succès,
Et de peur de soupçon arrivant sans escorte,
A peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,
Qu'il sent, pour tout accueil, une barbare main
De trois coups de poignard lui traverser le sein.

VENCESLAS.

O dieu, l'infant est mort!

LADISLAS, *bas.*

O mon aveugle rage,
Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage!
(*le roi s'assied, et met son mouchoir sur son visage.*)

CASSANDRE.

Oui, seigneur, il est mort; et je suivrai ses pas

A l'instant que j'aurai vu venger son trépas:
J'en connois le meurtrier, et j'attends son supplice
De vos ressentimens et de votre justice.
C'est votre propre sang, seigneur, qu'on a versé;
Votre vivant portrait qui se trouve effacé.
J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre:
Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre.
Vengez-moi, vengez-vous, et vengez un époux
Que, veuve avant l'hymen, je pleure à vos genoux.
Mais apprenant, grand roi, cet accident sinistre,
Hélas! en pourriez-vous soupçonner le ministre?
Oui, votre sang suffit pour vous en faire foi:
(*montrant le prince.*)
Il s'émeut, il vous parle et pour et contre soi;
Et, par un sentiment ensemble horrible et tendre,
Vous dit que Ladislas est meurtrier d'Alexandre;
Ce geste encor, seigneur, ce maintien interdit,
Ce visage effrayé, ce silence le dit,
Et plus que tout enfin cette main encor teinte
De ce sang précieux qui fait naître ma plainte.
Quel des deux sur vos sens fera le plus d'effort,
De votre fils meurtrier, ou de votre fils mort?
Si vous étiez si foible, et votre sang si tendre
Qu'on l'eût impunément commencé de répandre,
Peut-être verriez-vous la main qui l'a versé
Attenter sur celui qu'elle vous a laissé;
D'assassin de son frere il peut être le vôtre;
Un crime pourroit bien être un essai de l'autre:

Ainsi que les vertus, les crimes enchaînés
Sont toujours, ou souvent, l'un par l'autre traînés.
Craignez de hasarder, pour être trop auguste,
Et le trône, et la vie, et le titre de juste.
Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher,
Ni la perte d'un fils qui vous étoit si cher,
Ni l'horrible penser du coup qui vous la coûte,
Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoutte;
(*elle tire un poignard de sa manche.*)
Et s'il ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris;
Votre fils l'a tiré du sein de votre fils:
Oui, de ce coup, seigneur, un frere fut capable;
Ce fer porte le chiffre et le nom du coupable,
Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,
Et, complice du meurtre, en déclare l'auteur:
Ce fer, qui chaud encor, par un énorme crime,
A traversé d'amour la plus noble victime,
L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé,
Et le plus digne cœur dont vous fussiez aimé;
Ce cœur enfin, ce sang, ce fils, cette victime,
Demandent par ma bouche un arrêt légitime.
Roi, vous vous feriez tort par cette impunité,
Et pere, à votre fils vous devez l'équité.
J'attends de voir pousser votre main vengeresse
Ou par votre justice, ou par votre tendresse;
Ou, si je n'obtiens rien de la part des humains,
La justice du ciel me prêtera les mains:
Ce forfait contre lui cherche en vain du refuge;

Il en fut le témoin, il en sera le juge;
Et pour punir un bras d'un tel crime noirci
Le sien saura s'étendre, et n'est pas raccourci,
Si vous lui remettez à venger nos offenses.

VENCESLAS.

Contre ces charges, prince, avez-vous des défenses?

LADISLAS.

Non, je suis criminel: abandonnez, grand roi,
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi;
Que rien ne vous oblige à m'être moins sévere;
Supprimons les doux noms et de fils et de pere,
Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter:
Cassandre veut ma mort; il la faut contenter.
Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taise;
Et j'estimerai plus une mort qui lui plaise
Qu'un destin qui pourroit m'affranchir du trépas,
Et qu'une éternité qui ne lui plairoit pas.
J'ai beau dissimuler ma passion extrême,
Jusqu'après le trépas mon sort veut que je l'aime,
Et, pour dire à quel point ce cœur est embrasé,
Jusqu'après le trépas qu'elle m'aura causé:
Le coup qui me tuera, pour venger son injure,
Ne sera qu'une heureuse et légere blessure
Au prix du coup fatal qui me perça le cœur
Quand de ma liberté son bel œil fut vainqueur;
J'en fus désespéré jusqu'à tout entreprendre;
Il m'ôta le repos, que l'autre me doit rendre.
Puisqu'être sa victime est un décret des cieux,

Qu'importe qui me tue ou sa bouche ou ses yeux?
Souscrivez à l'arrêt dont elle me menace:
Privé de sa faveur, je ne veux point de grace.
Mettez à bout l'effet qu'amour a commencé;
Achevez un trépas déja bien avancé;
Et si d'autre intérêt n'émeut votre colere,
Craignez tout d'une main qui peut tuer un frere.

VENCESLAS.

Madame, modérez vos sensibles regrets,
Et laissez à mes soins nos communs intérêts.
Mes ordres aujourd'hui feront voir une marque
Et d'un juge équitable et d'un digne monarque;
Je me dépouillerai de toute passion,
Et je lui ferai droit par sa confession.

CASSANDRE.

Mon attente, grand roi, n'a point été trompée;
Et....

VENCESLAS.

Prince, levez-vous; donnez-moi votre épée.

LADISLAS, *se levant.*

Mon épée! ah! mon crime est-il énorme au point
De me....

VENCESLAS.

Donnez, vous dis-je, et ne répliquez point.

LADISLAS.

La voilà.

VENCESLAS.

Tenez, duc.

OCTAVE.

O disgrace inhumaine!

VENCESLAS.

Et faites-le garder en la chambre prochaine.
Allez.

LADISLAS, *ayant fait la révérence au roi et à Cassandre.*

Presse la fin où tu m'as destiné,
Sort! voilà de tes jeux, et ta roue a tourné.
(*il s'en va.*)

VENCESLAS.

Duc!

FRÉDÉRIC.

Seigneur?

VENCESLAS.

De ma part donnez avis au prince
Que sa tête, autrefois si chere à la province,
Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux
Qui fera détester son crime à nos neveux.

SCENE VII.

VENCESLAS, CASSANDRE, OCTAVE, GARDES.

VENCESLAS, *à Octave.*

Vous, conduisez madame, et la rendez chez elle.

CASSANDRE, *à genoux.*

Grand roi, des plus grands rois le plus parfait modele,

Conservez invaincu cet invincible sein;
Poussez jusques au bout ce généreux dessein;
Et constant, écoutez, contre votre indulgence,
Le sang d'un fils qui crie et demande vengeance.

VENCESLAS.

Ce coup n'est pas, madame, un crime à protéger:
J'aurai soin de punir, et non pas de venger.

(*Cassandre s'en va avec Octave.*)

O ciel! ta providence apparemment prospere
Au gré de mes souhaits de deux fils m'a fait pere;
Et l'un d'eux, qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, LEONOR.

THÉODORE.

De quel air, Léonor, a-t-il reçu ma lettre?

LÉONOR.

D'un air et d'un visage à vous en tout promettre.
En vain sa modestie a voulu déguiser;
Venant à votre nom, il l'a fallu baiser,
Comme à force imprimant sur ce cher caractere
Une marque d'un feu qu'il sent, mais qu'il veut taire.

THÉODORE.

Que tu prends mal ton tems pour éprouver un cœur
Que la douleur éprouve avec tant de rigueur!
J'ai plaint la mort du duc comme d'une personne
Nécessaire à mon pere, et qui sert sa couronne;
Et quand on me guérit de ce fâcheux rapport,
Et que je sais qu'il vit, j'apprends qu'un frere est mort!
Encor, quoi que nos cœurs eussent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort souhaiter la vengeance.

J'aimois également le mort et l'assassin;
Je plains également l'un et l'autre destin.
Pour un frere meurtri ma douleur a des larmes;
Pour un frere meurtrier ma fureur n'a point d'armes;
Et si le sang de l'un excite mon courroux,
Celui... Mais le duc vient. Léonor, laissez-nous.
(*Léonor s'en va.*)

SCENE II.

FREDERIC, THEODORE.

FRÉDÉRIC.

Brûlant de vous servir, adorable princesse,
Je me rends par votre ordre aux pieds de votre altesse.

THÉODORE.

Ne me flattez-vous point, et m'en puis-je vanter?

FRÉDÉRIC.

Cette épreuve, madame, est facile à tenter;
J'ai du sang à répandre, et je porte une épée,
Et ma main pour vos lois brûle d'être occupée.

THÉODORE.

Je n'exige pas tant de votre affection,
Et je ne veux de vous qu'une confession.

FRÉDÉRIC.

Quelle? ordonnez-la moi.

THÉODORE.

Savoir de votre bouche

De quel heureux objet le mérite vous touche,
Et doit être le prix de ces fameux exploits
Qui jusqu'en Moscovie ont étendu nos lois.
J'imputois votre prise aux charmes de Cassandre;
Mais l'infant l'adorant, vous n'y pouviez prétendre.

FRÉDÉRIC.

Mes vœux ont pris, madame, un vol plus élevé;
Aussi par ma raison n'est-il pas approuvé.

THÉODORE.

Ne cherchez point d'excuse en votre modestie;
Nommez-la, je le veux.

FRÉDÉRIC.

Je suis sans repartie;
Mais ma voix cédera cet office à vos yeux:
Vous-même nommez-vous cet objet glorieux,
(*lui présentant sa lettre ouverte.*)
Vos doigts ont mis son nom au bas de cette lettre.

THÉODORE, *ayant lu son nom.*

Votre mérite, duc, vous peut beaucoup permettre;
Mais...

FRÉDÉRIC.

Osant vous aimer, j'ai condamné mes vœux,
Je me suis voulu mal du bien que je vous veux;
Mais, madame, accusez une étoile fatale
D'élever un espoir que la raison ravale,
De faire à vos sujets encenser vos autels,
Et de vous procurer des hommages mortels.

THÉODORE.

Si j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zele

Me promettre à l'instant une preuve fidele?

FRÉDÉRIC.

Le beau feu dont pour vous ce cœur est embrasé
Trouvera tout possible, et l'impossible aisé.

THÉODORE.

L'effort vous en sera pénible, mais illustre.

FRÉDÉRIC.

D'une si noble ardeur il accroîtra le lustre.

THÉODORE.

Tant s'en faut: cette preuve est de tenir caché
Un espoir dont l'orgueil vous seroit reproché;
De vous taire, et n'admettre en votre confidence
Que votre seul respect avec votre prudence;
Et, pour le prix enfin du service important
Qui rend sur tant de noms votre nom éclatant,
Aller en ma faveur demander à mon pere,
Au lieu de notre hymen, la grace de mon frere;
Prévenir son arrêt, et par votre secours
Faire tomber l'acier prêt à trancher ses jours.
De cette preuve, duc, vos vœux sont-ils capables?

FRÉDÉRIC.

Oui, madame; et de plus (puisqu'ils sont si coupables)
Ils vous sauront encor venger de leur orgueil,
Et tomber avec moi dans la nuit du cercueil.

THÉODORE.

Non, je vous le défends; laissez-moi mes vengeances;
Et, si j'ai droit sur vous, observez mes défenses.
Adieu, duc. (*elle s'en va*)

FRÉDÉRIC, *seul.*

Quel orage agite mon espoir!
Et quelle loi, mon cœur, viens-tu de recevoir?
Si j'ose l'adorer, je prends trop de licence;
Si je m'en veux punir, j'en reçois la défense.
Me défendre la mort sans me vouloir guérir,
N'est-ce pas m'ordonner de vivre et de mourir?
Mais...

SCENE III.

VENCESLAS, FREDERIC, GARDES.

VENCESLAS.

O jour à jamais funebre à la province!
Frédéric!

FRÉDÉRIC

Quoi! seigneur?

VENCESLAS.

Faites venir le prince.

FRÉDÉRIC, *sortant avec les gardes.*

Il sera superflu de tenter mon crédit;
Le sang fait son office, et le roi s'attendrit.

VENCESLAS, *seul, révant et se promenant.*

Treve, treve, nature, aux sanglantes batailles
Qui si cruellement déchirant mes entrailles,
Et me perçant le cœur, me veulent partager
Entre mon fils à perdre, et mon fils à venger.
A ma justice en vain ta tendresse est contraire,

Et dans le cœur d'un roi cherche celui d'un pere;
Je me suis dépouillé de cette qualité,
Et n'entends plus d'avis que ceux de l'équité.
(*Ladislas parott.*)
Mais, ô vaine constance, ô force imaginaire!
A cette vue encor je sens que je suis pere,
Et n'ai pas dépouillé tout humain sentiment.
(*ils sortent.*)
Sortez, gardes. Vous, duc, laissez-nous un moment.

SCENE IV.

VENCESLAS, LADISLAS.

LADISLAS.

Venez-vous conserver, ou venger votre race?
M'annoncez-vous, mon pere, ou ma mort, ou ma grace?

VENCESLAS, *pleurant.*

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS.

Seigneur, quelle bonté!
Quel effet de tendresse, et quelle nouveauté!
Voulez-vous ou marquer, ou remettre mes peines?
Et vos bras me sont-ils des faveurs, ou des chaînes?

VENCESLAS, *pleurant.*

Avecque le dernier de leurs embrassemens
Recevez de mon cœur les derniers sentimens.
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LADISLAS.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

VENCESLAS.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvemens?

LADISLAS.

Si je ne les produits, j'en ai les sentimens.

VENCESLAS.

Enfin d'un grand effort vous trouvez-vous capable?

LADISLAS.

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

VENCESLAS.

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LADISLAS.

S'il est tems de périr, mon ame est toute prête.

VENCESLAS.

L'échafaud l'est aussi; portez-y votre tête.
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra;
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera;
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample:
Mais à l'état enfin je dois ce grand exemple;
A ma vertu je dois ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frere mort.
J'ai craint de prononcer autant que vous d'entendre
L'arrêt qu'ils demandoient, et que j'ai dû leur rendre:
Pour ne vous perdre pas j'ai long-tems combattu;
Mais ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimere aux rois que la justice,

Ou régnant, à l'état je dois ce sacrifice.

LADISLAS.

Eh! bien, achevez-le: voilà ce col tout prêt;
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt:
Je ne m'en défends point; et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui s'est mépris, et crut trop ma fureur;
Ma haine et mon amour, qu'il vouloit satisfaire,
Portoient le coup au duc et non pas à mon frere;
J'alléguerois encor que le coup part d'un bras
Dont les premiers efforts ont servi vos états,
Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place
Pour vous devoir parler en faveur de ma grace:
Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort;
J'ai mon objet à part à qui je dois ma mort.
Vous la devez au peuple, à mon frere, à vous-même;
Moi je la dois, seigneur, à l'ingrate que j'aime;
Je la dois à sa haine, et m'en veux acquitter.
C'est un léger tribut qu'une vie à quitter;
C'est peu pour satisfaire et pour plaire à Cassandre
Qu'une tête à donner, et du sang à répandre:
Et, forcé de l'aimer jusqu'au dernier soupir
Sans avoir pu vivant répondre à son desir,
Suis ravi de savoir que ma mort y réponde,
Et que mourant je plaise aux plus beaux yeux du monde.

VENCESLAS.

A quoi que votre cœur destine votre mort,

Allez vous préparer à cet illustre effort;
Et pour les intérêts d'une mortelle flamme
Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'ame.
Toute obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
Et n'a pas pu cacher votre forfait aux cieux.
(*l'embrassant.*)
Adieu. Sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
Et faites-y douter à toute la province
Si, né pour commander, et destiné si haut,
Vous mourez sur un trône, ou sur un échafaud...
(*Venceslas frappe du pied*; *Frédéric entre avec des gardes.*)
Duc, remenez le prince.

LADISLAS, *s'en allant.*

O vertu trop sévere!
Venceslas vit encore, et je n'ai plus de pere!

SCENE V.

VENCESLAS, GARDES.

VENCESLAS.

O justice inhumaine, et devoirs ennemis!
Pour conserver mon sceptre, il faut perdre mon fils!
Mais laisse-les agir, importune tendresse;
Et vous, cachez, mes yeux, vos pleurs et ma foiblesse.
Je ne puis rien pour lui; le sang cede à la loi,
Et je ne lui puis être et bon pere et bon roi.
Vois, Pologne, en l'horreur que le vice m'imprime,

Si mon élection fut un choix légitime,
Et si je puis donner aux devoirs de mon rang
Plus que mon propre fils et que mon propre sang.

SCENE VI.

VENCESLAS, THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

THÉODORE.

Par quelle loi, seigneur, si barbare et si dure,
Pouvez-vous renverser celles de la nature?
J'apprends qu'au prince, hélas! l'arrêt est prononcé;
Que de son châtiment l'appareil est dressé.
Quoi! nous demeurerons, par des lois si séveres,
L'état sans héritier, vous sans fils, moi sans freres!
Consultez-vous un peu contre votre fureur.
C'est trop qu'en votre fils condamner une erreur.
Du carnage d'un frere, un frere est incapable;
De cet assassinat, la nuit seule est coupable.
Il plaint autant que nous le sort qu'il a fini,
Et par son propre crime il est assez puni.
La pitié, qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un roi que la justice:
Avec moins de fureur vous lui serez plus doux.
La justice est souvent le masque du courroux;
Et l'on imputera cet arrêt si sévere,

Moins au devoir d'un roi qu'à la fureur d'un pere.
Un murmure public condamne cet arrêt;
La nature vous parle, et Cassandre se tait.
La rencontre du prince en ce lieu non prévue,
L'intérêt de l'état, et mes pleurs l'ont vaincue;
Son ennui si profond n'a su nous résister:
Un fils enfin n'a plus qu'un pere à surmonter.

CASSANDRE.

Je revenois, seigneur, demander son supplice,
Et de ce noble effort presser votre justice;
Mon cœur, impatient d'attendre son trépas,
Accusoit chaque instant qui ne me vengeoit pas;
Mais je ne puis juger par quel effet contraire,
Sa rencontre, en ce cœur, a fait taire son frere:
Ses fers ont combattu le vif ressentiment
Que je dois, malheureuse, au sang de mon amant;
Et quoique, tout meurtri, mon ame encor l'adore,
Les plaintes, les raisons, les pleurs de Théodore,
Le murmure du peuple et de l'état entier,
Qui, contre mon parti, soutient son héritier
Et condamne l'arrêt dont ma douleur vous presse,
Suspendent en mon sein cette ardeur vengeresse,
Et me la font enfin passer pour attentat
Contre le bien public et le chef de l'état.
Je me tais donc, seigneur : disposez de la vie
Que vous m'avez promise, et que j'ai poursuivie.
Au défaut de celui qu'on te refusera,
J'ai du sang, cher amant, qui te satisfera.

VENCESLAS.

Vous ne pouvez douter, duchesse, et vous, infante,
Que, pere, je voudrois répondre à votre attente.
Je suis, par son arrêt, plus condamné que lui,
Et je préférerois la mort à mon ennui:
Mais, d'autre part, je regne; et si je lui pardonne
D'un opprobre éternel je souille ma couronne;
Au lieu que résistant, à cette dureté
Ma vie et votre honneur devront leur sûreté.
Ce lion est domté; mais peut-être, madame,
Celui qui, si soumis, vous déguise sa flamme,
Plus fier et violent qu'il n'a jamais été,
Demain attenteroit sur votre honnêteté.
Peut-être qu'à mon sang sa main accoutumée,
Contre mon propre sein demain seroit armée.
La pitié qu'il vous cause est digne d'un grand cœur;
Mais, si je veux régner, il l'est de ma rigueur.
Je vous dois, malgré vous, raison de votre offense,
Et, quand vous vous rendez, prendre votre défense.
Mon courroux résistant, et le vôtre abattu,
Sont d'illustres effets d'une même vertu.

SCENE VII.

VENCESLAS, FREDERIC, THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

VENCESLAS.

Que fait le prince, duc?

FRÉDÉRIC.

C'est en ce moment, sire,
Qu'il est prince en effet, et qu'il peut se le dire:
Il semble aux yeux de tous, d'un héroïque effort,
Se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort;
Et puisque, si remis de tant de violence,
Il n'est plus en état de m'imposer silence,
Et m'envier un bien que ce bras m'a produit,
De mes travaux, grand roi, je demande le fruit.

VENCESLAS.

Il est juste; et fût-il de toute ma province...

FRÉDÉRIC.

Je le restreins, seigneur, à la grace du prince.

VENCESLAS.

Quoi!

FRÉDÉRIC.

J'ai votre parole; et ce dépôt sacré,
Contre votre refus, m'est un gage assuré.
J'ai payé de mon sang l'heur que j'ose prétendre.

VENCESLAS.

Quoi! Frédéric aussi conspire à me surprendre!
Quel charme, contre un pere, en faveur de son fils
Suscite et fait parler ses propres ennemis?

FRÉDÉRIC.

C'est peu que pour un prince une faute s'efface;
L'état qu'il doit régir lui doit bien une grace.
Le seul sang de l'infant par son crime est versé;
Mais, par son châtiment, tout l'état est blessé:

Sa cause, quoiqu'injuste, est la cause publique.
Il n'est pas toujours bon d'être trop politique.
Ce que veut tout l'état se peut-il dénier?
Et, pere, devez-vous vous rendre le dernier?

SCENE VIII.

VENCESLAS, FREDERIC, OCTAVE, THÉODORE, CASSANDRE, LEONOR, GARDES.

OCTAVE, *hors d'haleine.*

Seigneur, d'un cri commun toute la populace
Parle en faveur du prince, et demande sa grace;
Et sur-tout un grand nombre, en la place amassé,
A, d'un zele indiscret, l'échafaud renversé,
Et les larmes aux yeux, d'une commune envie,
Proteste de périr ou lui sauver la vie.
D'un même mouvement, et d'une même voix,
Tous le disent exempt de la rigueur des loix;
Et si cette chaleur n'est bientôt appaisée,
Jamais sédition ne fut plus disposée.
En vain, pour y mettre ordre, et pour les contenir,
J'ai voulu...

VENCESLAS, *à Octave.*

C'est assez. Faites-le moi venir.

(*Octave va quérir Ladislas.*)

LÉONOR.

Ciel! seconde nos vœux.

THÉODORE.

Voyons cette aventure.

VENCESLAS, *rêvant, et se promenant à grands pas.*

Oui, ma fille, oui, Cassandre, oui, parole, oui, nature,
Oui, peuple, il faut vouloir ce que vous souhaitez,
Et par vos sentimens régler mes volontés.

(*Octave rentre avec Ladislas.*)

SCENE IX.

VENCESLAS, LADISLAS, FREDERIC, OCTAVE, THEODORE, CASSANDRE, LEONOR, GARDES.

LADISLAS, *aux pieds de Venceslas.*

Par quel heur?...

VENCESLAS, *le relevant.*

Levez-vous. Une couronne, prince,
Sous qui j'ai quarante ans régi cette province,
Qui passera sans tache en un regne futur,
Et dont tous les brillans ont un éclat si pur,
En qui la voix des grands et le commun suffrage
M'ont d'un nombre d'aïeux conservé l'héritage,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir
Pour, en votre faveur, désarmer mon pouvoir.
Je ne vous puis sauver, tant qu'elle sera mienne:
Il faut que votre tête, ou tombe, ou la soutienne;
Il vous en faut pourvoir, s'il vous faut pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner.
L'état vous la souhaite; et le peuple m'enseigne,

Voulant que vous viviez, qu'il est las que je regne.
La justice est aux rois la reine des vertus;
Et me vouloir injuste est ne me vouloir plus.
(*lui mettant la couronne sur la tête.*)
Régnez. Après l'état, j'ai droit de vous élire,
Et donner en mon fils un pere à mon empire.

LADISLAS.

Que faites vous, grand roi?

VENCESLAS.

M'appeler de ce nom,
C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon.
Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire.
Soyez roi, Ladislas, et moi, je serai pere.
Roi, je n'ai pu des lois souffrir les ennemis;
Pere, je ne pourrai faire périr mon fils.
Une perte est aisée où l'amour nous convie.
Je ne perdrai qu'un nom pour sauver une vie,
Pour contenter Cassandre, et le duc, et l'état,
Qui les premiers font grace à votre assassinat.
Le duc, pour récompense, a requis cette grace;
Le peuple mutiné veut que je vous la fasse;
Cassandre le consent; je ne m'en défends plus:
Ma seule dignité m'enjoignoit ce refus.
Sans peine je descends de ce degré suprême:
J'aïme mieux conserver un fils qu'un diadême.

LADISLAS.

Si vous ne pouvez être et mon pere et mon roi,

Puis-je être votre fils, et vous donner la loi?
Sans peine je renonce à ce degré suprême:
Abandonnez plutôt un fils qu'un diadême.

VENCESLAS.

Je n'y prétends plus rien; ne me le rendez pas;
Qui pardonne à son roi puniroit Ladislas,
Et, sans cet ornement, feroit tomber sa tête.

LADISLAS.

A vos ordres, seigneur, la voilà toute prête:
Je la conserverai, puisque je vous la dois;
Mais elle régnera pour dispenser vos lois;
Et toujours, quoi qu'elle ose ou quoi qu'elle projette,
Le diadême au front, sera votre sujette.
(*il dit à Frédéric en l'embrassant:*)
Par quel heureux destin, duc, ai-je mérité,
Et de votre courage, et de votre bonté,
Le soin si généreux qu'ils ont eu pour ma vie?

FRÉDÉRIC.

Ils ont servi l'état, alors qu'ils l'ont servie;
Mais, et vers la couronne et vers vous acquitté,
J'implore une faveur de votre majesté.

LADISLAS.

Quelle?

FRÉDÉRIC.

Votre congé, seigneur, et ma retraite,
Pour ne vous plus nourrir cette haine secrete,
Qui, m'expliquant si mal, vous rend toujours suspects

Mes plus ardens devoirs, et mes plus grands respects.

LADISLAS.

Non, non; vous devez, duc, vos soins à ma province:
Roi, je n'hérite point des différens du prince;
Et j'augurerois mal de mon gouvernement,
S'il m'en falloit d'abord ôter le fondement.
Qui trouve où dignement reposer sa couronne,
Qui rencontre à son trône une ferme colonne,
Qui possede un sujet digne de cet emploi,
Peut vanter son bonheur, et peut dire être roi.
Le ciel nous l'a donné, cet état le possede;
Par ses soins, tout nous rit, tout fleurit, tout succede;
Par son art, nos voisins, nos propres ennemis,
N'aspirent qu'à nous être alliés ou soumis;
Il fait briller par-tout notre pouvoir suprême;
Par lui toute l'Europe, ou nous craint, ou nous aime;
Il est de tout l'état la force et l'ornement;
Et vous me l'ôteriez par votre éloignement?
L'heur le plus précieux que, régnant, je respire,
Est que vous demeuriez l'ame de cet empire;
Et si vous répondez à mon élection,
(*montrant Théodore.*)
Ma sœur sera le nœud de votre affection.

FRÉDÉRIC.

J'y prétendrois en vain, après que sa défense
M'a de sa servitude interdit la licence.

THÉODORE.

Je vous avois prescrit de cacher vos liens;

Mais les ordres du roi sont au-dessus des miens,
Et, me donnant à vous, font cesser ma défense.

FRÉDÉRIC.

O de tous mes travaux, trop digne récompense!
(*à Ladislas.*)
C'est à ce prix, seigneur, qu'aspiroit mon crédit;
Et vous me le rendez, me l'ayant interdit.

LADISLAS, *à Cassandre.*

J'ai pour vous accepté la vie et la couronne,
Madame : ordonnez-en, je vous les abandonne.
Pour moi, sans vos faveurs, elles n'ont rien de doux;
Je les rends, j'y renonce, et n'en veux point sans vous;
De vous seule dépend et mon sort et ma vie.

CASSANDRE.

Après qu'à mon amant votre main l'a ravie!

VENCESLAS.

Le sceptre que j'y mets a son crime effacé.
Dessous un nouveau regne oublions le passé;
Qu'avec le nom de prince il perde votre haine:
Quand je vous donne un roi, donnez-nous une reine.

CASSANDRE.

Puis-je, sans un trop lâche et trop sensible effort,
Epouser le meurtrier, étant veuve du mort?
Puis-je...

VENCESLAS.

Le tems, ma fille...

CASSANDRE.

Ah! quel tems le peut faire!

LADISLAS.

Si je n'obtiens, au moins, permettez que j'espere.
Tant de soumissions lasseront vos mépris,
Qu'enfin de mon amour vos vœux seront le prix.

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Allons rendre à l'infant nos dernieres tendresses,
Et dans sa sépulture enfermer nos tristesses.
Vous, faites-moi, vivant, louer mon successeur,
Et voir de ma couronne un digne possesseur.

FIN DE VENCESLAS.

EXAMEN
DE VENCESLAS.

M. DE VOLTAIRE a beaucoup vanté l'exposition et le quatrieme acte de cette tragédie : il a en même tems critiqué l'intrigue, et a paru penser que le reste de la piece étoit absolument défectueux. On ne remarquera pas sans étonnement que c'est précisément dans les actes de Venceslas désapprouvés par le poëte moderne qu'il a puisé des idées très heureuses pour trois de ses tragédies. Le caractere bouillant et impétueux de Ladislas lui a fourni plusieurs traits pour les rôles d'Orosmane et de Vendôme. Lorsque le jeune soudan se croit trompé par Zaïre, il affecte de la mépriser ; Ladislas, dans la même situation, semble dédaigner l'objet dont il est épris. La ressemblance est encore plus frappante dans Adélaïde du Guesclin. Ladislas parle ainsi à Cassandre :

J'ai trop long-tems souffert de votre ingratitude;
Je vous devois connoître et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas.

Vendôme dit à Adélaïde :

Vous ne méritez pas que je daigne me plaindre :
Mais je vous rends justice ; et ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher les passions
. . . . . .
Sont les armes d'un sexe aussi cruel que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.

Le mouvement est absolument le même. Dans la tragédie de M. de Voltaire les idées sont plus développées et plus élégamment rendues que dans celle de Rotrou; mais elles sont peut-être trop générales, et par conséquent exprimées d'une maniere moins dramatique. La scene de Brutus condamnant son fils à mort, présente la même situation que celle de Venceslas lorsqu'il prononce l'arrêt de Ladislas. Dans la piece de Rotrou le premier mouvement du pere est de s'écrier en pleurant:

Embrassez-moi, mon fils.

Ce mouvement de tendresse qui préeede une sentence de mort est du pathétique le plus touchant. Brutus dit au contraire à son fils suppliant:

Arrête, téméraire.

. . . . . .

Parle, ai-je encore un fils?

Il semble que, dans le commencement de cette scene, Brutus est inférieur à Venceslas. Ce pere infortuné voudroit pardonner à Ladislas; mais son devoir s'y oppose:

Pour ne vous perdre pas j'ai long-tems combattu;
Mais ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimere aux rois que la justice,
Ou, régnant, à l'état je dois ce sacrifice.

La même idée, dans Brutus, paroît exprimée d'une maniere plus touchante:

Viens embrasser ton pere; il doit te condamner:
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.

Venceslas envoie son fils à la mort :

Allez; sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
Et faites-y douter à toute la province
Si, né pour commander et destiné si haut,
Vous mourez sur un trône, ou sur un échafaud.

Les derniers mots de Brutus à son fils sont moins nobles et moins tragiques :

Va, porte à ton supplice un plus mâle courage ;
Va, ne t'attendris point; sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

Ces paralleles peuvent être de quelque intérêt, parcequ'ils indiquent la source des beautés justement admirées dans le poëte moderne, et parcequ'ils prouvent beaucoup plus que des observations la force et la profondeur du génie dramatique de Rotrou.

Ceux qui ont montré le plus de sévérité pour l'auteur de Venceslas lui ont reproché d'avoir écarté l'intérêt du rôle de Ladislas, en lui attribuant des violences criminelles, et même des assassinats : ils ont pensé que son triomphe à la fin de la piece blessoit la morale. On doit observer qu'il n'est parlé d'assassinats que dans la premiere scene; encore Venceslas, qui veut humilier son fils, se borne-t-il à lui dire qu'on le soupçonne *innocent* ou *coupable*, et que cette opinion qu'on a de lui encourage le crime, et répand le désordre dans l'état. Quant au meurtre d'Alexandre, que Ladislas prend pour le duc, il est reçu dans la tragédie qu'une passion furieuse rend capable de tous les

excès; et lorsque le repentir suit immédiatement un crime de ce genre, on ne peut s'empêcher de s'intéresser encore au coupable: or Ladislas est dans l'égarement le plus affreux quand il poignarde son rival. Lorsqu'on lui demande ce qu'il a fait, il ne peut répondre que par ces mots sans suite:

J'allois... j'étois... l'amour a sur moi tant d'empire...

ensuite il se livre aux plus cruels remords. On s'est trompé toujours lorsqu'on a prétendu que dans la tragédie on ne devoit prendre intérêt qu'aux personnages vertueux. Cette doctrine, à très peu d'exceptions près, détruiroit le pathétique de la tragédie. Il faut, d'après les exemples donnés par les poëtes grecs, que le principal personnage ne soit ni entièrement vertueux ni entièrement dépravé: dans le premier cas il est froid; dans le second il n'inspire que l'horreur. Le succès constant de Venceslas prouve que le caractere du jeune prince est dans la juste mesure prescrite par les anciens. Il est très vrai que l'application de cette regle fondamentale de la tragédie n'est pas toujours d'accord avec la saine morale; mais, comme on l'a déja observé, ce n'est point au théâtre que l'on en puise les leçons.

On trouve dans Venceslas des défauts plus réels. L'intrigue en est peut-être un peu trop embarrassée: la déclaration du duc à Théodore, lorsque cette princesse vient d'apprendre la mort de son frere, est contraire aux convenances. L'espoir que conçoit Ladislas de toucher le cœur de Cassandre le jour même où il l'a

privée de son amant, manque de vraisemblance; il présente trop de rapports avec le dénouement du Cid, dont la situation est entièrement différente, et qui est l'effet d'une combinaison très juste et très profonde.

Lorsque Cassandre vient demander vengeance du meurtre de son amant elle fait un long récit avant d'arriver à l'objet qui l'occupe. Cette marche est contraire à la nature : quand nous sommes fortement émus d'un évènement qui vient de se passer sous nos yeux nous ne faisons pas de longs discours; nous parlons sur-le-champ de ce qui nous a frappés, et nous entrons ensuite dans le détail des circonstances. Chimene vient implorer la justice du roi contre le meurtrier de son pere : elle ne commence point par raconter la dispute de don Diegue et du comte de Gormas; elle s'écrie en tombant aux pieds du roi :

D'un jeune audacieux punissez l'insolence;
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon pere...

Malgré ces légers défauts, la tragédie de Venceslas se soutiendra toujours avec éclat sur la scene françoise : l'action en est rapide, le sujet excite beaucoup d'intérêt, et le style, quoiqu'un peu vieilli, est plein d'énergie et de verve. Vers la fin du dix-huitieme siecle M. Marmontel essaya de rajeunir cette piece : quoiqu'appuyé par de puissans protecteurs, sa tentative n'eut aucun succès; le public et les connoisseurs préférerent la diction surannée de Rotrou aux corrections de l'auteur moderne.

La tragédie de Venceslas est toute d'invention; elle ne rappelle aucun fait historique : on regrette de n'y pas trouver au moins le coloris local du pays, et la peinture des mœurs du siecle où l'auteur suppose que l'action s'est passée.

OBSERVATION.

On doit faire sur le style de Rotrou une remarque importante pour les étrangers qui pourroient se tromper sur la prononciation ou le sens de quelques mots. *Meurtrier* et *voudriez* sont de deux syllabes dans Venceslas, tandis que dans la langue moderne ils sont de trois; *plier*, que Rotrou ne compte que pour une syllabe, est actuellement de deux; *ennui*, au singulier, est ordinairement pris pour *chagrin* dans cette tragédie.

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE

DE L'ABBÉ GENEST,

Représentée pour la premiere fois le 22 janvier 1684.

NOTICE

SUR L'ABBÉ GENEST.

Charles-Claude Genest naquit à Paris en 1636. On n'a aucun détail sur sa famille, qui étoit très obscure ; on sait seulement qu'ayant perdu son pere, et se trouvant sans ressource, il voulut passer dans les colonies : le vaisseau sur lequel il se trouvoit fut pris par les Anglois ; et l'abbé Genest vécut quelque tems à Londres du produit des leçons de françois qu'il donnoit. De retour à Paris, il eut le bonheur d'être présenté à Pélisson, qui prit intérêt à un jeune homme déja éprouvé par le malheur, et qui annonçoit les plus heureuses dispositions. Pélisson procura à l'abbé Genest la protection du duc de Nevers, si connu par son goût pour la littérature ; ce seigneur ayant trouvé dans cet abbé les qualités morales unies à celles d'un esprit aimable et cultivé, lui fit avoir la place de précepteur de mademoiselle de Blois, dont il fut depuis l'aumônier lorsqu'elle épousa le duc d'Orléans.

L'abbé Genest obtint un des premiers prix proposés par l'académie françoise. Ce ne fut qu'à quarante-six ans qu'il entra dans la carriere dramatique : Zélonide fut sa premiere tragédie. L'auteur voulut peindre dans cette piece le courage des femmes de Sparte. L'héroïne doit épouser le fils du roi de Lacédémone ; mais un prince du sang royal dont elle est aimée s'est armé contre sa patrie pour empêcher ce mariage, et a appelé à son secours le fameux Pyrrhus, roi d'Épire, qui profite de cette occasion pour commencer la conquête de la Grece. Le prince révolté a des intelligences dans l'intérieur de la ville ; sa sœur, qui est éprise de l'amant de Zélonide, favorise ses desseins. Le siege commence ; Zélonide, malgré toutes les prieres de son amant, veut combattre à ses côtés : le succès ne répond pas à leur courage ; ils sont sur le point d'être livrés à leurs ennemis : mais le roi vient au secours de son fils ; les révoltés et les Épirotes sont défaits, et les deux amans sont unis. Tel est le sujet de cette piece, qui, comme on le voit, ne présente pas de grands ressorts dramatiques. Les récits y sont multipliés, et presque tous les évènemens se passent

hors de la vue des spectateurs. Une grande pureté de style, de la noblesse dans la versification, des caracteres bien tracés et bien soutenus, défendirent cette piece contre les critiques assez fondées qui en furent faites.

En général les scenes d'amour qui se trouvent dans Zélonide sont foiblement rendues: les expressions de galanterie y sont trop prodiguées; et, à l'exception de quelques traits du rôle de Zélonide, toute cette partie de la piece produit peu d'effet. C'est dans les scenes de politique et dans les récits que l'abbé Genest mérite le plus d'éloges, soit pour la versification, soit pour la force des pensées. Avant de déclarer la guerre à Pyrrhus, Acarate, fils du roi de Sparte, délibere avec les éphores sur le parti qu'il doit prendre: le portrait qu'il fait de Pyrrhus est un très beau morceau de poésie:

Vous le voyez, Pyrrhus cesse de se contraindre:
Vous savez ce qu'il est, et ce qu'on doit en craindre;
En d'immenses projets laissant flotter son cœur,
Il ne s'arrête point ni vaincu ni vainqueur;
Avide, entreprenant, sans regle, sans justice,
Il compte le repos pour son plus grand supplice;

Dans ses heureux succès, sans jamais en jouir,
A de nouveaux desseins il se laisse éblouir ;
Et, jamais rebuté par les destins contraires,
La honte enflamme encor ses desirs téméraires.
Toujours son vaste espoir dévore l'univers.
Après avoir en vain traversé tant de mers,
Vaincu par les Romains, repoussé dans l'Epire,
D'Antigonus surpris il envahit l'empire;
Et dans la Macédoine encor mal affermi,
Il la quitte, et vers nous marche comme ennemi.
D'un prétexte frivole armant son insolence,
Pour asservir les Grecs c'est par nous qu'il commence :
Il croit que notre hommage et nos soumissions
Vont disposer au joug les autres nations.
Que deviendroit donc Sparte, en tous lieux célébrée ?
Où seroit sa vertu, des peuples adorée?
Ah! si le fier Pyrrhus ose nous outrager,
Ne délibérons plus, et courons nous venger.
Sans prévoir le succès, et sans compter les hommes,
Il s'agit seulement de montrer qui nous sommes ;
Il s'agit de donner en rejetant des fers
L'exemple que nos cœurs doivent à l'univers.

Un des éphores vote pour la soumission aux volontés de Pyrrhus; ses collegues s'emportent contre lui, et l'un d'eux s'écrie :

Donc ces trois cents guerriers dont les regards tranquilles
Affronterent la mort au pas des Thermopyles,

Qui, nobles compagnons du roi Léonidas,
Soutinrent les assauts d'un million de bras,
Et qui, comblés d'honneurs pour leurs faits magnanimes,
Furent de tous les Grecs volontaires victimes;
Ces héros dont l'exemple à nos yeux vient s'offrir,
Si l'on croit Argésime, eurent tort de mourir.

Ces deux tirades peuvent suffire pour donner une idée du talent poétique de l'abbé Genest.

Le succès de Zélonide encouragea ce poëte, et deux ans après il donna Pénélope. Il sut traiter avec beaucoup d'art ce sujet difficile; et il montra sur-tout un grand talent par la maniere dont il peignit le caractere de Pénélope, personnage peu théâtral. Cette piece cependant n'eut d'abord qu'un foible succès; ce ne fut que vingt ans après que l'on en sentit tout le mérite. L'abbé Genest composa encore deux tragédies, Polimneste, et Joseph; l'une n'a point été imprimée, l'autre n'a été jouée que dans les colleges.

Les tragédies de l'abbé Genest respirent la morale la plus pure. S'il étoit possible de donner à l'art dramatique un but vraiment moral, c'est sur les traces de ce poëte qu'il faudroit marcher. « Il tiroit des spectacles mêmes, dit M. de S.-Au- « laire, de quoi dédommager les mœurs de ce

« qu'ils ont de dangereux pour elles. Touché des « exemples de vertu, il se plut à les montrer dans « leur plus beau jour. Sensible au mérite rare, « il eut soin de le consacrer par des peintures « vives et touchantes; peintures où lui-même est « si reconnoissable. »

L'abbé Genest, après avoir achevé l'éducation de mademoiselle de Blois, eut l'abbaye de S.-Wilmer: il fut en même tems nommé secrétaire des commandemens du duc du Maine. Dans la société brillante que la duchesse réunissoit à Sceaux il se fit distinguer par la délicatesse et les charmes de son esprit. M. de Voltaire a peint avec une sorte d'enthousiasme cette société que le goût des lettres avoit formée, et qu'il avoit pu voir dans son enfance; tous les arts y étoient réunis pour composer les plaisirs nobles et décens de cette cour. Ce fut là que l'abbé Genest se lia avec Malesieu, grand admirateur des poëtes tragiques grecs, et qui avoit le rare talent de les traduire sur-le-champ à une simple lecture. Ils composerent ensemble plusieurs pieces de prose et de poésie qui furent publiées sous le titre de *Divertissemens de Sceaux*.

Les portes de l'académie françoise furent ouvertes à l'abbé Genest en 1698 : il remplaça Boyer.

Cet homme, qui s'étoit élevé de lui-même, et qui n'avoit employé pour sortir de l'obscurité que les ressources d'un esprit distingué avouées par la vertu la plus pure, mourut à quatre-vingt-deux ans, le 19 décembre 1719.

PRÉFACE.

Pénélope vient d'être imprimée en Hollande sous le nom de M. de La Fontaine. Je pourrois me tenir honoré de ce qu'on a bien voulu l'attribuer à un auteur si célebre; mais j'ai beaucoup à me plaindre des négligences et des fautes qui défigurent cette impression.

Il y a près de vingt ans que cette tragédie est connue; et quoique des personnes considérables m'eussent dit plusieurs fois que je ferois bien de la donner au public, j'y avois toujours résisté. Mais puisqu'enfin je ne suis plus maître d'empêcher qu'elle paroisse ainsi, je me trouve obligé à la faire paroître moi-même la moins défectueuse qu'il me sera possible.

J'ai cru que je devois non seulement la relire avec attention, mais encore me mettre en état de répondre aux objections qui furent faites d'abord contre cet ouvrage. Quelques uns disoient que la vertu inflexible de Pénélope et son amour pour son mari ne pouvoient être mis avec succès sur le théâtre : on lui reprochoit jusqu'à son âge, sans égard pour le divin Homere, qui avoit pris soin de lui donner une beauté exempte de l'injure des années.

Cela changea dans les représentations : tout le monde convint que le sujet étoit bien choisi ; et c'est de quoi je n'avois fait aucun doute : mais il y eut des gens qui crûrent que je ne l'avois pas bien traité ; et ils avoient peut-être raison.

A dire vrai, il ne se rencontroit pas de médiocres difficultés à surmonter : il n'étoit pas aisé de renfermer dans l'action d'un jour toute la matiere d'un long poëme épique, de conserver le merveilleux de la fable, en réduisant tout dans l'exacte vraisemblance ; de ne pas altérer les mœurs et le caractere des siecles antiques en les accommodant aux nôtres. J'ai tâché de garder la véritable idée des originaux ; je me suis servi, autant que j'ai pu, des pensées et des expressions d'Homere, et j'ai pris quelques traits d'Ovide pour animer davantage les plaintes de Pénélope, sans lui donner une jalousie indigne d'une si sage reine.

Je délibérai si je donnerois de l'amour à Télémaque ; peut-être ne lui en donnerois-je point si c'étoit à recommencer : mais on n'osoit encore en ce tems-là faire paroître au théâtre un jeune héros sans amour. D'ailleurs cette passion, telle que je l'ai représentée, n'a rien de foible ni de blâmable ; et, sans embarrasser les principaux mouvemens de la scene, elle sert à faire mieux

voir les nobles sentimens et le courage de ce jeune prince, qui ne balance point à quitter Iphise pour aller chercher son pere, ni à renoncer aux espérances de son amour quand il s'agit de sa gloire et de son devoir.

Je fondois le principal succès de cette tragédie sur les reconnoissances, qui intéressent d'ordinaire si vivement, et qui sont si essentielles et si nécessaires dans ce beau sujet. Je fus bien étonné lorsque j'entendis des censeurs qui faisoient des défauts de ce que j'avois pris pour les plus grandes beautés; ils blâmerent ces reconnoissances, et dirent qu'il y en avoit trop: ils ne se ressouvenoient pas qu'il y en a une infinité dans Homere, dont je n'ai choisi qu'un petit nombre des plus touchantes.

Il est vrai que j'en ai changé l'ordre, parcequ'il étoit à propos, ce me semble, pour la conduite du théâtre, qu'Ulysse se découvrît à un vieux ministre d'une fidélité longuement éprouvée, plutôt qu'à Télémaque qui étoit si jeune.

Par là j'ai ménagé de belles scenes; et Ulysse suivant une sagesse mêlée de défiance, qui étoit son vrai caractere, a le plaisir de pénétrer dans le cœur de son fils, et de le bien connoître avant de se découvrir à lui.

Il m'a fallu aussi changer le tems de la recon-

noissance de Pénélope. Homere a pu la réserver à la fin, quand Ulysse a puni ses rivaux : mais la tragédie a d'autres lois que le poëme épique ; il n'y a plus rien à faire ni rien à dire au théâtre quand le calme et la joie y sont établis; dès qu'Ulysse s'est vengé et qu'il est hors de péril, il n'y a plus qu'à congédier les spectateurs. Il falloit donc ne pas attendre jusqu'à la catastrophe pour l'obliger à se faire connoître ; et je puis dire que j'ai su tirer un avantage de cette nécessité théâtrale. Il est bien plus touchant de voir Pénélope qui reconnoît Ulysse malheureux et dans un extrême péril, que si elle ne le reconnoissoit qu'heureux et vainqueur.

Ceux qui ont approuvé toutes les reconnoissances ont cherché à décider du degré de leur mérite. Les uns disoient que la derniere n'est pas la plus touchante, comme elle devroit l'être; les autres soutenoient qu'elle l'est en effet : il est vrai qu'elle est la plus délicate et la plus difficile à bien représenter, et qu'elle demande un plus grand soin de la part des acteurs. La bienséance du théâtre, ni le caractere si sage de Pénélope ne permettent pas que cette reine embrasse Ulysse avec transport ; son extrême pudeur, comme le marque Homere, lui faisoit craindre encore de se tromper même en regardant son mari. Mais

si l'on se représente que ses larmes et sa douleur l'empêchent d'abord de bien voir Ulysse, qu'elle sort de son accablement dès qu'elle entend cette voix qui lui est si chere, qu'elle balance dans sa surprise mêlée d'une tendre joie quand elle le reconnoît, et qu'enfin la douleur vient soudain se mêler à cette joie quand elle considere l'état déplorable et dangereux où elle voit Ulysse; si l'on veut se donner la peine de suppléer avec cela les tons et les mouvemens convenables, on accordera, si je ne me trompe, le premier degré à cette reconnoissance.

Que puis-je répondre à ceux qui ont dit que les deux premiers actes sont inférieurs aux derniers? je leur demanderai moi-même si ce n'est rien de marquer les divers caracteres de tant de personnages, de développer leurs différens intérêts avec de l'ordre, de la netteté, et même de la passion? ne faut-il pas que la force, distribuée avec économie, aille ainsi toujours en augmentant? tout ce qui suit doit dépendre nécessairement de ce qui précede. Depuis que Pénélope a ouvert la scene, y a-t-il un vers qui n'ait rapport à Ulysse? Il est vrai qu'il ne vient qu'au troisieme acte; mais c'est par toutes les dispositions précédentes que son retour, si desiré et si long-tems attendu, excite dans l'assemblée ce transport et

ces frémissemens, qui ne manquent point d'éclater dès qu'il paroît, et avant même qu'il ait parlé.

Pour ce qui est des plaintes continuelles de Pénélope, auxquelles on a aussi voulu trouver à redire, je ne sais pas si dans l'état où je la représente elle peut faire autre chose que se plaindre. On la voit toujours égale à elle-même; mais il me semble que ses plaintes, toujours variées selon les divers malheurs qu'elle éprouve incessamment, s'élevent de degré en degré jusqu'au comble de la douleur. Qu'on examine la plupart des anciennes tragédies, sur-tout le Philoctete, ce n'est qu'une seule plainte depuis le commencement jusqu'à la fin ; et cependant, loin que cette uniformité ait paru blâmable chez les Grecs, elle a été estimée comme la plus grande marque de la force et de la fécondité du génie de Sophocle.

Mais si ces éclaircissemens ne satisfont pas à de semblables objections, je n'insisterai plus, et je consentirai, si l'on veut, qu'elles soient reçues pour bonnes. Il y en a d'autres qui me touchent bien davantage, et auxquelles je serois bien fâché de ne pouvoir répondre: je parle sur les reproches qu'on me pourroit faire devant les juges dont je dois révérer l'autorité et les décisions; je les supplie de me réserver un peu d'indulgence, et de

ne condamner ni Pénélope ni moi sur la seule idée d'ouvrage de théâtre. Je ne veux point renouveler ici les questions si souvent agitées au sujet de la tragédie, ni alléguer que son institution étoit moins pour divertir les hommes que pour les instruire; que les grands génies de l'antiquité ne songeoient à la rendre pathétique qu'afin de l'employer plus efficacement à réprimer les passions; que le même philosophe qui parmi les anciens a donné les plus excellentes leçons de morale, a donné les meilleures regles que nous ayons pour le théâtre; et que parmi nous un ministre qui avoit de si grandes vues et avoit fait tant de réflexions sur la maniere de conduire les hommes, s'appliquoit à purifier le théâtre de tous les désordres qui y régnoient, et animoit les meilleurs esprits à y mettre en pratique les leçons d'Aristote: en un mot, quelques raisons et quelques exemples dont je pusse me servir, je ne m'engage point dans ces questions générales; je ne cherche de justification que sur ce qui me regarde en particulier. Il me doit bien suffire, sans porter mes prétentions plus loin, de voir excepter Pénélope de la censure, et qu'elle ne soit point condamnée par ceux qui ont droit de juger souverainement à mon égard. Elle a déja des suffrages bien favorables; un prélat, qui est une des

plus grandes lumieres de l'église, et qui avoit écrit lui-même contre le théâtre, m'a dit, après avoir entendu plusieurs fois lire Pénélope, qu'il ne craindroit pas de lui donner son approbation, la regardant comme un ouvrage utile pour les mœurs. Beaucoup de personnes également sages et habiles ont fait le même jugement; et j'ai la satisfaction de voir les témoignages que me rend ma conscience confirmés par leur sentiment et par celui du public.

J'en ai obligation à Homere,

> Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non
> Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.

Mon sujet m'a fourni l'idée de toutes les vertus, qui sont l'ame de la société civile; les devoirs d'un fidele sujet envers son roi, d'une illustre femme envers son mari, d'un fils généreux envers son pere; tout cela enchaîné par des évènemens et des reconnoissances qui naissent simplement et naturellement dans le cours de l'action, et qui font toujours les impressions les plus vives et les plus touchantes.

J'ose donc espérer que Pénélope sera lue avec quelque plaisir, et même avec quelque sorte d'utilité. J'ajouterai encore que, tant qu'il y aura des théâtres, ce seroit faire tort au public de

confondre les écrivains qui n'ont dessein de plaire que par des exemples et des sentimens vertueux avec les auteurs qui, pour de légers intérêts ou de vains applaudissemens, ne craignent point d'entretenir des passions déréglées, ou de flatter la mollesse et la corruption.

Je n'ignorois pas que la plupart des spectateurs aiment des représentations qui autorisent les foiblesses humaines, et qui excitent ces dangereuses passions, dont les uns sont si ouvertement occupés, et dont les autres ont toujours le principe caché dans le cœur. J'ai bien voulu courir le risque de leur plaire moins. Je m'étois contenté de l'approbation d'un petit nombre choisi; et je suis en droit de demander à ceux qui auroient trouvé par là cet ouvrage moins agréable, qu'ils reconnoissent que j'ai principalement cherché à le rendre utile; je crois même qu'il y en aura parmi eux d'assez justes pour me savoir gré de ma bonne intention.

A MADAME

LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

MADAME,

Si Pénélope a tiré quelque recommandation d'avoir fait verser des larmes, ce sont les vôtres qui lui ont été les plus glorieuses; et j'ose dire qu'elles ont encore fait plus d'honneur à VOTRE ALTESSE ROYALE *elle-même. Dès votre plus tendre enfance on vous a vu pleurer à la simple lecture de cette tragédie. Dans un âge où les autres peuvent à peine distinguer les figures d'un tableau qu'on leur explique,* VOTRE ALTESSE ROYALE *sut démêler les intérêts de tous les différens personnages qu'elle entendoit parler, suivit tous les mouvemens qui les faisoient agir, fut touchée des sentimens les plus sérieux et les plus élevés. Dès ce moment-là je commençai à connoître tout ce que nous devions attendre de* VOTRE ALTESSE ROYALE. *Lorsque tout le monde s'arrêtoit à voir croître en elle cette beauté modeste et majestueuse, ce mélange de douceur, de graces et de grandeur, je ne les considérois que comme l'expression visible*

des qualités de votre ame. Je m'attachois à regarder le progrès de cette raison, de cette bonté, de cette égalité, de ces lumieres qui se découvroient en tous vos discours et en toutes vos actions, et qui sont les véritables avantages des personnes de votre rang. N'étoit-il pas aisé de juger, en vous voyant si sensible aux vertus et aux plaintes de Pénélope, que si vous aviez été dans le même état vous auriez eu les mêmes pensées et les mêmes sentimens. On sait que vous avez éprouvé une partie de ses alarmes au récit des périls où le grand prince à qui vous êtes unie s'est si souvent exposé. J'ai tort peut-être de vous rappeler l'idée de ces dangers qu'il cherchoit aux dépens de votre repos; et j'aurois ici une plus heureuse occasion de vous montrer en lui d'autres conformités avec le fameux roi d'Ithaque, par les merveilleux talens de l'esprit, et par les plus belles et les plus rares connoissances. Mais, MADAME, *pour former à mon gré le portrait de ce prince et le vôtre, il faudroit qu'Homere m'eût fourni les mêmes secours qu'il m'a donnés pour les portraits d'Ulysse et de Pénélope. Je me bornerai donc à vous rendre simplement l'hommage que je vous dois depuis si long-tems, et que* VOTRE ALTESSE ROYALE *m'a promis de recevoir avec bonté. En jetant les yeux sur cette tragédie,*

ne vous repentez pas, s'il vous plaît, d'en avoir été touchée; daignez, MADAME, *vous dissimuler les défauts qui ne pourroient plus échapper à votre pénétration; que ce méme esprit dont j'ai vu avec tant de joie briller les premiers rayons ne cesse pas de m'être favorable parcequ'il est plus éclairé: quand je n'aurois été occupé qu'à l'exciter par mes applaudissemens et par mes louanges, incapable de lui être utile autrement, cela me devroit être compté pour un mérite. Que les jeunes princes seroient heureux s'ils n'étoient jamais loués que de ce qui est véritablement louable! Et n'étoit-ce pas aussi une extréme satisfaction pour moi de pouvoir exercer la sincérité la plus exacte parmi ces devoirs assidus qui m'attachoient auprès de* VOTRE ALTESSE ROYALE? *Je me flatte qu'elle n'a point oublié le vif intérêt qui m'animoit sur tout ce qui regardoit son bonheur et sa gloire, et qu'elle m'a toujours fait l'honneur de remarquer qu'on ne peut être avec plus de respect, de passion, et de zele,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Le très humble, très obéissant,
et très fidele serviteur,

C. C. GENEST.

ACTEURS.

PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse.
ULYSSE, roi d'Ithaque.
TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse et de Pénélope.
EURIMAQUE, roi de Samos.
IPHISE, fille d'Eurimaque.
EUMÉE, ministre d'Ithaque.
ANTINOÜS, prince, sujet d'Ithaque.
ERICLÉE, gouvernante de Télémaque.
EURINOME, autre femme de la reine.
ARGINE, confidente d'Iphise.
ARCAS, confident d'Antinoüs.
GARDES.

La scene est dans le palais d'Ithaque.

PÉNÉLOPE.

Perin del *Guyet*

Plus je regarde, plus... Ah! Seigneur, c'est vous-même!

Acte V. Sc. III.

Bibliothèque Royale NAPLES

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PÉNÉLOPE, *seule dans un vestibule qui regarde sur la mer.*

J'APPELLE en vain Ulysse, ô fatale journée!
Pénélope, à quel choix te vois-tu condamnée?
Non, mes persécuteurs, non le sort en courroux
Ne sauroient me réduire au choix d'un autre époux;
J'expirerai plutôt: cette mer, moins barbare,
Rejoindra, par ma mort, deux cœurs qu'elle sépare.
Tu n'as donc point voulu, toi que j'ai tant prié,
Me rendre le dépôt que je t'ai confié,
Neptune? Eh! plût au sort que ta fureur avide
Eût étouffé sous l'onde un ravisseur perfide,
Quand il alloit chercher au bord de l'Eurotas
La coupable beauté funeste à tant d'états!

On ne m'auroit point vue au désespoir livrée,
Malgré mon tendre amour, d'Ulysse séparée,
Dans l'effroi, dans les pleurs, dans les gémissemens,
De tant de tristes jours compter tous les momens.
La flamme a dévoré cette odieuse Troie;
J'ai vu des Grecs vengés le triomphe et la joie,
Et le ciel pour moi seule a gardé sa rigueur;
Il refuse à mes vœux le retour du vainqueur.
Est-il mort ou vivant? quelles rives lointaines
Me laissent ignorer ses courses incertaines?
L'un promet son retour, l'autre l'a vu périr;
Et l'on m'a fait sans cesse et revivre et mourir.
Hélas! il me sembloit, dans ce dernier orage,
Voir Ulysse mourant jeté sur ce rivage!
Je pleure ses malheurs, je me tourmente: hélas!
Je puis souffrir pour lui des maux qu'il ne sent pas!
Obstacles et périls, peut-être imaginaires!
Cruels retardemens, peut-être volontaires!
Peut-être, sans songer à mes tristes soupirs,
Un climat plus heureux arrête tes desirs,
En des liens nouveaux les charmes d'une amante...
Seroit-ce là le prix d'une foi si constante?
Mais puis-je me former ces injustes douleurs!
C'est sa mort trop certaine à qui je dois mes pleurs.
Mon Ulysse...

SCENE II.

PENELOPE, ERICLÉE, EURINOME.

EURINOME.

Pourquoi fuyez-vous notre vue?
A paroître en public vous étiez résolue,
Vous laissiez à nos soins adoucir vos regrets,
Et relever l'éclat de vos divins attraits;
Mais vous pleurez encore avec plus d'amertume:
Faut-il que votre vie en plaintes se consume?
Dans ce jour solennel où vous...

PÉNÉLOPE.

Jour malheureux!
Que faire, que résoudre en ces momens affreux?
Voici mon dernier terme ; il est tems que j'expire
Pour éviter l'hymen qu'on ose me prescrire.

ÉRICLÉE.

Contraignez-vous encore, essuyez ces beaux yeux,
Montrez-vous, reprenez cet air victorieux
Qui range sous vos lois les cœurs les plus rebelles;
Priez, parlez, cherchez des excuses nouvelles,
Vos célestes beautés pourront tout obtenir.
Songez que Télémaque est prêt à revenir:
Ce fils dont votre choix me confia l'enfance,
Cet aimable héros, notre unique espérance,
Il n'a que vous; vivez, conservez-vous pour lui.

PÉNÉLOPE.

Je suis de maux sans nombre accablée aujourd'hui.
L'intérêt de mon fils encor me désesperc;
Echappé de nos bras, il cherche en vain son pere:
Je ne sais si lui-même il voit encor le jour,
Je ne sais si je dois souhaiter son retour;
Pour lui plus que pour moi, dans l'état où nous sommes,
Je crains Antinoüs, le plus méchant des hommes.
On me trahit. Eumée est le seul en ces lieux
Qui soit resté fidele, et qui craigne les dieux;
A mes persécuteurs tout obéit, tout cede.
En des maux si pressans où trouver du remede?
Je vois Eumée; hélas! en cette extrémité
Que peut faire son zele et sa fidélité?

SCENE III.

PENELOPE, EUMÉE, ERICLÉE, EURINOME.

EUMÉE.

Ce zele qui ressent vos funestes alarmes,
Madame, vient mêler mes regrets à vos larmes;
Je ne puis aujourd'hui que pleurer avec vous
Et mon auguste maître et votre digne époux.
O mortelle douleur! verrai-je ainsi détruire
Cette isle florissante et cet heureux empire?
Verrai-je ainsi gémir sous une injuste loi
Ces gages adorés qu'il commit à ma foi?

On ne peut vous cacher que les peuples d'Ithaque
Se déclarent, madame, en faveur d'Eurimaque:
Déja comme en triomphe il entre en ce palais;
Il croit que dans ce jour tout rit à ses souhaits.
On s'assemble; et déja la fête est ordonnée
Où se doit publier ce célebre hyménée.
Vos sujets et les siens d'un mutuel accord...

PÉNÉLOPE.

Me demander ce choix c'est demander ma mort.
J'abhorre cet hymen qu'Eurimaque ose attendre:
Je ne veux point le voir, je ne veux point l'entendre.
Qu'il change cette pompe en funebre appareil.

EUMÉE.

Dissimulez encor, croyez notre conseil.
Quoi que le ciel enfin ait ordonné d'Ulysse,
Grande reine, attendons que son sort s'éclaircisse,
Et ressouvenez-vous que vous avez un fils
Que votre perte expose à ses fiers ennemis.
Laërte son aïeul, accablé de vieillesse,
Est expirant. Le prince, en sa grande jeunesse,
En vain à nos tyrans osera s'opposer;
Notre seule espérance est de les diviser:
Craignez Antinoüs; on sait que le perfide
Médite, pour régner, un dessein parricide;
Et s'il est appuyé par le roi de Samos,
Rien n'arrêtera plus ses barbares complots.
Songez-y donc, madame. En ce péril extrême,
Vous pouvez tout encore: Eurimaque vous aime;

Malgré tous les transports d'un dépit enflammé,
Vos charmes et vos pleurs souvent l'ont désarmé.
La jeune Iphise aussi vous aime, vous révere:
Elle peut vous aider pour adoucir son pere;
Ne le rebutez point. Voyez avec terreur
Où peut d'Antinoüs l'entraîner la fureur;
De ce traître avec lui rompez l'intelligence,
Et flattez-le toujours d'une douce espérance.

PÉNÉLOPE.

L'espoir dont s'est flatté cet odieux amant
Fait injure à ma foi, trahit mon sentiment.
Hélas! je me reproche avec trop de justice
D'avoir, par ma foiblesse, offensé mon Ulysse;
Mais j'espérois qu'enfin ma mort, ou son retour,
Préviendroient les horreurs de ce funeste jour.
Après avoir brûlé d'une si belle flamme,
Jamais un autre feu n'embrasera mon ame;
Et le roi de Samos en vain croit obtenir...

EUMÉE.

Madame, croyez moins... Mais je le vois venir;
Antinoüs le suit. Songez à Télémaque;
Songez que ces tyrans sont maîtres dans Ithaque;
Qu'ils ont pour eux un peuple ingrat, lâche, sans foi;
Que le salut d'un fils...

PÉNÉLOPE.

Grands dieux! inspirez-moi.

SCENE IV.

PENELOPE, EURIMAQUE, ANTINOÜS, EUMÉE, ERICLÉE, EURINOME, ARCAS.

EURIMAQUE.

Divine reine, enfin je vois cette journée
Que pour me rendre heureux le ciel a destinée;
Les voici ces momens si long-tems désirés,
Par vos cruels refus tant de fois différés!
Jamais mes yeux charmés ne vous virent si belle,
Et, comme pour le prix de mon ardeur fidele,
On diroit que l'amour, prêt à me couronner,
De plus brillans attraits ait voulu vous orner!

PÉNÉLOPE.

Moi, seigneur! quelle erreur a séduit votre vue?
Parmi tant de douleurs que suis-je devenue?
De si foibles attraits par les pleurs effacés
Peuvent-ils mériter tous ces soins empressés?
Ah! plutôt c'est du sort la fatale injustice
Qui veut que votre amour devienne mon supplice.

EURIMAQUE.

Me verrez-vous toujours comme auteur de vos maux?
Avez-vous oublié combien j'ai de rivaux?
Pour charmer tous les cœurs vous n'avez qu'à paroître;
Si tous les autres rois avoient pu vous connoître,
Madame, en seroit-il un seul dans l'univers

Qui ne vînt avec moi soupirer dans vos fers?

PÉNÉLOPE.

Ces amans odieux qui m'ont persécutée
Vous cedent; devant-vous leur foule est écartée:
Mais achevez, seigneur, et que votre bonté
Pour pleurer mes malheurs me laisse en liberté.

EURIMAQUE.

Non, madame, il est tems que vos larmes tarissent,
Que votre douleur cesse, et que mes maux finissent;
Venez, en honorant le trône de Samos,
Après vos longs ennuis y trouver du repos:
Tout conspire à nous faire un bonheur plein de charmes:
Votre pere...

PÉNÉLOPE.

Laissez, laissez couler mes larmes:
Ce cœur, toujours en butte aux destins irrités,
Est bien loin du repos que vous lui promettez.

EURIMAQUE.

Navez-vous pas assez éprouvé ma constance?
Ah! voulez-vous encor tromper mon espérance?
Après tant de délais, de feintes, de détours,
Quel artifice encor sera votre secours?
Après l'engagement...

PÉNÉLOPE.

Non; de cet hyménée,
Seigneur, ne formons point la chaîne infortunée;
Vous-même le premier vous vous repentiriez
De l'état pitoyable où vous me réduiriez;

L'amour est-il jamais né de la violence?
Et le don de mon cœur est-il en ma puissance?
Vous êtes généreux; je dois vous confesser
Qu'Ulysse de ce cœur ne sauroit s'effacer;
Le seul bien que j'éprouve en mes tristes alarmes
C'est de le regretter, de répandre des larmes.
Quel déplaisir pour vous d'entendre à tous momens
Mêler le nom d'Ulysse à mes gémissemens?
Ah! fuyez-moi plutôt, et, loin de me contraindre,
Voyez avec pitié combien je suis à plaindre.

EURIMAQUE.

Vous, inhumaine, vous, pouvez-vous concevoir
Mes violens transports, mon cruel désespoir?
J'aimois quand d'un rival la flatteuse éloquence
Sur moi dans votre cœur obtint la préférence;
Il devint votre époux: de dépit transporté
Je fus en d'autres nœuds par l'hymen arrêté;
Mais, jaloux en secret, je voyois avec joie
Mon rival, loin de vous, occupé devant Troie.
Celle à qui je devois mes vœux et mon amour,
En me donnant Iphise avoit perdu le jour:
J'apprends que de Neptune Ulysse est la victime;
Mon premier feu renaît, mon espoir se ranime,
J'accours auprès de vous, je viens vous adorer;
Vous avez consenti que j'osasse espérer;
Toujours dans vos délais vos feintes incertaines
Par des discours flatteurs ont prolongé mes peines.
On ne m'abuse plus, et j'ai trop attendu

Un bien qui m'est promis, un bonheur qui m'est dû ;
Et si mes vœux encor vous trouvent insensible,
J'aurai contre vos pleurs un courage inflexible.

PÉNÉLOPE.

Moi, je n'ai rien promis ; jamais...

ÉRICLÉE.

Que faites-vous ?

PÉNÉLOPE.

Prenez, seigneur, prenez des sentimens plus doux.
Donnez-moi quelques jours. Un reste d'espérance
Peut-être contre vous soutient ma résistance :
De mon fils qui revient écoutons le rapport ;
Nous saurons si d'Ulysse on confirme la mort.

EURIMAQUE.

On vous a mille fois raconté son naufrage ;
Sa mort, le tems, un pere, enfin tout vous dégage.

PÉNÉLOPE.

Ah ! je ne saurois vivre en l'état où je suis
Si mon fils de retour n'adoucit mes ennuis.
Ayez au moins pitié des douleurs d'une mere.
C'est trop que de pleurer et le fils et le pere :
Seigneur, si Télémaque à mes pleurs est rendu,
Je regretterai moins l'époux que j'ai perdu.

EURIMAQUE.

Faut-il que Télémaque à mon bonheur s'oppose ?
Quoi ! garant des périls où son erreur l'expose,
Puis-je régler les vents et les flots mutinés,
Par qui ses jours peut-être ont été terminés ?

Des pirates peut-être ont attaqué sa vie.

PÉNÉLOPE.

Je vous entends, je sais votre cruelle envie;
Vous craignez son courage; et vos complots secrets
De sa mort dès long-tems ont formé les apprêts.
Quelle marque d'amour que ce dessein funeste
De m'arracher un fils, le seul bien qui me reste!
Et vous m'aimez? Seigneur, à ne vous point flatter,
Pour son intérêt seul je puis vous écouter;
Prête pour le sauver à m'immoler moi-même,
Je vaincrai de mon cœur la répugnance extrême.
Allez donc; et jamais ne vous montrez à moi
Si mon fils ne revient, si je ne le revoi.

EURIMAQUE.

Ah! qu'il revienne ou non, il faut... Mais je vous laisse
Pour ne me pas livrer au transport qui me presse.
J'attendrai votre choix : prononcez dans ce jour,
Ou la fureur pourroit succéder à l'amour.

PÉNÉLOPE.

Fais périr, fais périr une innocente reine;
J'abhorre ton amour, et demande ta haine.

SCENE V.

PENELOPE, ANTINOÜS, ERICLÉE, EURINOME.

ANTINOUS.

Madame...

PÉNÉLOPE.

Antinoüs, rien ne peut me fléchir ;
De vos indignes lois je saurai m'affranchir.

SCENE VI.

ANTINOÜS, ARCAS.

ANTINOUS.

Pressons de cet hymen l'heure trop différée;
Par-là je m'ouvre au trône une route assurée,
Et satisfais enfin l'ambitieuse ardeur
Qui depuis si long-tems a dévoré mon cœur.
Tu l'as vu, quand d'Ulysse on eut appris la perte,
Qu'à tant de prétendans cette isle fut ouverte,
Appuyé de ce peuple asservi sous mes lois,
De la reine avec eux je disputai le choix:
Son hymen auroit pu flatter mon espérance,
Mais du roi de Samos je craignis la puissance.
Au lieu de le combattre, il fallut le gagner;
Il étoit amoureux, et je voulois régner.
S'il me laisse l'état, qu'il épouse la reine.
Voici le jour marqué; j'y consens, qu'il l'emmene;
Le sceptre à leur départ va tomber dans mes mains;
Et le retour du prince est tout ce que je crains.

ARCAS.

Un plein succès ainsi suivra votre entreprise:

L'Ithaque dès long-tems à vos lois est soumise;
Si Télémaque échappe à la fureur des eaux,
Il trouvera sa perte en trouvant nos vaisseaux,
Rien ne peut l'en sauver; mais le dernier orage,
D'armes et de débris a couvert ce rivage,
Il a péri sans doute.

ANTINOUS.

Il faut s'en assurer.
A sa mort Eurimaque a paru conspirer:
Il craignoit comme moi ce jeune téméraire;
Mais enfin, attendri des larmes d'une mere,
Il pourroit aisément changer en sa faveur;
De la reine à ce prix il toucheroit le cœur;
Des peuples inconstans l'ame seroit émue
Si leur prince aujourd'hui se montroit à leur vue.
Arcas, ce n'est pas tout; je ne t'ai point caché
Que sur Iphise aussi mon choix est attaché,
Soit que je l'aime, ou soit que je regarde en elle
Une alliance utile à ma grandeur nouvelle.
Le prince Télémaque est encor mon rival;
Lui seul de tous mes vœux est l'obstacle fatal:
Mais l'entreprise enfin pour sa mort concertée
Lorsque nous en parlons doit être exécutée.
Vois nos amis; et moi je vais sans perdre tems
D'Eurimaque irrité fixer les vœux flottans;
Qu'il contraigne l'orgueil d'une reine inflexible,
Qu'il parte, qu'il me laisse ici maître paisible.

Régnons: oui, si des bords des plus lointaines mers,
De la nuit du cercueil, ou du fond des enfers,
Ulysse revenoit m'ôter ce diadême,
Mon bras sans balancer l'attaqueroit lui-même.
Point de retardement, je n'en puis plus souffrir;
Arcas, je veux régner, ou faire tout périr.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, ARGINE.

IPHISE.

Ce désordre m'alarme, et j'ai trouvé mon pere
Moins enflammé d'amour qu'il ne l'est de colere.
Voyons la reine, allons calmer ses déplaisirs.

ARGINE.

Sans cesse à ses regrets vous mêlez vos soupirs;
Quel excès de pitié, quel soin vous importune,
Et vous rend si sensible à sa triste fortune?
On peut plaindre ses maux, on peut les soulager,
Mais votre cœur, trop tendre, aime à les partager;
Vous sentez pour le fils les ennuis de la mere.

IPHISE.

Tout mon cœur s'ouvre à toi; je ne te puis rien taire.
Argine, il te souvient, quand je vins en ces lieux,
Quels troubles, quels chagrins s'offrirent à mes yeux:
Mon pere, gémissant aux pieds de cette reine,
Plaignoit ses vœux déçus et sa poursuite vaine,

Et pour Ulysse absent la reine dans les pleurs
Se plaisoit à nourrir de mortelles douleurs;
C'étoit des deux côtés des plaintes éternelles:
Mon cœur fut effrayé de leurs peines cruelles;
Frappé de cet exemple, il juroit chaque jour
D'éviter ces tourmens qu'ils appeloient amour;
Mais je crains que ce mal ne soit inévitable.
Télémaque, il est vrai, m'a paru trop aimable;
Et, charmant comme il est, un rival odieux
Semble encor relever tant d'appas glorieux.
Deux contraires objets occupoient ma pensée:
Des vœux d'Antinoüs je me vis menacée;
Et le desir de fuir un objet plein d'horreur
A vers le prince encor précipité mon cœur.
Si je m'engage trop, si je dois m'en défendre,
Donne-moi des conseils.

ARGINE.

Les voudrez-vous entendre?
Je me taisois; je sais que des tourmens pareils
Ne font que s'irriter par les meilleurs conseils.
Mais enfin dans ce choix n'êtes-vous point trompée?
Des mêmes soins ce prince a-t-il l'ame occupée?
S'il vous aimoit, madame, eût-il pu vous quitter?

IPHISE.

Ah! si c'est une erreur, laisse-moi me flatter.
Ses plaintes m'ont parlé de ses flammes naissantes;
J'en ai vu dans ses yeux mille marques touchantes.
Quand je rappelle encor ces secrets entretiens

Où ses regards troublés souvent troubloient les miens,
Je pense qu'il m'aimoit, je me plais à le croire.
Télémaque est toujours présent à ma mémoire;
En tous lieux je le suis, je l'entends, je le voi;
Et peut-être de même, Argine, il songe à moi:
Il viendra me jurer une ardeur immortelle.

ARGINE.

Madame, un jeune cœur est rarement fidele.
Loin de vous désormais ses vœux sont emportés;
Dans les cours de la Grece il voit d'autres beautés.
Son oubli, son silence...

IPHISE.

Epargne mes alarmes,
Et permets que pour moi son retour ait des charmes.
Dieux immortels! songez à nous le ramener;
Regardez ses périls, daignez les détourner,
Et laissez-moi fléchir la fierté de sa mere:
Qu'elle se rende enfin à l'amour de mon pere;
Et que celui du fils, répondant à ma foi,
Puisse...

ARGINE.

On vous entendra, madame; c'est le roi.

SCENE II.

EURIMAQUE, ANTINOÜS, IPHISE, ARGINE.

EURIMAQUE.

Non, je ne saurois vivre et mériter sa haine:
Je veux... C'est vous, Iphise: allez-vous chez la reine?
Allez la préparer à me voir, après vous,
Expier à ses pieds mon indigne courroux.

SCENE III.

EURIMAQUE, ANTINOÜS.

ANTINOUS.

De quel frivole espoir votre ame est abusée!
A se laisser fléchir est-elle disposée?
On sait jusqu'où ce sexe ingrat, impérieux,
Porte de son orgueil l'excès capricieux.
Ces éclatans dehors d'une austere tristesse,
Qui font depuis long-tems l'entretien de la Grece;
Vos fers dans ses mépris si constamment portés;
Votre amour qui résiste à tant de cruautés;
Tout cela flatte trop la fierté qui l'anime:
Seigneur, vous en serez l'éternelle victime,
Et, toujours malheureux, et toujours maltraité,
On verra vos tourmens nourrir sa vanité.
Une femme adorée a l'injuste manie

D'éprouver jusqu'où peut aller sa tyrannie;
A nous trop rebuter son cœur accoutumé,
Par nos soumissions n'est jamais désarmé.
Qu'un vif transport succede à la vaine tendresse;
Que l'ingrate à la fin connoisse sa foiblesse:
Menacez, surmontez avec un plein pouvoir
Ses orgueilleux regards, son scrupuleux devoir;
Faites que Pénélope, ou vous craigne, ou vous aime.
Et d'ailleurs que sait-on? peut-être qu'elle-même
Cédera sans regret à l'effort amoureux
Qui va la retirer d'un deuil si rigoureux:
Sur quelque fondement que sa fierté s'appuie,
D'un état si funeste à la fin on s'ennuie;
Pressez.

EURIMAQUE.

Pour la fléchir je n'ai que des soupirs,
Et je sens contre moi tourner ses déplaisirs:
Quittons-la. Mais, Amour! ton injuste puissance
Fait croître mes desirs avec sa résistance;
Ses refus, ses dédains, ses mépris, ses fiertés,
Rallument mes ardeurs, raniment ses beautés.
Par tant d'ennuis soufferts, tant de larmes versées
Ces superbes beautés devroient être effacées;
Elle devroit moins plaire; et cependant mon cœur
Se sent plus vivement touché par sa langueur;
Son triste abattement lui prête encor des armes,
Et dans ses yeux mourans renaissent mille charmes.
Allons à ses vertus offrir un cœur soumis.

Il faut demander grace, il faut sauver son fils.

ANTINOUS.

Lui, que nous avons vu même dans son enfance
Allumer contre nous sa haine et sa vengeance?
Son superbe chagrin, dédaignant les plaisirs,
S'entretenoit toujours d'ambitieux desirs.
Il s'est, vous le savez, montré le fils d'Ulysse;
Il mêle dans son cœur l'audace et l'artifice:
Quelquefois, devant nous tâchant à se forcer,
On voyoit malgré lui ses yeux nous menacer.
Mais avec quelle ardeur, quel secret, quelle adresse
A-t-il quitté ces bords pour courir dans la Grece?
Depuis plus d'une année éloigné de ces lieux,
Chez tous les princes grecs il nous rend odieux.
Vous-même vous avez conçu que ce voyage
Vous devoit comme à moi donner un juste ombrage:
Vos frayeurs à sa mort vous ont fait consentir;
Il est trop tard enfin pour vous en repentir;
Et mes vaisseaux armés, ou la mer irritée,
Répondent de sa mort dès long-tems méditée;
Il ne peut échapper.

SCENE IV.

EURIMAQUE, ANTINOÜS, ARCAS.

ARCAS.

Le prince est arrivé;

Et de tant de périls par miracle sauvé,
Entrant dans ce palais, il trouve, avec Eumée,
Une foule de peuple à son aspect charmée.

ANTINOUS.

Il est sauvé! qu'entends-je?

ARCAS.

Il eût été surpris
Dans l'embûche dressée aux rochers d'Asteris;
Mais, par un coup du sort, la derniere tempête
De ce péril certain a garanti sa tête:
Et du port qu'il cherchoit, par les vents écarté,
Sous le cap de Forcin les vagues l'ont jeté.
Ces vents dont la fureur est cause qu'il respire,
Seigneur, ont fait périr des vaisseaux de Corcire;
Poussés sur les rochers, navires, matelots,
Ont été cette nuit abymés dans les flots.

ANTINOUS.

Quoi! Télémaque évite et l'embûche et l'orage!
Mais jusque dans le port il peut faire naufrage;
Et, sauvé des périls qu'il couroit sur les eaux,
Il se livre en Ithaque à des dangers nouveaux.
J'ai donné tous mes soins à la cause commune;
Je poursuivrai.

EURIMAQUE.

Non, non; respectons la fortune
D'un prince qu'en ce jour on voit chéri des dieux;
Ne versons point un sang qui leur est précieux,
Qui vient des plus grands rois que la Grece révere.

ANTINOUS.

Voulez-vous épargner ce jeune téméraire?
Si nous ne prévenons sa fureur que je crains,
Dans notre sang lui-même il trempera ses mains;
Il pourroit engager vingt rois dans sa querelle.
Ah! le voici. Perdons-le avant qu'il les appelle.

SCENE V.

TELEMAQUE, EURIMAQUE, ANTINOÜS, EUMÉE, ARCAS.

EURIMAQUE.

Quel plaisir pour la reine! et qu'il me sera doux
De voir cesser les pleurs qu'elle versoit pour vous!
Nous avons craint souvent que Neptune en colere,
Prince, n'eût confondu le fils avec le pere:
Nos vœux sont exaucés; et votre heureux retour
D'un bonheur accompli signale ce grand jour.

TÉLÉMAQUE.

Je vous dois trop, seigneur. Mais ne saurois-je apprendre
D'où naît un changement qui vient de me surprendre?
Qui commande en ces lieux? Quels nouveaux attentats
Fait-on contre ma mere, ou contre mes états?
Je vois que mon absence et la perte d'Ulysse
Ont mis en liberté l'audace et l'injustice:
Mais on se fonde en vain sur la mort d'un grand roi;
Ses droits sont en mes mains, son nom revit en moi;

Ma présence, fatale à de lâches rebelles,
Suffit pour arrêter leurs trames criminelles;
Et ces perfides cœurs devoient se souvenir
Que j'étois né leur prince, et viendrois les punir.

ANTINOUS.

Seigneur, je ne sais pas sur qui votre colere
Prétend faire tomber ce châtiment sévere;
Mais je crains qu'aujourd'hui votre ressentiment
N'éclate sans effet comme sans fondement.
De qui vous plaindrez-vous si ce n'est de la reine?
Ses vains retardemens, sa parole incertaine,
Irritant à la fin cent princes abusés,
Livrent à leur fureur vos états divisés:
Mais portez-la vous-même au choix qu'elle doit faire
Il est tems...

TÉLÉMAQUE.

Apprenez à respecter ma mere;
Sans blâmer ses refus, sans demander ce choix,
C'est à vous d'obéir, et d'attendre ses lois;
Enfin, pour accepter ou pour fuir l'hyménée,
Qu'elle seule à son gré regle sa destinée.
Je ne laisserai plus avec impunité
De son rang et du mien blesser la majesté;
Et pour en rétablir la puissance suprême
Je saurai, s'il le faut, commencer par vous-même,
Vous montrer qu'un sujet...

ANTINOUS, *de loin, en se retirant.*

C'est trop vous emporter:

Un sujet tel que moi n'a rien à redouter;
Et d'une autorité qui semble encor douteuse,
Cette épreuve, seigneur, seroit trop dangereuse.

SCENE VI.

TELEMAQUE, EURIMAQUE, EUMÉE.

TÉLÉMAQUE.

A ce comble d'orgueil seroit-il parvenu
Si par votre puissance il n'étoit soutenu?
Je trouve en mon palais une garde étrangere;
Déja comme captive on y retient ma mere;
J'entends mes vrais sujets gémir et soupirer.
Quelle fête, quels jeux faites-vous préparer?
Quelle nouvelle pompe en ces lieux se déploie?
Je ne viens point ici pour troubler votre joie;
Mais enfin vous devez nous laisser en repos,
Et faire célébrer ces fêtes à Samos.

EURIMAQUE.

J'admire ce grand cœur, et je hais l'injustice.
Il faut de mes desseins que je vous éclaircisse:
De ces lieux ma puissance a banni cent tyrans,
Qui sont vos ennemis comme mes concurrens,
Qui par leurs factions, dont cette isle étoit pleine,
Désoloient vos états en adorant la reine:
Mais c'est moi seul enfin que regarde son choix;
Je l'épouse, je pars, et vous rends tous vos droits.

Venez donc conspirer à ce bonheur extrême.
La reine, vous savez, prince, à quel point je l'aime,
La reine n'attendoit que votre heureux retour
Pour me donner enfin le prix de mon amour.
Que ce jour nous unisse et nous réconcilie;
Puisqu'Ulysse n'est plus, que ma haine s'oublie:
Il tint le premier rang entre mes ennemis;
Mais de la reine en vous je ne vois que le fils.
Parlez-lui, prince; allez: ma fille est avec elle;
Pour comble de bonheur cette union si belle
Peut s'affermir encor par un autre lien:
Consultez votre cœur, et soyez sûr du mien.
Je vous laisse.

SCENE VII.

TELEMAQUE, EUMÉE.

TÉLÉMAQUE.

Quel sort en ces lieux me ramene,
Et dans quels sentimens trouverai-je la reine?
Parlez donc, c'est vous seul que je puis consulter.
Comment à ses regards dois-je me présenter?
Est-il vrai que le tems ait fléchi sa constance?
N'est-ce point d'un tyran l'injuste violence?
Je puis armer pour nous tous les Grecs indignés.

EUMÉE.

Ah! seigneur, que feront ces secours éloignés!

Évitez les malheurs qui menacent l'Ithaque;
Ne vous opposez point à l'espoir d'Eurimaque;
Et contre Antinoüs ménageant son appui,
Faites qu'Iphise encor vous unisse avec lui.
Seigneur, vous n'avez pu déguiser la tendresse
Qu'inspire à votre cœur cette jeune princesse:
J'ai connu malgré vous qu'elle a su vous charmer.

TÉLÉMAQUE.

Mon cher Eumée, hélas! j'avois honte d'aimer:
Pour le roi de Samos plein d'une juste haine,
Je voulus fuir Iphise, et crus rompre ma chaîne,
Vain projet! je reviens plus épris que jamais,
Et je ne sais encore où porter mes souhaits.
Que de troubles divers la fortune m'apprête!
Iphise... Je la vois! je fuis, et je m'arrête!
Vous, courez vers ma mère; allez la préparer
Sur le triste rapport dont je viens l'assurer;
Je vous suis.

SCENE VIII.

TELEMAQUE, IPHISE.

TÉLÉMAQUE.

Dans l'ennui qui m'accable
Le ciel me montre encore un aspect favorable;
Les coups les plus cruels du sort injurieux
Cedent, belle princesse, au pouvoir de vos yeux;

Mes chagrins, dissipés à cette aimable vue...

IPHISE.

Votre secret départ, votre fuite imprévue,
Ce silence, ce tems employé loin de nous,
M'ont trop dit que mes yeux ne peuvent rien sur vous:
Vous m'avez oubliée, et votre ame n'est pleine
Que des rares beautés de Sparte et de Micene.

TÉLÉMAQUE.

Ah! madame, il falloit, pressé de mon devoir,
Ou mourir à vos pieds, ou partir sans vous voir.
Un indigne repos faisoit rougir ma gloire;
Mon pere, ses travaux, s'offroient à ma mémoire;
Je courus le chercher: mais, fuyant tant d'appas,
Votre image, sans cesse, accompagnoit mes pas:
Mon ame, loin de vous, toujours plus enflammée,
Vous trouvoit tous les jours plus digne d'être aimée;
Mais cette belle ardeur ne sert qu'à me gêner;
Mon cœur à ses transports n'ose s'abandonner.
Je reviens, je vous cherche. O ciel! puis-je paroître,
Lorsque dans mes états je ne suis pas le maître?
De mille objets cruels mes regards sont frappés;
Mes peuples asservis, et mes droits usurpés;
Ma gloire qu'on offense, et celle de la reine,
Parlent plus que jamais de vengeance et de haine,
Contre Eurimaque même...

IPHISE.

Ah! quels sont vos projets?
Pourquoi vous formez-vous de si tristes objets?

La reine a pris enfin un conseil salutaire,
Pour vous, pour votre état, pour elle nécessaire.
Je viens de la quitter, résolue à ce choix,
Attendu si long-tems, différé tant de fois.
Prince, allez donc la voir. Mais elle vous devance;
Sa tendresse paroît par son impatience.
Parlez, hâtez, seigneur, ces momens souhaités;
Nous serons tous heureux, si vous y consentez.

SCENE IX.

PENELOPE, TELEMAQUE, ERICLÉE, EUMÉE.

PÉNÉLOPE.

Mon fils! le ciel permet qu'enfin je vous revoie!
Quelle amertume, hélas! il mêle à cette joie!
D'un voyage si long quel est le triste fruit?
Du sort d'Ulysse, enfin, vous êtes trop instruit!

TÉLÉMAQUE.

J'ai trouvé l'univers plein de sa renommée;
Mais, madame, en tous lieux sa mort est confirmée.
Aux bords siciliens, de ses vaisseaux péris,
L'effroyable Caribde a vomi les débris;
Et moi-même j'ai vu ces marques déplorables,
De son dernier destin, témoins trop véritables.
La profonde sagesse et la haute valeur
N'ont pu de ce héros empêcher le malheur.

On ne peut plus douter de sa perte funeste,
Et le seul nom d'Ulysse est ce qui nous en reste.

PÉNÉLOPE.

Mon fils, il est donc vrai, les dieux l'ont donc permis!
Voilà donc ce retour qu'ils avoient tant promis!
Ah rigueur! sur quels bords chercher sa cendre aimée?
Au cercueil avec lui ne puis-je être enfermée?

TÉLÉMAQUE.

A ce coup, dès long-tems votre cœur préparé
D'une moindre douleur doit être pénétré;
Le tems doit de vos maux calmer la violence.
J'ai vu louer par-tout votre noble constance;
Mais après avoir plaint vos ennuis rigoureux,
Madame, on vous souhaite un destin plus heureux:
On sait depuis quel tems vous pleurez pour Ulysse;
La Grece approuvera qu'un si long deuil finisse.

PÉNÉLOPE.

Puis-je jamais assez pleurer un tel époux?
Et que de pleurs encor je répandrai pour vous!
Pour comble des malheurs dont je suis poursuivie,
Lorsque je l'ai perdu, je crains pour votre vie;
Je ne puis aujourd'hui vous voir qu'avec effroi.

TÉLÉMAQUE

Non, ne pensez qu'à vous, ne craignez rien pour moi.
Eurimaque prétend qu'un prochain hyménée,
Sans contrainte, à son sort joint votre destinée:
Se flatte-t-il en vain? Parlez, ne consultez
Que vos seuls sentimens, vos seules volontés:

Reine libre en ces lieux, de vous-même maîtresse,
Vous pouvez rejeter le choix dont on vous presse.
Mon pere, jusqu'ici tant plaint, tant regretté,
Crie au fond de mon cœur qu'il veut être imité;
Les louanges qu'on donne à ce roi magnanime,
Sont de vives leçons qu'en mon ame on imprime:
Je soutiendrai sa gloire, en combattant pour vous;
Et les Grecs qu'il vengea s'uniront avec nous.

PÉNÉLOPE.

Ah! de trop près, mon fils, le péril vous menace!
Pour le roi de Samos retenez votre audace:
Voyez-le; dites-lui... qu'il a droit d'espérer:
Qu'il attende... pour lui je dois me déclarer.
Cependant prenez soin de ranimer le zele
De tous ceux dont le cœur vous demeure fidele;
Assemblez vos amis, songez à résister
Aux noirs projets qu'un traître ose encor méditer;
Trompez d'Antinoüs la rage envenimée:
Défiez-vous de tout, et ne croyez qu'Eumée;
Faites-vous voir au peuple.

TÉLÉMAQUE.

Oui, je vais me montrer,
Et découvrir les cœurs dont je puis m'assurer.
Contre vos fiers tyrans tout prêt à vous défendre,
Je reviendrai...

PÉNÉLOPE.

Contre eux n'allez rien entreprendre;
Laissez-moi respirer dans le trouble où je suis,

Et ne m'accablez point par de nouveaux ennuis.
Allez; il faut céder au sort qui nous entraîne.

SCENE X.

PENELOPE, ERICLÉE.

PÉNÉLOPE.

Qu'ai-je dit? que ferai-je? ô malheureuse reine!
Ah! mon fils, d'Eurimaque évitez le courroux!
Mes refus vont encor l'animer contre vous.

ÉRICLÉE.

Ciel! si ce roi déçu rallume sa vengeance,
Et si d'Antinoüs il suit la violence,
Madame, où n'ira point leur lâche cruauté,
Que va justifier votre injuste fierté?
Ah! les devoirs d'épouse, et de reine, et de mere,
Vous ordonnent l'hymen qu'a prescrit votre pere.

PÉNÉLOPE.

Hélas! pour cet hymen tout parle contre moi.
Mon pere, dès long-tems, m'en impose la loi;
Les intérêts d'un fils, son salut le demandent;
J'ai semblé le promettre, et mes peuples l'attendent;
Mais c'est en vain; mon cœur n'y sauroit consentir.
Mers, soulevez votre onde, et venez m'engloutir;
Fiers aquilons, joignez sur une même rive
L'ombre errante d'Ulysse et mon ombre plaintive;
Déployez...

ÉRICLÉE.

Télémaque a besoin de secours;
Au nom d'un fils si cher, conservez vos beaux jours.

PÉNÉLOPE.

Le puis-je? Ulysse seul régnera dans mon ame.
J'emporterai là-bas le beau nom de ta femme,
Cher Ulysse! à jamais nos noms seront unis;
Le mien partagera tes honneurs infinis.
Mes feux et ma constance égaleront ta gloire.
Si tes fameux travaux consacrent ta mémoire,
Pour toi ce cœur fidele, abandonnant le jour,
Se fera célébrer par un parfait amour.

ÉRICLÉE.

Eh! regardez son fils; que ce fils vous fléchisse:
En ce jeune héros, faites revivre Ulysse.
Dieux! que deviendra-t-il, ce prince infortuné?
Par vous-même à périr sera-t-il condamné?

PÉNÉLOPE.

Grande divinité, que l'Ithaque révere,
Vous, Minerve, à mon fils daignez servir de mere!
Allons, allons finir au pied de ses autels
Une si triste vie, et des maux si cruels.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, *seul.*

Déesse, dont le soin et me guide et m'inspire,
Est-ce donc l'air d'Ithaque enfin que je respire?
N'est-ce donc point un songe, et suis-je dans ces lieux
Où je vis en naissant la lumiere des cieux?
Est-ce ici ce palais, ce port et ce rivage
Dont sans cesse à mes yeux se présentoit l'image?
Par un soudain transport, par un secret pouvoir,
Je sens à cet aspect tout mon sang s'émouvoir.
Lieux aimés, rendez-vous à l'ardeur qui me presse
Ces gages précieux que cherche ma tendresse,
Qui depuis si long-tems ont fait tous mes souhaits,
Que j'ai craint si souvent de ne revoir jamais?
Une garde étrangere, une foule inconnue,
Aux portes du palais ont étonné ma vue!
D'hyménée et de jeux, qu'entends-je publier?
Ne m'attendoit-on plus? a-t-on pu m'oublier?
Tout excite mon trouble et mon impatience.

Je ne sais plus en qui je prendrai confiance.
Je laisse errer mes yeux et mes pas incertains
Sans oser m'informer des malheurs que je crains;
En suspens... Quelqu'un vient: je crois le reconnoître;
C'est Eumée. Éprouvons son zele pour son maître.

SCENE II.

ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

Ciel, conserve la reine, et permets qu'aujourd'hui
Le prince puisse en elle avoir un sûr appui!

ULYSSE.

Nous sommes seuls; parlons. Si vous êtes Eumée
Dont j'ai vu la vertu par Ulysse estimée,
Un malheureux sauvé des vagues en courroux,
Connu de votre roi peut s'adresser à vous.

EUMÉE.

Ah! pour votre secours vous devez vous promettre
Tout ce qu'un sort contraire à mes vœux peut permettre.

ULYSSE.

Tout me surprend ici; qu'est-ce donc que je vois?
Ces lieux ne sont point tels qu'ils étoient autrefois.

EUMÉE.

Ulysse y fit jadis régner par sa présence
La gloire, le bonheur et la magnificence;
Mais d'un roi si fameux le triste éloignement

Y produisit bientôt un affreux changement.
Si vous l'avez connu, déplorez notre perte,
Regrettez ce grand roi.

ULYSSE.

Pénélope, Laërte,
Que sont-ils devenus? Qu'est devenu son fils?

EUMÉE.

Le cours de leurs malheurs voudroit de longs récits:
Ils vivent; mais, hélas! leur triste destinée...

ULYSSE.

On parle de la reine, on parle d'hyménée?

EUMÉE.

Eurimaque prétend devenir son époux.

ULYSSE.

Son époux, Eurimaque! Ah! que me dites-vous!
Donnez-vous ces conseils? la reine y consent-elle?
Laissez-vous pour Ulysse éteindre votre zele?

EUMÉE.

Ah! ses mânes sacrés, et les dieux sont témoins
Si j'ai manqué jamais de zele ni de soins.
La reine, de son sexe et l'exemple et la gloire,
Dont la noble constance à peine peut se croire,
Abhorre cet hymen; mais il faut à ce prix
Racheter la couronne et la vie à son fils.

ULYSSE.

Les dieux de son tyran confondront l'injustice.
Attendez leur secours, ils vous rendront Ulysse;
Il est vivant.

EUMÉE.

Cent fois pour calmer nos ennuis,
Par ce flatteur espoir d'autres nous ont séduits;
Mais, le tems dissipant cette trompeuse joie,
De nouvelles douleurs nous devenions la proie.

ULYSSE.

J'en atteste les dieux, il revient; croyez-moi.

EUMÉE.

Je reverrois encor mon cher maître, mon roi!

ULYSSE.

Et que feroit pour lui votre ardeur si fidele?
Sauriez-vous affronter la fortune cruelle,
Mourir pour le défendre?

EUMÉE.

Ah! bonheur glorieux!
Que pour lui tout mon sang...

ULYSSE.

Eumée, ouvrez les yeux.
Quoi! mon fidele Eumée a pu me méconnoître!

EUMÉE.

Ah! qu'entends-je! que vois-je! ô ciel vous pourriez être...
Ces traits changés... Ma joie et mon étonnement...
Ah! seigneur, pardonnez à mon aveuglement.
Les dieux vous ont sauvé!

ULYSSE.

Gardez qu'on ne vous voie:
Levez-vous.

EUMÉE.

Qui croiroit que le vainqueur de Troie
Revînt seul, inconnu, sans armes, sans vaisseaux!
Où sont tous ces guerriers partis sous vos drapeaux?

ULYSSE.

Parmi tant de combats, de courses vagabondes,
Tous ont été la proie ou du fer ou des ondes.
Le long siege de Troie et ses mortels assauts
Ne furent que l'essai de mes rudes travaux.
Pour aborder ces lieux, j'ai durant dix années
Lutté contre les flots, contre les destinées,
Et seul de tous les miens tu me vois échappé;
Mais en d'autres périls peut-être enveloppé.
Donne-moi de mon sort l'entiere connoissance;
Parle; ne cele rien.

EUMÉE.

Dans votre longue absence,
On a vu cent rivaux, l'un par l'autre animés,
Du trône et de la reine également charmés;
Au bruit de votre mort, l'Ithaque désolée
Par leurs divers partis soudain fut accablée.
En vain je m'opposois à leur injuste orgueil;
Le prince enfant, Laërte au bord de son cercueil,
Et le peuple amolli par l'oisive licence,
Ne pouvoient des tyrans réprimer l'insolence.
Nous n'espérions qu'en vous, et demandions aux dieux
Que vous vinssiez punir tous ces audacieux;

Mille funestes bruits troubloient cette espérance ;
Mais la reine toujours soutenoit sa constance;
Aux vœux de tant d'amans répondant par des pleurs,
Elle élevoit son fils, nourrissoit ses douleurs.
Ni la force du tems, à qui tout est possible,
Qui soulage ou guérit l'ennui le plus sensible,
Ni les flatteurs devoirs, les hommages pompeux,
Ni l'appas engageant des fêtes et des jeux,
Ni les brûlans transports, l'impatiente audace,
Qui portoient leur ardeur jusques à la menace,
Enfin tout ce qu'amour a pour vaincre les cœurs
N'a pu de Pénélope adoucir les rigueurs.
Réduite à faire un choix, cette constante reine
Entre tous ses amans paroissoit incertaine;
Malgré son pere même inventoit des délais,
Et désignoit un jour qui n'arrivoit jamais :
Mais le roi de Samos, las de sa résistance,
S'établit dans Ithaque, usurpe la puissance,
Aidé d'Antinoüs, ce lâche ambitieux,
Sans respect pour les lois, sans crainte pour les dieux;
De la reine captive ils méprisent les larmes :
L'hyménée ou la mort....

ULYSSE.

Vertu pleine de charmes!
Qu'elle a bien répondu par ce constant amour,
Aux vœux impatiens qui pressoient mon retour!
Sans cesse Pénéloppe étoit en ma pensée:

Rien n'a pu ralentir cette ardeur empressée;
Des plus heureux climats les beautés, les plaisirs
N'ont pu de mon Ithaque éloigner mes desirs.
Mais de lâches sujets, ô dieux, le peut-on croire!
Ainsi de mes bienfaits ont perdu la mémoire!
On opprime leur reine, ils la laissent périr!
Les Grecs que j'ai sauvés n'ont pu la secourir!
Et mon fils?

EUMÉE.

Il suivra ses hautes destinées;
Sa naissance, seigneur, lui vaut beaucoup d'années:
Malgré son infortune il sentoit sa grandeur;
S'échappant à nos soins, d'une héroïque ardeur
Il courut vous chercher au sortir de l'enfance.
Tantôt sur nos tyrans, préparant sa vengeance,
Son cœur impatient demandoit votre appui;
Tantôt pour les punir il ne vouloit que lui.
En vain par les plaisirs, où la jeunesse engage,
Ses ennemis tâchoient d'amollir son courage,
Il en sut éviter les pieges dangereux.
Mais quels périls ici vous menacent tous deux!
Le sort, qui ce jour même en ces lieux le ramene,
De nos cruels tyrans veut assouvir la haine;
Vous allez être ensemble en proie à leurs fureurs:
Pour le prince et pour vous je n'apperçois qu'horreurs!
Vos perfides sujets, animés par un traître,
Comme un juge irrité regarderont leur maître;

Passant de la terreur à la rebellion...

ULYSSE.

Quel est donc le destin des vainqueurs d'Ilion!
Des Grecs enorgueillis la flotte triomphante,
Par-tout des dieux vengeurs sentit la main pesante:
La mer n'a point de banc, de gouffre, ni d'écueil,
Qui de quelqu'un de nous ne montre le cercueil.
Sur de brûlans rochers Ajax bravant la foudre,
Dans les flots irrités tombe réduit en poudre;
Le grand Agamemnon, dans Argos retourné,
Par sa femme en fureur se voit assassiné;
Mais le courroux des dieux s'épuise sur ma tête!
Chassé de mers en mers, jouet de la tempête,
J'ai vu dans le long cours d'un destin rigoureux,
Tout ce que l'univers a de monstres affreux.
Après avoir bravé tant de morts inhumaines,
Cyclopes, Lestrigons, et Carybde, et Syrenes,
Après m'être tiré des sauvages déserts,
Des abymes des flots, de l'horreur des enfers,
Mes maux sembloient finir dans l'isle de Corcire;
On m'offre des vaisseaux, le vent propre m'attire,
Je pars, je vois l'Ithaque, et mon cœur transporté
Croyoit enfin toucher à sa félicité,
Quand, pressé de nouveau par un cruel orage,
Sur ces bords tant cherchés je fais encor naufrage!
Tout périt; je suis seul, désarmé, sans secours:
Mais j'espere en l'appui que j'éprouvai toujours.
Cette nuit m'a fait voir, dans son horreur profonde,

Minerve, dont la main me retiroit de l'onde:
Sa voix m'appelle ici, son esprit me conduit;
A celer mon retour c'est elle qui m'instruit.
Je veux me cacher même à mon fils, à la reine:
Vers de si chers objets, quelque amour qui m'entraîne,
En ce funeste état irois-je me montrer?
Non, non; de leurs tyrans il faut les délivrer.
La reine, trop touchée en me voyant paroître,
Par ses tendres transports me feroit reconnoître:
On ne me connoît plus; l'état où je me voi
A tes fideles yeux même a caché ton roi.
Mais vois si dans les cœurs mon nom pourra revivre,
Et si j'ai des sujets qui soient prêts à me suivre;
Promets-leur mon retour, tâche à les animer.
Je verrai quels projets je puis encor former;
Je prendrai mon parti. Les fortunes humaines
Ont toujours des plaisirs mêlés parmi les peines;
Les dieux versent sur nous, par un mélange égal,
Le mal avec le bien, le bien avec le mal.
Que l'amour de la reine, et l'ardeur de ton zele,
Sont un charme puissant à ma douleur cruelle!
Sûr d'être aimé, j'éprouve, en mon sort rigoureux,
Des plaisirs que n'ont pas les rois les plus heureux.
Mais fais-moi voir mon fils: il parlera sans feinte,
Ni séduit par l'espoir, ni forcé par la crainte;
Dis-lui qu'un étranger cherche à l'entretenir.

EUMÉE.

Chez la reine, seigneur, le prince doit venir:

Il me suivoit; il vient.

ULYSSE.

O vue aimable et chere!
Il faut contraindre ici les tendresses de pere;
Mon fils, trop jeune encor pour d'importans secrets,
Pourroit mal ménager de si grands intérêts.

SCENE III.

TELEMAQUE, ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

Cet illustre étranger que le ciel vous envoie
A suivi votre pere à la guerre de Troie;
Seul du destin d'Ulysse il peut vous informer,
Et vous devez, seigneur, et le croire et l'aimer.

TÉLÉMAQUE.

Hé bien! noble étranger, par des récits fideles
Tracez-moi d'un héros les vertus immortelles,
Son funeste trépas...

ULYSSE.

Ulysse voit le jour;
Je croyois qu'en Ithaque il étoit de retour.

TÉLÉMAQUE.

Grands dieux! il ne vit plus que dans notre mémoire.
Ma mere tous les jours me parloit de sa gloire;
Elevé dès l'enfance au bruit de ses exploits,

J'admirois le plus grand, le plus parfait des rois;
En vain de l'imiter un beau desir me presse,
Cet exemple est trop haut pour ma foible jeunesse.
Hélas! si j'avois eu ses conseils, son appui,
L'âge et mes soins m'auroient rendu digne de lui;
Et peut-être qu'un jour il eût vu plein de joie
Renouveler par moi ses triomphes de Troie!
Mais le sort qui nous l'ôte envie à nos douleurs
De baigner seulement sa cendre de nos pleurs.

ULYSSE.

Ah! mon juste transport ici ne peut se taire;
Quel plaisir, quel bonheur, prince, pour votre pere
D'entendre, de revoir un fils si généreux!
Les dieux, n'en doutez point, le rendront à vos vœux.
Qu'il va pour vous encor redoubler sa tendresse!
Il respire; il revient dégager ma promesse:
Vous l'allez voir bientôt.

TÉLÉMAQUE.

A cet air noble et grand
Qui me touche en secret, m'engage, me surprend,
Vous obtenez d'abord toute ma confiance;
Je reprends un espoir qui n'a point d'apparence;
Il semble qu'attachés par des nœuds inconnus,
Mon cœur et mon esprit pour vous sont prévenus:
Je ne puis m'en défendre, il faut que je vous croie.
Si ce bonheur est vrai, si le ciel nous l'octroie,
Attendez-vous de voir, vous qui me l'annoncez,
Par-delà vos desirs vos soins récompensés.

Mais venez de la reine appaiser les alarmes;
Par cet heureux espoir venez sécher ses larmes.

EUMÉE.

Non, seigneur, évitons tous les bruits éclatans.

TÉLÉMAQUE.

Mais où donc est le roi? dites, depuis quel tems,
Où l'avez-vous laissé?

ULYSSE.

Ce que je puis vous dire,
C'est qu'on vient de le voir dans l'isle de Corcyre;
Là, Neptune en courroux, à le perdre obstiné,
Alloit ensevelir ce prince infortuné,
Lorsque de ces beaux lieux la charmante princesse,
Pour lui dans ce moment secourable déesse,
Sur les bords de la mer conduite par le sort,
Le vint tirer des flots et du sein de la mort:
Il pressoit son départ d'une ardeur incroyable;
Il va paroître enfin.

TÉLÉMAQUE.

Mer, sois-lui favorable;
Ramenez-le, grands dieux!

EUMÉE.

Seigneur, cet étranger
Apperçu des tyrans pourroit être en danger;
Tout blesse de leurs cœurs la lâche défiance,
Et nous devons pour lui craindre leur violence.
Dans mon appartement, sans soupçons et sans bruit,
Libre de surveillans, vous serez mieux instruit;

Nous délibérerons du parti qu'on doit prendre.

TÉLÉMAQUE.

Je vais vous suivre, Eumée; allez tous deux m'attendre.
Que veut Iphise? hélas! quand je dois l'éviter,
Par quel charme fatal me laissé-je arrêter?

SCENE IV.

TELEMAQUE, IPHISE.

IPHISE.

Que la reine, seigneur, se montre et se déclare;
Prévenez l'attentat qu'Antinoüs prépare:
Il obsede mon pere, il veut lui faire voir
Qu'on l'amuse toujours par un trompeur espoir;
Et mon pere en ce jour, rempli d'impatience,
Du bonheur qu'il attend veut avoir l'assurance:
Il m'envoie à la reine. Allons presser ce choix
Que le peuple assemblé demande à haute voix.

TÉLÉMAQUE.

La reine avec raison est toujours inflexible;
Je ne puis la presser, l'obstacle est invincible.

IPHISE.

Puisqu'Ulysse n'est plus, quels devoirs ennemis
Traversent cet hymen que la reine a promis?
Son ame à nos desirs enfin s'étoit rendue,
La joie à votre abord ici s'est répandue:

L'obstacle est-il de vous? hélas! aviez-vous peur
Que je ne prisse part à ce commun bonheur?

TÉLÉMAQUE.

Croyez qu'on n'a jamais autant aimé que j'aime.
Mais que la reine enfin dispose d'elle-même;
Laissez-la de mon pere attendre le retour.
Tout change, s'il est vrai qu'Ulysse voit le jour,
Si les dieux l'ont sauvé, s'ils veulent nous le rendre.

IPHISE.

A cet espoir encor vous laissez-vous surprendre?
N'êtes-vous pas lassé d'ouïr les imposteurs
Qui vous trompent toujours par leurs récits flatteurs?
Après tous ces rapports qu'on a vu se détruire
Est-il quelqu'un encor qui puisse vous séduire?
Est-ce cet étranger au palais arrivé?
Les soins d'Antinoüs déja l'ont observé;
L'imposteur recevroit la peine de son crime:
Mais, hélas! prendroit-on une seule victime?
On rend de tous vos pas compte à vos ennemis;
Vous voyez qu'à leurs lois ici tout est soumis;
Maîtres de ce palais, leur fureur déja prête
Y tient par-tout le fer levé sur votre tête.
Au traître Antinoüs allez-vous vous livrer?
Avec sa cruauté vous semblez conspirer.
A quel ardent courroux va-t-il porter mon pere!
Prince, pensez-y mieux; moi, je saurai me taire.
Mais sur votre refus que de maux je prévoi!
Que dirai-je à mon pere? où cacher mon effroi?

SCENE V.

TELEMAQUE, *seul*

Ah! ma princesse... Arrête, imprudent Télémaque!
Oublîras-tu qu'Iphise est le sang d'Eurimaque?
Et que devient ton cœur soumis à ses appas,
Lorsque contre son pere il faut armer ton bras?
Que veux-tu? cesse, amour, de partager mon ame;
Aux ardeurs de ma gloire il faut joindre ta flamme.
Vois parmi nos tyrans, vois l'insolent rival
Qui de tous nos malheurs est l'artisan fatal.
Iphise... Je la perds! mon lâche cœur soupire
Quand je vais recouvrer et mon pere et l'empire!
Il approche, il revient ce roi victorieux;
Vous allez, fiers tyrans, disparoître à ses yeux:
De ce noble étranger le rapport est sincere.
Mais, ô dieux! quel accueil ferons-nous à mon pere?
Ce grand roi qui laissa ses états florissans,
Sous un joug odieux les verra gémissans!
Fils indigne de lui! ne dois-je pas moi-même,
Heureux imitateur de sa valeur suprême,
Contre nos ennemis prévenir ses efforts,
Et de leur sang versé faire rougir ces bords?
Allons rendre l'espoir à la reine alarmée,
Revoyons l'étranger, et consultons Eumée;
Par quelque beau dessein tâchons que ce héros

En arrivant ici trouve un heureux repos;
Ou, si je suis forcé d'attendre sa présence,
Qu'Ulysse, en me voyant seconder sa vengeance,
Dans ce dernier triomphe à son bras réservé,
S'applaudisse du fils qu'il aura retrouvé.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PENELOPE, ERICLÉE.

ERICLÉE.

Le prince assure encor ce qu'il vient de vous dire,
Que vos maux vont cesser, et qu'Ulysse respire,
Qu'il reviendra bientôt: mais vous ne pouvez voir
Cet illustre étranger qui nous rend cet espoir;
Il est avec le prince enfermé chez Eumée.

PÉNÉLOPE.

Je l'attends, et par lui je veux être informée;
Qu'il vienne.

ERICLÉE.

On ne veut point faire un bruit indiscret;
Il ne doit devant vous paroître qu'en secret.
A nos lâches tyrans tout donne de l'ombrage,
Ils sont à craindre.

PÉNÉLOPE.

Ah ciel! gardons qu'on ne l'outrage.
Sur des bords étrangers, Ulyse, sans appui,

Peut-être au même état se rencontre aujourd'hui.
Mais, par de tels rapports tant de fois abusée,
A croire un inconnu suis-je encor disposée?
Mon Ulysse revient! ô puissans immortels!
Que d'encens va pour lui brûler sur vos autels!
Oh! qu'en le revoyant, mes amoureuses plaintes
S'en vont lui reprocher mes ennuis et mes craintes,
Et ces hardis projets où son cœur hasardoit
Des jours dont il sait trop que mon sort dépendoit!
Ulysse, tu verras Pénélope attentive
Au récit de tes faits, et charmée et craintive,
Après tant de périls à ses yeux retracés,
Se faire un doux plaisir de tes travaux passés.
Mais que me diras-tu sur cette longue absence
Qui fait d'un tendre cœur la juste défiance?
Qui pouvoit loin de moi t'arrêter si long-tems?
Mais reviens, cher époux, tous mes vœux sont contens.
Oui, c'est assez qu'il vive et que je le revoie.
Je sens en ce moment une secrete joie,
Que depuis son départ je ne sentis jamais:
Je crois que tous les vents secondent mes souhaits;
Je crois le voir déja sur cette humide plaine.
Mais peut-être est-ce encore une espérance vaine,
Qui, s'effaçant soudain comme un songe léger
En de nouveaux ennuis viendra me replonger,
Si mes tyrans... Ah ciel! on vient.

SCENE II.

EURIMAQUE, PENELOPE, ERICLÉE.

EURIMAQUE.

Eh bien! madame,
N'allez-vous pas enfin déterminer votre ame?
Le prince est en ces lieux, vous ne craignez plus rien;
En faisant mon bonheur, vous assurez le sien;
Toute la cour demande une union si chere.

PÉNÉLOPE.

Une loi plus puissante ordonne qu'on differe.

EURIMAQUE.

Qui vous arrête encor sur ce choix tant promis?
Quel inconnu, madame, est avec votre fils?
Quel est donc ce secret? est-ce leur artifice
Qui répand sourdement qu'on doit revoir Ulysse?

PÉNÉLOPE.

Seigneur, je ne sais point quel est cet étranger;
Mais le bruit qu'on répand n'est pas à négliger.

EURIMAQUE.

Vous attendez, madame, on vient de m'en instruire,
Cet étranger qu'on dit arrivé de Corcyre:
Vient-il d'Ulysse encor démentir le trépas?
Ah! je sais qu'en effet vous ne le croirez pas.
Mais quoi! chercheriez-vous encore à vous défendre
Du choix où mon amour a seul droit de prétendre?

PÉNÉLOPE.

Mon choix de quelques jours peut être retardé:
Voyons sur quoi ce bruit pourroit être fondé.

EURIMAQUE.

Ah! sans doute, vous-même inventez cette fable,
Ce bruit si chimérique et si peu vraisemblable,
Pour avoir un prétexte à me manquer de foi.
C'est vainement; votre art ne peut plus rien sur moi:
Toute ma patience enfin est épuisée;
D'un trop juste courroux mon ame est embrasée.
Après tant de soupirs, de délais rigoureux,
Je méritois, ingrate, un destin plus heureux;
Mais je vous punirai de votre indigne feinte;
Votre cruel refus me porte à la contrainte:
Ce nouvel artifice, au lieu de m'arrêter,
Avancera l'hymen qu'il tâche d'éviter.
Je suis maître, j'ordonne; il faut dès ce jour même
Venir au temple.

PÉNÉLOPE.

Ah dieux! quelle injustice extrême!
Barbare! que prétend votre aveugle pouvoir?
Puis-je trahir ainsi ma gloire et mon devoir?

EURIMAQUE.

Assez et trop long-tems votre gloire inhumaine
A rejetté mes vœux, a joui de ma peine;
Assez et trop long-tems tous les Grecs ont appris
Que mes soumissions irritent vos mépris.
Vous faites vanité de ma longue souffrance;

Mais enfin à son tour mon orgueil s'en offense:
Après tant de soupirs il me seroit honteux
De n'avoir pu vers moi faire pencher vos vœux.

PÉNÉLOPE.

Un héros va paroître, il prendra ma défense,
Ou du moins de ma mort il prendra la vengeance.
Sais-tu quel est Ulysse? et ne trembles-tu pas
A ce nom seul? Il vient punir tes attentats,
Lâche, qui t'endormois dans l'obscure mollesse
Tandis qu'il combattoit pour l'honneur de la Grece;
Peux-tu prétendre un cœur où règne ce héros?
Va, fuis, ne l'attends pas, sauve-toi dans Samos.

EURIMAQUE.

Que vous sert d'invoquer l'odieux nom d'Ulysse?
Des dieux qu'il irrita la suprême justice
N'a pas même permis que dans les champs troyens
Il mourût noblement entre les bras des siens;
Sur les bords ignorés de quelque isle déserte,
Ou dans le fond des eaux, il a trouvé sa perte.
Cessez de vous flatter d'un retour décevant;
Mais, si vous le voulez, croyez qu'il est vivant:
Que pouvez-vous juger d'une si longue absence,
Qu'un trop perfide oubli, qu'une lâche inconstance?
N'avez-vous pas appris qu'en l'isle de Circé
Des traits de cette reine il eut le cœur blessé?
Depuis qu'il l'a quittée, une Circé nouvelle
Peut avoir engagé cet époux infidele.
Si quelque indigne amour ne l'avoit attaché,

Où donc ce grand héros se tiendroit-il caché?
On entendroit de lui parler la renommée;
Mais non, de tous côtés sa mort est confirmée.
Nous consumons ici le tems en vains discours,
Nous savons qu'un naufrage a terminé ses jours;
Et si votre imposteur, par des feintes nouvelles,
Ose encor démentir tant de récits fideles,
Je le ferai dédire au milieu des tourmens;
C'est lui qui répondra de vos retardemens.
Oui, si vous résistez à l'hymen que j'espere,
Votre fils va lui-même éprouver ma colere;
Plus de pitié, vos pleurs couleront vainement:
Je ne demande plus votre consentement;
J'arracherai le prix qu'on doit à ma constance,
Si ce n'est par amour, ce sera par vengeance.

SCENE III.

PENELOPE, ERICLÉE.

PÉNÉLOPE.

Chere Ericlée, hélas! j'avois su le prévoir
Que je garderois peu ce favorable espoir:
De ce fatal hymen de nouveau menacée,
Par ce lâche tyran ma mort est prononcée;
Et le cruel soupçon qu'il jette dans mon cœur
De mon sort déplorable acheve la rigueur.
Ulysse...

ÉRICLÉE.

Est-ce le tems de ces alarmes vaines?

PÉNÉLOPE.

On a dit que Circé l'arrêta dans ses chaînes:
M'oublieroit-il, grands dieux! puis-je m'imaginer
Qu'Ulysse à mes malheurs veuille m'abandonner?
Ne prend-il plus de part à ma peine cruelle,
Et ne vais-je mourir que pour un infidele?
Quand il seroit poussé dans le fond des déserts
Que l'océan renferme au bout de l'univers,
S'il m'aimoit comme il doit, son amour, son courage
Auroient forcé les mers, auroient vaincu l'orage.
Plût aux dieux que le sort qui veut me le cacher
M'eût appris en quels lieux j'eusse pu le chercher!
On m'auroit vu voler sur la terre et sur l'onde,
Et franchir mille fois les limites du monde.

SCENE IV.

TELEMAQUE, PENELOPE, ERICLÉE.

TÉLÉMAQUE.

Enfin, par des récits qui sont dignes de foi,
Madame, nous savons quel est le sort du roi:
Ulysse est en Corcyre; où la jeune princesse
Dont l'éclatant mérite est connu dans la Grece,
D'un funeste naufrage a garanti ses jours,
A sa triste disgrace a donné du secours,

Et dans ses intérêts a mis le roi son pere;
La cour d'Alcinoüs l'estime, le révere.
Il attendoit le jour marqué pour son départ,
Et ses vaisseaux...

PÉNÉLOPE.

Mon fils, il reviendra trop tard:
On me presse, on m'annonce un funeste hyménée;
Par un lâche tyran à périr condamnée,
Je ne puis plus d'Ulysse attendre le retour,
Je meurs en lui marquant un immortel amour;
Et quand il reviendroit environné de gloire,
Fidele, généreux, suivi de la victoire,
Par son retardement je perds des biens si doux;
Il ne me verra plus. Mon fils, songez à vous;
Trompez nos fiers tyrans, voyez avec Eumée
Les moyens d'éviter leur fureur enflammée.

TÉLÉMAQUE.

Bientôt sur ce rivage Ulysse revenu...

PÉNÉLOPE.

Faites-moi seulement parler à l'inconnu;
Je veux l'interroger, c'est mon unique envie:
Que je le voie avant que de quitter la vie.

TÉLÉMAQUE.

Madame...

PÉNÉLOPE.

Mon destin ne peut se prolonger:
Allez; je vais attendre, amenez l'étranger.

SCENE V.

TELEMAQUE, ERICLÉE.

TÉLÉMAQUE.

Ah! quel trouble, grands dieux!

ÉRICLÉE.

Seigneur, sauvons la reine;
Cherchons un prompt remede à l'excès de sa peine:
Allez près d'Eurimaque employer vos efforts,
Parlez-lui, retenez ses barbares transports,
Implorez le secours de la princesse Iphise,
Du traître Antinoüs arrêtez l'entreprise.
Si vous voulez enfin l'empêcher d'expirer,
Amenez l'inconnu, qu'il la vienne assurer
Qu'Ulysse sur nos bords en ce jour va descendre,
Que ce héros fidele est prêt à la défendre;
Ne perdez point de tems.

SCENE VI.

TELEMAQUE, *seul.*

Où sommes-nous réduits?
On replonge ma mere en ses mortels ennuis;
On presse cet hymen lorsqu'elle attend Ulysse!
Il faut que je me perde ou que je vous punisse,
Tyrans: c'est trop souffrir; et mon juste courroux...

SCENE VII.

ULYSSE, TELEMAQUE, EUMÉE.

ULYSSE.

Prince, un bruit odieux m'appelle auprès de vous;
Antinoüs menace, et dès cette journée
On prescrit à la reine un indigne hyménée;
On en veut à vos jours: songeons à prévenir...

TÉLÉMAQUE.

Oui, j'y suis résolu, je cours pour les punir.
La reine veut mourir: ses douloureuses plaintes
Font sentir à mon cœur de trop vives atteintes;
Je n'écouterai plus que mon seul désespoir;
Du moins en expirant je ferai mon devoir.
Perfide Antinoüs, si ma perte est certaine,
Sous ma chûte funeste il faut que je t'entraîne!

ULYSSE.

Contre vos ennemis mon bras se vient offrir;
Je dois périr moi-même, ou les faire périr:
C'étoit trop endurer une telle insolence;
Les dieux semblent hâter le tems de ma vengeance,
Ils parlent à mon cœur, et j'entends leurs conseils.

TÉLÉMAQUE.

Ciel! d'un si grand dessein quels sont les appareils?
A vous perdre pour nous quel motif vous engage?
Vous, qu'un sort imprévu conduit sur ce rivage,

Vous, étranger? Allez chercher un sort plus doux;
Laissez-nous des malheurs qui ne sont que pour nous:
Partez; et si la mer vous remene en Corcyre,
Si vous voyez mon pere, ayez soin de lui dire
Que, malgré les malheurs qui m'ont environné,
Je me suis souvenu du nom qu'il m'a donné;
Et qu'enfin par ma mort j'ai cru faire connoître
De quel sang glorieux les dieux m'avoient fait naître.

ULYSSE.

Ah! c'est ici qu'il faut vous ouvrir mes desseins,
Et que nous unissions et nos cœurs et nos mains!
Je viens borner le cours de vos longues disgraces.
Tandis que les tyrans s'amusent aux menaces,
Notre unique salut est de les attaquer.
Prince, à vos vrais amis allez vous expliquer;
Retracez à leurs yeux la gloire et la justice;
Dites qu'en ce moment on va connoître Ulysse;
Reprenez votre place et vos droits usurpés;
Que ces fiers ennemis, du coup mortel frappés,
Enivrés comme ils sont d'une vaine espérance,
Sans prévoir nos desseins, sentent notre vengeance.

TÉLÉMAQUE.

O zele incomparable! ô dessein glorieux!
Vous êtes envoyé par l'ordre exprès des dieux:
Vous-même vous montrant comme un dieu tutélaire,
Vous serez aujourd'hui mon défenseur, mon pere;
Cet air et ces regards qui n'ont rien d'un mortel
Me promettent la fin de mon destin cruel.

ULYSSE.

Contre un si doux transport je n'ai plus de défense;
Tout mon cœur pénétré s'ouvre avec violence:
Ah! mon fils, mon cher fils, dans ces embrassemens
Finissons votre erreur et mes déguisemens;
Connoissez votre pere: ô mon cher Télémaque,
Vous étiez au berceau quand je partis d'Ithaque!

EUMÉE.

Oui, c'est le roi, seigneur.

TÉLÉMAQUE.

Mon pere! je vous vois!
Je perds en cet instant l'usage de la voix:
Mais, mon pere, est-ce ainsi qu'on eût dû vous attendre?

ULYSSE.

L'état où je parois ne vous doit point surprendre;
Les dieux comme il leur plaît peuvent en un moment
Nous mettre dans la gloire ou dans l'abaissement.
A peine resté seul d'un funeste naufrage,
Je devois inconnu venir sur ce rivage,
Et prendre ce dessein conforme à mes malheurs.
Que votre mere et vous m'avez coûté de pleurs!
Dans quels ennuis profonds mon ame ensevelie!...
Enfin je vous revois, mon fils, je les oublie;
Votre présence efface en ce moment heureux
Ce que mon infortune eut de plus rigoureux.

TÉLÉMAQUE.

Ah! seigneur, ah! mon pere, ah! quelle joie extrême!
A peine en ce bonheur me connois-je moi-même;

Rare faveur des dieux! vœux enfin exaucés!
Mais vos rudes travaux, hélas! sont-ils passés?
Je sais qu'une sagesse et pleine et consommée
Guide votre valeur en tous lieux renommée;
Je sais par quels succès votre esprit généreux
A franchi tant de fois des pas si dangereux:
Mais, seigneur, celui-ci n'eut jamais de semblable;
Votre perte en ces lieux devient inévitable;
Sitôt que les tyrans pourront vous découvrir,
Vous allez voir unis, pour vous faire périr,
Les soldats étrangers et vos sujets rebelles.
Dérobez-vous, seigneur, à leurs mains criminelles:
Ce seroit un péril trop indigne de vous;
Et sans vous exposer à périr sous leurs coups,
Il faut que votre nom armant toute la Grece,
Fasse éclater sur eux la foudre vengeresse.

ULYSSE.

Non, il faut en ce jour me perdre ou me venger.
Mais les momens sont chers, allons les ménager:
Assemblez sans éclat cette noble jeunesse
Dont je sais que pour vous le devoir s'intéresse;
Déja Philetius, Haliterse, Mentor
Préparent leurs amis qui nous joindront encor;
Ils sont de mon retour avertis par Eumée:
Pour moi d'un zele ardent leur ame est enflammée.

TÉLÉMAQUE.

Que feront-ils? un peuple et lâche et désarmé,
Séduit par les tyrans aussi bien qu'opprimé,

En ce péril soudain voudra-t-il reconnoître,
S'il faut périr pour vous, que vous êtes son maître?
Mais cependant la reine est prête d'expirer,
Vous seul de cet état pouvez la retirer.
Tandis que votre bras va combattre pour elle
Elle succombera sous sa douleur mortelle:
Si vous ne la voyez...

ULYSSE.

Ah! sans cesse mon cœur
Vers un si cher objet se porte avec ardeur;
Peut-être en vous cherchant que mon ame éperdue
De la reine en ce lieu cherchoit aussi la vue.
Trop cruelle contrainte! il la faut éviter:
Ses transports ne pourroient s'empêcher d'éclater,
Les larmes qu'à tous deux on nous verroit répandre
Nous trahiroient. Mon fils, je cherche à la défendre:
Vous, calmez ses douleurs; allez la consoler.
Aux portes du palais il faut nous rassembler:
Nous choisirons le tems propre à notre entreprise;
Le tumulte des jeux, le jour nous favorise.
La prudence, mon fils, jointe avec la valeur,
Peut toujours surmonter le plus cruel malheur.
Allez; qu'un prompt retour tous trois nous réunisse.

SCENE VIII.

ULYSSE, EUMÉE.

ULYSSE.

Nous touchons au penchant d'un affreux précipice:
Je ne te cele point que j'en ai quelque effroi,
Et j'inspire un espoir que je n'ai pas en moi.
Exposé sans relâche aux destins en furie,
Entre les bras des miens, au sein de ma patrie,
Au sortir des travaux qui signalent mon nom,
J'aurai dans mon palais le sort d'Agamemnon!
Que dis-je? ma fortune est encor plus cruelle:
Je retrouve une femme adorable, fidele;
Quand je dois être heureux, je vois que je péris
Avec tout ce que j'aime, et pere, et femme, et fils!
Mais suivons mon destin: viens, que tout se prépare...

EUMÉE.

Les tyrans sont armés, et leur rage barbare...

ULYSSE.

Je veux les reconnoître, et je vais remarquer
Le lieu, l'occasion propre à les attaquer:
Suis-moi. Mon cœur reprend une assiette tranquille.
N'ai-je donc entrepris rien de plus difficile?
Et lorsque Polypheme, exerçant sa fureur,
Dans son antre sanglant, noir séjour de l'horreur,
Entre mes compagnons, dévorés à ma vue,

Tint si cruellement ma perte suspendue,
N'ai-je pas échappé de ses sanglantes mains?
Et n'ai-je pas puni ses meurtres inhumains?
Mais à quelque destin que le ciel me réserve,
O sage protectrice, ô puissante Minerve,
Viens ici soutenir et mon bras et mon cœur!
Redouble ces transports, ce courage vainqueur,
Qui m'ont fait triompher de la superbe Troie;
Ou si de mes malheurs je dois être la proie,
Fais au moins que mes jours prêts à se terminer,
Par une belle mort se puissent couronner.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PENELOPE, EUMÉE, ERICLÉE.

EUMÉE.

Ou courez-vous? ô ciel! par quelle impatience
Vous-même voulez-vous trahir notre espérance?
Madame, arrêtez.

PÉNÉLOPE.

Non; cessez de vains discours:
Je veux voir l'étranger; il est chez vous, j'y cours:
Vous m'arrêtez en vain; je ne veux plus attendre.
Eh! comment de me voir peut-il tant se défendre?
Et quel mystere ici peut être enveloppé?

EUMÉE.

Pour vous en ce moment son zele est occupé,
Il est prêt à s'armer; et si sa noble envie...

PÉNÉLOPE.

Je ne demande pas qu'il expose sa vie:
Hélas! loin de tenter d'inutiles efforts,
Qu'il me parle, et soudain qu'il parte de ces bords.

EUMÉE.

Madame, croyez-nous; un destin plus propice
Peut être dès ce jour vous rendra votre Ulysse.

PÉNÉLOPE.

Mes yeux courent en vain le vaste sein des eaux,
Je ne vois point d'Ulysse arriver les vaisseaux.
Il reviendra trop tard, ma mort est assurée;
Je sens qu'elle s'approche, et j'y suis préparée.
Ulysse m'abandonne, on le peut trop juger
Par les soins qu'à me fuir a pris cet étranger:
Il me vient assurer que mon époux respire;
Le reste, cher Eumée, il n'ose me le dire;
Il craint par ce récit d'accroître mes tourmens.

EUMÉE.

Votre époux est fidele, et dans peu de momens
L'étranger va calmer l'effroi qui vous agite.

PÉNÉLOPE.

Plus vous me retenez, plus mon desir s'irrite:
Ah! je veux lui parler, vos soins sont superflus;
S'il differe un moment il ne me verra plus;
Une reine mourante et l'implore et l'appelle.
C'est trop attendre, allons.

EUMÉE.

Extrémité cruelle!
De votre impatience il le faut avertir:
Je vais vous l'amener; il y doit consentir;
Mais évitez l'éclat; préparez-vous, madame,
A cacher les transports qui troubleront votre ame;

Modérez...

PÉNÉLOPE.

A mes vœux qu'il se laisse toucher.
Allez, courez; qu'il vienne, ou je le vais chercher.

EUMÉE.

Vous le voulez, j'y cours.

SCENE II.

PENELOPE, ERICLÉE.

PÉNÉLOPE, *assise.*

Incroyable supplice!
Tu me regretteras, trop insensible Ulysse!
Mon amour te prépare un juste repentir.
Il étoit en Corcyre, il n'en peut plus partir;
Songe-t-il si je meurs? a-t-il soin de m'apprendre
Qu'il vit, qu'il m'aime encor, que je le dois attendre?
Hélas! s'il peut encor se souvenir de moi,
C'est donc pour outrager ma constance et ma foi:
Par l'indigne mépris d'une épouse fidele,
Il flatte, le volage, une amante nouvelle;
Mes lettres, mes regrets, mes plaintes, mes soupirs,
De leurs doux entretiens augmentent les plaisirs.
Lorsque je compte ici tant de tristes journées,
Comme de courts momens il passe les années;
Mon esprit le cherchoit en des lieux ignorés,
Et d'un foible trajet nous étions séparés.

ÉRICLÉE.

Pourquoi l'accusez-vous, puisqu'il revient lui-même

Justifier sa foi, vous montrer qu'il vous aime?

PÉNÉLOPE.

On me trompe, Ericlée; il seroit revenu,
Si des nœuds étrangers ne l'avoient retenu.
Ulysse, on voit ton pere expirer de tristesse
Bien plus que par le poids d'une longue vieillesse;
Ta mere infortunée, au récit de ta mort,
Dans mes bras languissans a terminé son sort;
Ton absence détruit le royaume d'Ithaque:
Mais ton fils, ton seul fils, l'aimable Télémaque,
Qui perd par cette absence et le trône et le jour,
Ce fils au moins devoit avancer ton retour;
Tu devrois prendre ici le soin de le conduire;
Dans le métier des rois tu le devrois instruire:
Pere injuste, est-ce ainsi qu'il apprendra de toi
Les vertus d'un héros et les devoirs d'un roi?
Pour moi, si ton mépris me montre à ta pensée
Loin de cet âge heureux où tu m'avois laissée,
Ah! songe à ces beaux jours dans la douleur passés
Songe à mes vœux constans, aux pleurs que j'ai versés,
Et qu'un si tendre amour est d'un prix qui surpasse
Tous les brillans attraits qu'un peu de tems efface.
Mais l'étranger...

ÉRICLÉE.

Il vient.

PÉNÉLOPE.

Laissez-moi lui parler,
Et gardez que quelqu'un ne nous vienne troubler.

SCENE III.

ULYSSE, PENELOPE.

ULYSSE.

Dieux! où me conduis-tu? que mon ame est émue!
En l'état où je suis m'offrirai-je à sa vue?

PÉNÉLOPE.

Ulysse est donc vivant? suis-je en son souvenir?
Vous parloit-il de moi? quand doit-il revenir?
Me celant qu'il vivoit, étoit-ce son envie
Que mes longues douleurs terminassent ma vie?
Ne m'aime-t-il donc plus?

ULYSSE.

Ah! jamais votre époux
Ne pouvoit rien aimer, n'aimera rien que vous.
Vivez, et d'un amour si parfait, si fidele,
Voyez-le confirmer la durée immortelle.

PÉNÉLOPE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? quelle touchante voix!
Ulysse... c'est ainsi qu'il parloit autrefois!
Quel doux charme s'oppose à ma douleur extrême!
Plus je regarde, plus... Ah! seigneur, c'est vous-même!

ULYSSE.

Oui, madame, c'est moi, c'est cet époux heureux
De qui l'éloignement vous coûta tant de vœux.

PÉNÉLOPE.

Je doute d'un bonheur que je ne puis comprendre.

Est-il bien vrai? mes yeux craignent de se méprendre.
Oui, c'est vous; et mon cœur vous avoit reconnu:
Mais, hélas! mon esprit par l'erreur prévenu,
Et mes pleurs répandus comme un épais nuage,
De mes regards troublés m'avoient ôté l'usage.
Ulysse!

ULYSSE.

Pénélope!

PÉNÉLOPE.

O favorable jour!

ULYSSE.

O momens fortunés!

PÉNÉLOPE.

Mais ce charmant retour,
Pourquoi me le celer quand vous saviez mes craintes,
Et de mon désespoir les funestes atteintes?
Quand j'expirois pour vous, pouviez-vous en ces lieux,
En ce même palais vous cacher à mes yeux?
Ah! vos soupirs, seigneur, sont d'un triste présage.
Jeté seul sur ces bords par les coups de l'orage,
Ce retour souhaité, les dieux ne l'ont permis
Que pour vous exposer entre vos ennemis.
Ah! fuyons ces tyrans et leur fureur mortelle;
Les monstres sont plus doux, la mer est moins cruelle:
Pourquoi reveniez-vous? Téméraires souhaits!
Ciel! il eût mieux valu ne le revoir jamais.

ULYSSE.

Ah! revenez à vous! faut-il que ma présence

Puisse de vos ennuis aigrir la violence?
De tant de maux divers qu'on me vit endurer,
Votre absence est le seul qui m'ait fait soupirer;
Et si j'ai supporté des travaux incroyables,
Si je n'ai point fléchi sous les coups redoutables
Du sort, des élémens, et des dieux opposés,
Si j'ai franchi les mers qui nous ont divisés,
C'est par la seule ardeur de vous revoir encore,
Et de vous rapporter ce cœur qui vous adore.
Ah! quand je vous revois, quand vous me revoyez,
Pénélope, vos pleurs devroient être essuyés.

PÉNÉLOPE.

Eh! comment vous revois-je? hélas! je n'envisage
Que d'une prompte mort l'épouvantable image;
C'est en faisant sur vous tomber ces coups affreux
Qu'elle s'arme pour moi de traits plus rigoureux.
Sous de si longs ennuis, languissante, abattue,
Aurois-je pu prévoir le dernier qui me tue?

ULYSSE.

Je viens en ce grand jour terminer vos malheurs,
Perdre vos ennemis, et venger vos douleurs.
Les dieux vont décider de notre destinée;
Et je crois qu'appaisant cette haine obstinée
Dont j'ai jusques ici toujours senti les coups,
Fléchis par vos vertus, ils combattront pour vous:
Espérons. A vos pleurs je deviens trop sensible,
Lorsque je dois m'armer d'un courage invincible;
Laissez-moi vous quitter.

PÉNÉLOPE.

Pour courir au trépas!

ULYSSE.

Je vais vous délivrer.

PÉNÉLOPE.

Je veux suivre vos pas.

ULYSSE.

De paroître à vos yeux je devois me défendre:
Vos plaintes, vos transports se feront trop entendre;
Et ces cruels tyrans que mon bras doit punir,
Avertis par vos cris, pourroient nous prévenir.
Adieu, je vais... Hélas! que pourrai-je vous dire?
Percé de vos douleurs, je frémis, je soupire;
Je m'arrête, m'oublie, et me laisse attendrir!
Ce n'en est pas le tems, il faut vous secourir.

PÉNÉLOPE.

Que les dieux soient fléchis, qu'ils soient inexorables,
Nos destins désormais seront inséparables:
Je ne vous quitte plus.

ULYSSE.

Ne me retenez pas;
Attendez, espérez.

PÉNÉLOPE.

Il se va perdre, hélas!
Suivons.

SCENE IV.

PENELOPE, EURIMAQUE, ERICLEE.

ÉRICLÉE.

De vos ennuis cachez la violence;
Vous découvrirez tout; votre ennemi s'avance.

EURIMAQUE.

Il fuit: il croit en vain éviter mon courroux,
L'imposteur; je voulois le surprendre avec vous.
Dieux! à ce dernier trait aurois-je pu m'attendre?
Ce n'est point un faux bruit qui vient de se répandre?
Vous le croyez?

PÉNÉLOPE.

Seigneur, je crois la vérité;
Mon Ulysse est vivant.

EURIMAQUE.

Ah! j'en serois flatté:
Je voudrois qu'il vécût pour sentir mieux ma haine;
Que mon bonheur causât et sa honte et sa peine;
Qu'il me vît en ces lieux revêtu de ses droits,
Son fils chargé de fers, son peuple sous mes lois.
Faites-le revenir pour augmenter ma joie;
Qu'un si fameux triomphe à ses yeux se déploie:
Mais si l'on ne l'a pu tirer du fond des mers,
Il en devra rougir au moins dans les enfers.
Songez donc qu'à mes lois rien ne peut vous soustraire:

Votre fils forme en vain un projet téméraire ;
J'ai déja prévenu ce qu'il pourroit tenter ;
Mes ordres sont donnés pour le faire arrêter :
Et quant à l'imposteur qui fait revivre Ulysse,
En présence du peuple on le livre au supplice.
Je cours pour seconder les soins d'Antinoüs :
L'arrêt est prononcé ; je ne pardonne plus.

SCENE V.

PENELOPE, ERICLÉE.

PÉNÉLOPE.

Etoit-ce donc ainsi que vous deviez m'entendre ?
Grands dieux, étoit-ce ainsi qu'il falloit me le rendre
Cet époux demandé par des vœux si constans ?
Après que j'ai pour lui soupiré si long-tems,
Ce héros, qui du sort a bravé les outrages,
Sorti de cent combats, sauvé de cent naufrages,
Viendra dans son palais, dans le sein de ses dieux,
Sous une main indigne expirer à mes yeux !
Traître, de qui le bras s'arme pour son supplice,
Ne frémissez-vous point en regardant Ulysse ?
C'est lui. Je veux, cruel, mourir des mêmes coups.

ÉRICLÉE.

Madame !

PÉNÉLOPE.

Hélas ! mes cris trahiront mon époux !

Oui, peut-être qu'encor leur fureur en balance
N'exerce pas sur lui toute sa violence;
Peut-être que son sang leur semble à dédaigner,
Et pour quelques momens ils pourront l'épargner:
Mais s'ils vont découvrir que c'est le grand Ulysse,
Par leur lâche fureur il faudra qu'il périsse;
Excités par mes cris, ils vont précipiter
L'attentat inhumain que je veux arrêter.
A quoi me résoudrai-je? où courir? Quelle peine!
La crainte me retient quand mon amour m'entraîne.
Courons, cherchons Iphise; il la faut employer
Pour suspendre...

ÉRICLÉE.

Le ciel semble vous l'envoyer.

SCENE VI.

PENELOPE, IPHISE, ERICLÉE.

IPHISE.

Que faites-vous? hélas! je viens de voir mon pere
Suivre sans m'écouter son ardente colere;
Arcas, Antinoüs excitent leurs soldats:
Le sang de l'étranger ne leur suffira pas;
Ils vont perdre le prince! Êtes-vous sans alarmes?
Tout le peuple est troublé, par-tout brillent les armes.

PÉNÉLOPE.

Ah! vous ne savez pas quels coups me font souffrir!

Mes maux sont à leur comble, et je n'ai qu'à mourir.

IPHISE.

Quoi! quel vain désespoir de votre ame s'empare!
Non, arrachez le prince à leur fureur barbare:
Vous pouvez d'un seul mot calmer tous les esprits.
Que l'amour de mon pere à la fin ait son prix,
Et lui-même aussitôt dissipant les rebelles
Fera tomber le fer de leurs mains criminelles.
Paroissez; hâtez-vous: le prince va périr;
Ah! s'il est tems encor je vais le secourir.

SCENE VII.

PENELOPE, ERICLEE, EURINOME.

PÉNÉLOPE.

Ne ménageons plus rien; allons, chere Ericlée,
Montrer toute l'horreur dont mon ame est comblée;
Apprenons à ce peuple à mourir pour son roi:
Mon exemple... Eurinome, ah! quel est ton effroi?
Jusqu'où va des tyrans la cruelle injustice?
Sur l'étranger...

EURINOME.

On dit qu'on reconnoît Ulysse,
Qu'on l'immole, qu'il meurt! Un combat furieux,
Un spectacle inoui vient d'effrayer mes yeux;
Je n'ai pu discerner qui périt, qui se venge;
De cris, de sang, de morts, c'est un affreux mélange.

J'entendois, C'est Ulysse ! et mille bruits confus
Mêloient avec son nom celui d'Antinoüs.
Le roi, dit-on, cédant au nombre qui l'accable,
Arrache aussi la vie à ce monstre exécrable.
Télémaque, entraîné par le sort inhumain,
Pressé dans ce palais, court le fer à la main;
Pour venir jusqu'à vous, sa valeur étonnante
S'ouvre par cent combats une route sanglante,
Sous ses pas... Il paroît.

SCENE VIII.

PENELOPE, TELEMAQUE, ERICLÉE, EURINOME.

PÉNÉLOPE.

Mon fils, où courez-vous?
Venez, mourons ensemble.

TÉLÉMAQUE.

Ah! le ciel est pour nous:
Mon pere est triomphant; sa valeur invincible...
Non, plutôt quelque dieu sous sa forme est visible;
Et ce miracle est tel que, venant de le voir,
J'ai peine encor moi-même à le bien concevoir.

PÉNÉLOPE.

Dieux justes !

TÉLÉMAQUE.

Des tyrans l'implacable colere,

Le traitant d'imposteur, vouloit perdre mon pere,
Et par un châtiment célebre et signalé
Qu'aux yeux de tout le peuple on le vît immolé.
Dès qu'il sort du palais leurs soldats l'environnent;
Il marche, il se fait jour, ses regards les étonnent:
Sur les degrés du temple enfin il est monté
D'un air tel que l'auroit Jupiter irrité:
« Traîtres, s'écria-t-il, dont la lâche insolence
« Désola mes états pendant ma longue absence,
« Et qui, persécutant et ma femme et mon fils,
« Pensiez voir par ma mort vos crimes impunis;
« Je vis, me voici prêt à me faire justice;
« Aux coups qui vont tomber reconnoissez Ulysse.
« Allons, Eumée; à moi, Mentor, Philetius ».
Là d'un bras foudroyant il perce Antinoüs:
Je crie à haute voix, C'est le roi, c'est mon pere!
Et fonds en l'imitant sur la garde étrangere.
Arcas, les plus mutins sont d'abord renversés:
Nos fideles amis, d'un beau zele poussés,
Animent tout le peuple; il se déclare, il s'arme;
Parmi les ennemis tout se trouble, s'alarme,
Tout s'ébranle, tout fuit, rien n'ose résister;
Et l'effroi dans les flots les fait précipiter.
Dérobant Eurimaque à sa perte certaine,
Je l'ai dans ses vaisseaux fait conduire avec peine.
O ciel! que ne peut point la présence des rois!
Mon pere en se nommant a repris tous ses droits;
Et son aspect auguste et ses coups redoutables

Ont désarmé soudain, ou puni les coupables;
Les plus rebelles cœurs rentrent dans le devoir,
Tout reconnoît déja ses lois et son pouvoir.
Tandis que sa victoire exige sa présence,
Son ordre auprès de vous m'envoie en diligence.
J'ai chassé les soldats qui gardoient ce palais,
Et leur indigne sang a lavé leurs forfaits.
Venez donc voir Ulysse au milieu de sa gloire,
Son cœur attend de vous le prix de sa victoire:
Je vais trouver Iphise, et dans son triste effroi
Lui rendre en ce moment les soins que je lui doi.
Que veut Eumée?

SCENE IX.

TELEMAQUE, PENELOPE, EUMÉE, ERICLÉE, EURINOME.

EUMÉE.

Enfin tout se calme en Ithaque:
Mais votre soin n'a pu conserver Eurimaque;
Lorsqu'il croyoit, seigneur, aborder ses vaisseaux,
L'esquif qui le portoit s'abîme sous les eaux.

TÉLÉMAQUE.

Et que devient Iphise?

EUMÉE.

Elle ignore sa perte.
Ulysse vous attend pour aller voir Laërte,

Madame.

TÉLÉMAQUE.

Pardonnez si mon empressement
Cherche Iphise.

PÉNÉLOPE.

Suivez ce tendre mouvement.
Enfin, dieux tout-puissans qui m'avez exaucée,
De mes longues douleurs je suis récompensée;
Mais ce bonheur, mon fils, qu'ils rendent à mes vœux
Ne seroit point parfait si vous n'étiez heureux.

FIN DE PÉNÉLOPE.

EXAMEN

DE PÉNÉLOPE.

« Mes ouvrages, disoit Eschyle, ne sont que des « reliefs des festins d'Homere ». En effet, presque toute l'ancienne tragédie grecque n'est fondée que sur les récits de l'Iliade et de l'Odyssée. Plusieurs poëtes modernes ont suivi les mêmes traces ; et notre théâtre s'est successivement enrichi des beautés simples et touchantes des poëtes grecs. Le sujet de Pénélope, qui renferme une grande partie du plan de l'Odyssée, devoit paroître un des plus difficiles à traiter. La vertu modeste et tranquille de Pénélope, la prudence consommée d'Ulysse, l'insolente audace des amans de son épouse, ne sembloient pas offrir à l'art dramatique des ressources suffisantes : l'abbé Genest sut en tirer tout le parti possible. Le grand écueil du sujet étoit la multitude des amans de Pénélope : le poëte moderne n'en a présenté qu'un qui n'a aucune vue sur le trône d'Ithaque, mais qui, aimant éperdument la reine, est capable de tout tenter pour satisfaire sa passion. Il a placé à côté de cet amant un ambitieux qui a d'abord adressé ses vœux à Pénélope, mais qui, n'ayant conçu aucun espoir, n'a plus d'autre dessein que de s'emparer du sceptre d'Ulysse, et qui, pour parvenir à ce but, excite l'amant de la reine à consommer son attentat en la conduisant à Samos. Cette combinai-

son savante contribue beaucoup à rendre le sujet théâtral. Si vous y joignez celle des rôles de Télémaque et d'Eumée, vous remarquerez qu'il devient plus dramatique, et que son ensemble acquiert de l'intérêt et de la régularité.

On a blâmé avec raison les trois reconnoissances. Il faut observer qu'à cette époque ce moyen étoit moins usé qu'actuellement : cependant l'abbé Genest auroit pu transporter celle d'Eumée hors des yeux du spectateur ; il semble que les reconnoissances avec Télémaque et avec Pénélope auroient eu plus d'effet.

Une grande difficulté étoit de remplir la scene sans offrir Ulysse aux yeux de Pénélope, jusqu'au moment où le héros se décide à se présenter au peuple. Les derniers actes se ressentent de l'éloignement des deux époux, qui, chacun de leur côté, parlent de leur amour et de leurs regrets, et que l'on brûle de voir réunis. Peut-être l'auteur eût-il rendu sa piece plus intéressante en suivant l'exemple d'Homere, qui fait d'abord trouver Ulysse avec Pénélope, sans que celle-ci le reconnoisse, et qui dans une autre scene amene la reconnoissance avec une délicatesse et un art que l'on ne sauroit assez admirer. Il faut convenir qu'il seroit peu vraisemblable que Pénélope ne reconnût pas son époux au premier abord ; mais la déesse qui veille sur lui a altéré ses traits, et même, sans que l'on ait besoin de recourir à des moyens surnaturels, n'est-il pas possible que les malheurs, une absence de plusieurs années, la fatigue des voyages, aient changé Ulysse au point de le rendre méconnoissable ? D'ail-

leurs on doit observer que Pénélope ose à peine lever les yeux sur un autre homme que son époux. On regrettera d'autant plus cette scene, qu'elle est un des morceaux les plus touchans de l'Odyssée. Un étranger qui a connu Ulysse veut s'entretenir de lui avec la reine; admis devant elle, il lui parle de son époux; Pénélope s'attendrit: la fidele Ériclée, qui a été la nourrice d'Ulysse, veut laver les pieds à l'étranger; une cicatrice qu'elle a autrefois remarquée lui annonce qu'elle est aux pieds de son maître: elle reconnoît Ulysse; dans son transport elle veut parler; Ulysse, étouffant ses soupirs, lui dit à voix basse: « Garde-toi de parler, et qu'aucun ici n'apprenne de « toi mon secret ». « Mon fils, répond Ériclée, je le « garderai au fond de mon cœur, et ce cœur sera plus « impénétrable que la roche et le fer ». La scene se prolonge encore; la joie inquiete d'Ériclée, la douleur de Pénélope, la contrainte d'Ulysse, la rendent très intéressante.

Sans suivre exactement la marche d'Homere, il semble que l'abbé Genest auroit pu profiter de ces beautés, et nourrir ainsi par une scene touchante son quatrieme acte, qui est un peu vide. Dans une tragédie, il faut, le plus qu'il est possible, mettre en présence l'un de l'autre les principaux personnages; si l'on s'en abstient, l'action devient froide et languissante.

Le rôle de Pénélope est très bien conçu: quoique sa position ne lui fournisse que des plaintes continuelles, l'auteur a su y mettre de la variété, et sur-tout répandre sur ce personnage tous les charmes de la douceur,

de la décence et de la vertu. Lorsqu'on annonce à Pénélope qu'un étranger se présente dans le palais et qu'il est pauvre et malheureux, elle s'écrie:

Gardez qu'on ne l'outrage ;
Sur des bords étrangers, Ulysse, sans appui,
Peut-être au même état se rencontre aujourd'hui.

Ces sentimens sont pleins de naturel, et respirent la plus tendre humanité. M. de Voltaire les a embellis dans Mérope. Cette reine malheureuse dit, en parlant du jeune étranger qui lui est présenté :

Egyste est de son âge;
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et par-tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.

Dans la tragédie de l'abbé Genest, Ulysse est tel que l'a peint Homere; au milieu de ses inquiétudes pour son épouse, de ses témoignages de tendresse pour son fils, il conserve toujours cette sécurité et cette retenue que donne une prudence consommée.

Le style de cette tragédie est en général pur et élégant; mais on pourroit y desirer plus de précision, plus de force, et plus de couleur. Elle eut peu de succès dans la nouveauté: on la remit ensuite au théâtre, où elle fut accueillie, et où elle s'est maintenue longtems. On est fondé à croire que si elle reparoissoit, elle plairoit au public. On doit d'autant plus desirer qu'elle soit remise, que ce sujet si beau et si difficile manque au théâtre, et ne sera probablement

jamais mieux traité. Pénélope obtint d'illustres suffrages : Bossuet, après l'avoir lue, dit qu'*il ne balanceroit pas à approuver les spectacles, si l'on y donnoit toujours des pieces aussi épurées.* L'évêque de Meaux oublioit dans ce moment que les accessoires du spectacle sont presque toujours plus dangereux que les pieces que l'on y représente, et qu'en supposant même qu'elles fussent plus épurées, le théâtre deviendroit difficilement une école de mœurs. Il paroît que ce grand homme admiroit sur-tout dans Pénélope les beautés simples tirées d'Homere, un plan sage et régulier, et les graces d'une diction facile et harmonieuse, quoiqu'un peu négligée.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE

DE CAMPISTRON,

Représentée pour la premiere fois le 8 février 1685.

NOTICE
SUR CAMPISTRON.

Jean Galbert Campistron naquit à Toulouse en 1656. Il paroît que sa jeunesse fut très orageuse. Après avoir obtenu de grands succès dans ses études, il témoigna pour les fonctions d'un état sérieux cette indifférence qui n'est que trop commune parmi les jeunes gens. Toute la tendresse de sa famille se porta sur son jeune frere, qui fut destiné à occuper la place de son pere. Des passions violentes se déployerent de bonne heure dans le cœur de Campistron : à seize ans il aimoit éperdument une demoiselle de Toulouse qu'il vouloit épouser, et il se battit pour elle. Il eut à combattre un rival moins impétueux, mais plus exercé que lui, aussi fut-il dangereusement blessé.

Les suites de cette affaire d'honneur, la passion des vers, l'ambition de déployer ses talens sur un grand théâtre, le déciderent à venir à Paris. Il fréquenta beaucoup les spectacles, et il

se lia bientôt d'amitié avec plusieurs comédiens. Le célebre Raisin fut celui qui parut prendre le plus d'intérêt au jeune poëte : sa femme, jeune et belle, n'avoit pas encore une grande réputation dans la tragédie ; Campistron lui donna les principaux rôles de ses pieces, et contribua à la faire connoître avantageusement du public. L'amitié du poëte et du comédien devint si forte qu'ils ne purent plus vivre séparés, et que Campistron s'établit dans la maison de Raisin. Ce comédien, doué d'un caractere aimable et enjoué, recevoit beaucoup de monde, et procura à son ami des connoissances utiles.

La tragédie de Virginie, qui fut le coup d'essai de Campistron, n'eut pas un grand succès ; mais elle annonça dans le poëte un esprit juste, quelque entente de la scene, et sur-tout un dessein très marqué d'imiter Racine. On espéra que son style, foible et sans couleur, pourroit se former par le travail. Telles furent les causes des encouragemens que reçut Campistron.

La tragédie d'Arminius, qui suivit immédiatement Virginie, lui est très supérieure : quoique le style offrît encore fréquemment les mêmes

défauts, on admira une intrigue bien conçue, bien conduite, et bien dénouée; et l'on remarqua des progrès dans l'art de peindre et de soutenir les caracteres. D'après les conseils de Raisin, Campistron dédia cette piece à la duchesse de Bouillon, qui fut très flattée d'une épître en vers que lui adressa le poëte. La même tragédie procura à Campistron l'honneur d'être présenté au prince de Conti, qui malheureusement pour le poëte mourut deux ans après de la petite vérole. Ces protections puissantes ne tirerent pas l'auteur de l'état de détresse qui le forçoit à recevoir des secours de Raisin.

L'occasion d'une fête que le duc de Vendôme vouloit donner à Anet, et la recommandation de Racine, changerent entièrement la fortune de Campistron. Le duc avoit prié Racine de composer un divertissement pour M. le dauphin; ce grand poëte, qui commençoit à fuir le monde, offrit ses excuses, et proposa Campistron comme celui qui lui paroissoit le plus propre à le suppléer. L'auteur d'Arminius justifia sous plusieurs rapports l'opinion de Racine; et l'opéra d'Acis et Galathée fut, comme le disent les historiens du

Théâtre françois, l'un des plus beaux ornemens de cette superbe fête. Le duc de Vendôme, pour témoigner sa reconnoissance à Campistron, lui envoya cent louis : le poëte, soit par un point d'honneur bien estimable dans un homme qui manquoit de tout, soit par l'espoir d'obtenir une récompense plus digne de lui, refusa cette gratification pécuniaire. Le duc, étonné de ce désintéressement, attacha Campistron à sa personne, et lui donna la place de secrétaire de ses commandemens. Les fonctions de cette place étoient peu laborieuses; et le poëte, dont le principal emploi étoit de partager les plaisirs du prince, et de les rendre plus piquans par les graces de son esprit, ne s'occupoit que rarement de choses sérieuses. J'interromprai un instant la suite des travaux littéraires de Campistron pour terminer ce qui concerne les progrès rapides de sa fortune. Un trait de courage augmenta l'estime que le duc avoit pour lui : à la bataille de Steinkerque, dans un moment où le prince chargeant lui-même faisoit des prodiges de valeur, où le feu étoit très vif et le danger extrême, Vendôme fut très étonné de voir Campistron à côté de lui:

« Que faites-vous ici, Campistron? lui dit-il », « Monseigneur, lui répondit froidement le poëte, « voulez-vous vous en aller » ? Le duc fit quelque tems après donner à Campistron le marquisat de Penango dans le Montferrat; et Philippe V ayant été instruit qu'il s'étoit conduit avec autant de courage à Luzzara, le nomma sur le champ de bataille chevalier de l'ordre de S.-Jacques de l'épée, dont la princesse des Ursins lui procura dans la suite une commanderie.

La comédie de l'Amante Amant fut représentée la même année qu'Arminius : elle annonça dans l'auteur un talent marqué pour ce genre, et fut un heureux présage qui se trouva réalisé lorsque Campistron donna le Jaloux désabusé, piece restée au théâtre.

La Nouvelle de D. Carlos, par l'abbé de Saint-Réal, faisoit alors une grande sensation : Campistron voulut traiter ce sujet; mais des ordres secrets l'obligerent à dépayser ce trait historique, et à changer les noms des personnages. La tragédie d'Andronic, qui est considérée comme la meilleure de Campistron, retrace les intrigues secretes de la cour de Philippe II : mais le carac-

tere de ce prince paroît trop foible; la passion des deux amans n'est pas assez tragique, et le défaut de coloris local nuit beaucoup à l'effet de cette piece, qui néanmoins est pleine d'intérêt.

Alcibiade dut son succès au fameux Baron, qui fit excuser une galanterie déplacée dans le genre tragique. Phocion et Adrien n'eurent presque aucun succès. Voici comment s'exprime l'auteur à l'occasion de la premiere de ces pieces: « J'ai toujours imputé son mauvais sort à la pi-« toyable maniere dont le personnage le plus « important a été joué. Chacun aime à se flatter: « je puis avoir tort; mais peut-être ai-je raison: « le lecteur en jugera ». Le jugement des spectateurs fut malheureusement confirmé par celui des lecteurs.

Tiridate fut, après Andronic, celle des tragédies de Campistron qui eut le plus de succès. La passion d'un frere pour sa sœur étoit absolument neuve dans la tragédie: aussi tragique que celle de Phedre, elle pouvoit avec le talent de Racine produire un aussi grand effet sur la scene. On regrette de trouver dans le caractere de Tiridate, qui aime en secret sa sœur Erinice, trop

de mollesse, et plutôt une mélancolie langoureuse que les tourmens d'une passion violente. Deux scenes cependant doivent être exceptées de ce jugement peut-être trop sévere. Tiridate est témoin du consentement que donne le roi au mariage de sa sœur avec un grand de la cour; il s'écrie aussitôt:

Non, seigneur;
Un sujet ne doit pas prétendre à tant d'honneur:
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.
Vous-même, par les nœuds dont la force nous lie...
Considérez, seigneur, dans quel auguste rang
Vos vertus, vos exploits ont porté votre sang;
Songez qu'en ce degré de gloire et de puissance,
Vous voyez tous les rois briguer votre alliance:
Pouvez-vous vous résoudre à les offenser tous,
En donnant à ma sœur un sujet pour époux?
Non qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-même;
Mais à tant de vertus il manque un diadême.
Il est d'autres honneurs pour le récompenser,
Accablez-l'en; je crois devoir vous en presser;
Je serai le premier à lui rendre justice:
Mais pour un rang plus haut réservez Érinice.
Enfin, si mes respects, si mes mortels ennuis
Vous ont rendu sensible à l'état où je suis,
N'augmentez pas, seigneur, l'excès de ma misere,
En forçant votre fils à se plaindre d'un pere.

La déclaration d'amour est très passionnée: on

peut remarquer qu'elle n'a pas été inutile à M. Ducis dans sa tragédie d'Abufar:

TIRIDATE.

Hélas! pourquoi le sort impitoyable
Forma-t-il entre nous ce lien qui m'accable?
Pourquoi d'un même sang et dans les mêmes lieux
Nous fit-il recevoir la lumiere des cieux?
Et pourquoi dans le sein d'une terre étrangere,
Inconnue à l'Asie, inconnue à mon pere,
. . . . . .
Ne me permit-il pas de vous aller chercher?
Que par ce prix alors ma valeur animée
Auroit de mes exploits chargé la renommée!
. . . . . .
Qu'ai-je fait, malheureux! n'ai-je pu m'en défendre?
C'est ma sœur qui me parle . . . . . .
. . . . . .
Ma sœur, que ce silence exprime de colere!
Il m'est donc échappé ce secret odieux!
Mais sachez par quel sort il éclate à vos yeux.
Je partois triomphant de vos premieres larmes;
La fuite me sauvoit du pouvoir de vos charmes;
En proie à mes tourmens, sans espoir d'en guérir,
Je courois dans l'exil les pleurer et mourir:
Les dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire,
Je finisse ma course avec toute ma gloire;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs,
Et je n'ai pu deux fois résister à vos pleurs.

Deux tragédies de Campistron, Aëtius et Pompëia, ne furent point imprimées: on a conservé des fragmens de la derniere. Les freres Parfaict

parlent d'une tragédie de Juba à laquelle le poëte travailloit dans sa vieillesse, et dont on a retenu ces deux vers :

Tu verras que Caton, loin de nous secourir,
Toujours fier, toujours dur, ne saura que mourir.

Campistron ne put jamais corriger la foiblesse de son style : il sentoit lui-même ce défaut; mais il lui étoit impossible de revenir sur son premier jet. La conception des plans de ses pieces de théâtre est toujours sage et réguliere ; si la poésie en étoit plus forte et plus coloriée, elles pourroient approcher de la perfection. « J'avancerai même, « dit M. de Voltaire, que c'est la diction seule qui « abaisse M. Campistron au-dessous de M. Racine. « J'ai toujours soutenu que les pieces de M. Cam- « pistron étoient pour le moins aussi régulière- « ment conduites que celles de l'illustre Racine : « mais il n'y a que la poésie de style qui fasse la « perfection des ouvrages en vers. M. de Campis- « tron l'a toujours négligée ; il n'a imité le coloris « de M. Racine que d'un pinceau timide : il man- « que à cet auteur, d'ailleurs judicieux et tendre, « ces beautés de détail, ces expressions heureuses « qui sont l'ame de la poésie, et font le mérite

« des Homere, des Virgile, des Tasse, des Milton,
« des Pope, des Corneille, des Racine, des Boileau. »

Cette foiblesse de style qu'on a justement reprochée à Campistron venoit de sa négligence pour tout ce qui exigeoit une attention suivie. Cette paresse étoit si grande qu'il ne pouvoit prendre sur lui de répondre aux lettres qu'on lui écrivoit. On a mille fois répété qu'il brûloit les lettres adressées à M. de Vendôme, au lieu d'y répondre : cette anecdote fausse doit son origine à un mot du prince qui ne s'appliquoit qu'à la correspondance du poëte.

Campistron, comblé d'honneurs et de biens, conçut le desir de revoir sa patrie et de finir ses jours dans la retraite. Il continuoit à cultiver les lettres loin de la capitale, lorsqu'il fut nommé membre de l'académie françoise, où il remplaça Ségrais. Cette nomination lui fit d'autant plus d'honneur qu'il ne l'avoit pas sollicitée. Depuis long-tems Campistron souffroit d'une maladie que les médecins ne pouvoient expliquer : lorsqu'il mourut subitement, le 11 mai 1723, on reconnut qu'il avoit un abcès au poumon, dont il fut étouffé.

PRÉFACE.

Je conçus la premiere idée de ce sujet sur une histoire moderne *, écrite par M. l'abbé de Saint-Réal, et qui a été pendant plusieurs années entre les mains de tout le monde: mais comme, par des raisons invincibles, je ne pouvois pas mettre sur la scene les personnages de M. de Saint-Réal sous leurs véritables noms, je fus obligé de chercher ailleurs quelque évènement qui ressemblât à celui qu'il avoit traité. Je trouvai heureusement ce que je cherchois dans l'histoire de Constantinople. Les caracteres de Collojean, d'Andronic, et d'Irene sont les mêmes que M. de Saint-Réal a donnés à ceux dont il a parlé; et les faits des deux histoires sont conformes dans toutes leurs circonstances: la seule différence qu'on y trouve, c'est que Collojean ne fit pas mourir son fils; il se contenta de lui faire crever les yeux avec du vinaigre brûlant, supplice ordinaire des princes de l'empire d'Orient. Au reste, l'éloge que j'ai fait d'Alexis pere de Collojean, n'est point sans fondement. Ce fut un très grand empereur; et la princesse Irene sa fille, la Sapho de son siecle, a composé un poëme à sa louange qu'on a regardé comme un chef-d'œuvre.

* D. Carlos, histoire espagnole.

Le succès de cette tragédie fut aussi heureux à la cour et à la ville qu'aucun qu'il y ait jamais eu; et il se passa même pendant les premieres représentations des choses si avantageuses pour moi, qu'il ne me convient pas de les rapporter.

Ce succès a été si grand qu'il auroit pu me persuader que j'ai fait une piece parfaite, si j'avois été plus vain que je ne suis; mais, bien loin de le penser, j'avoue de bonne foi qu'il y a plusieurs défauts: ainsi j'attribue sa réussite autant à la beauté du sujet et à l'adresse des acteurs qu'à mes vers et à mes pensées. Le sujet est le plus touchant et le plus singulier qui ait jamais été traité, et messieurs les comédiens se sont surpassés dans la représentation de cette piece; tous les caracteres en ont été admirablement bien remplis. Irene a fait verser des larmes à tous ceux qui l'ont entendue; mais M. Baron s'est élevé au-dessus de lui-même *: il a trouvé l'art de rendre tous les jours son rôle nouveau par les différentes manieres dont il l'a joué; il y a découvert et fait sentir des beautés que je n'y connoissois pas moi-même; enfin il a fait ce que ces acteurs que la Grece a tant vantés auroient eu bien de la peine à faire.

---

* Dans le rôle d'Andronic.

A MADAME

LA DAUPHINE.

MADAME,

Je vous offre cette tragédie parcequ'elle doit son mérite et son succès à votre seule approbation. Le public a réglé avec soumission et avec plaisir son jugement sur le vôtre, et les larmes dont vous avez honoré le déplorable sort d'Andronic ont été suivies de celles de tout Paris. Quel bonheur pour moi d'avoir mis au jour un ouvrage qui ne vous ait pas déplu! et quelle joie

pour les auteurs tragiques d'apprendre que vous vous laissez attendrir par la représentation de leurs poëmes! Mais, MADAME, *ces mouvemens généreux et cette noble pitié que ces spectacles inspirent aux belles ames ne font pas tout le plaisir que le théâtre vous donne; vous en goûtez sans doute un plus agréable et plus glorieux en comparant votre destinée à celle de ces illustres infortunés que la scene expose à vos yeux. Vous trouvez d'abord que toutes leurs disgraces ont été causées ou par la persécution de la fortune ou par la tyrannie de leurs passions, et vous voyez en même tems que vous êtes pour jamais à couvert de ces deux sortes de malheurs. Fille de* LOUIS-LE-GRAND, *la fortune ne peut vous nuire : elle respecte tout ce qu'il aime, et semble prévenir ses moindres desirs; ou plutôt elle cede à la prudence et à la valeur de cet adorable monarque. Pour les passions, on sait que vous ne les connoissez que chez les autres, ou que si votre cœur est sensible à quelques unes, elles sont véritablement des vertus: aussi l'Europe vous regarde comme le modele des princesses qu'elle éleve. Heureuses celles qui profiteront de vos exemples, et plus heureux*

moi-même si je puis un jour dépeindre une héroïne en qui la France reconnoisse quelques uns de vos traits!

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CAMPISTRON.

ACTEURS.

COLLOJEAN PALÉOLOGUE, empereur de Grece.

IRENE, fille de l'empereur de Trébisonde, et femme de l'empereur.

ANDRONIC, fils de l'empereur.

LÉON, MARCENE, } ministres d'état.

LEONCE, envoyé des Bulgares auprès de l'empereur.

EUDOXE, gouvernante d'Irene.

NARCÉE, confidente d'Irene.

MARTIAN, confident d'Andronic.

ASPAR, GÉLAS, } officiers des gardes de l'empereur.

CRISPE, officier de l'empereur.

GARDES.

La scene est à Constantinople, autrefois Bysance, dans le palais de l'empereur.

Perin del *Guyot Sculp.*

Mon abord imprévu vous trouble l'un et l'autre.

Acte II. Sc. V.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

Quoi! malgré nos chagrins et notre longue haine,
Léon, dis-tu, demande à parler à Marcene?
A moi! me dis-tu vrai? puis-je le croire ainsi?

CRISPE.

Oui, seigneur, et bientôt il doit se rendre ici.

MARCENE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflamme,
Après que si long-tems, soigneux de m'offenser,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,

Et l'emploi glorieux que j'exerce à Bysance?
Pour moi, je l'avoûrai, dans ma haine affermi,
Je ne regarde en lui qu'un mortel ennemi;
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire
Me venge assez des maux qu'il a voulu me faire.
Je l'attendrai pourtant, et pour être éclairci
Des sentimens secrets d'un homme...

CRISPE, *l'interrompant.*

Le voici.

SCENE II.

LÉON, MARCENE, CRISPE.

LÉON, *à Crispe.*

Que l'on nous laisse seuls.

(*Crispe sort.*)

SCENE III.

LEON, MARCENE.

LÉON.

Seigneur, puis-je prétendre
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre,
Et que de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez sans contrainte écouter mes discours?

MARCENE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrete;

Mais dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez. Ne craignez rien en vous ouvrant à moi:
Je le jure, seigneur, fiez-vous à ma foi.

LÉON.

Il suffit; ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour et sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le savez, seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'empereur;
Il partage entre nous son cœur et sa puissance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense:
Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré;
Et vous, que contre moi poussoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur et ma vie:
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moi;
Et, puisqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que, jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre,
Puisque chacun de nous estimant son rival,
Trembloit qu'à sa fortune il ne devînt fatal;
Persuadés tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'empire.
Souvent nos démêlés étant près de finir,
L'empereur a pris soin de les entretenir.
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre zele:
Chacun de nous étoit un ministre fidele,
Dont les yeux attachés sur un seul ennemi,
Toujours dans son devoir le tenoit affermi.

Ainsi tant qu'ont duré nos haines mutuelles
L'empereur a joui du fruit de nos querelles:
Il faut les terminer; le jour en est venu.
L'état de cette cour, seigneur, vous est connu:
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irene
L'empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la princesse à son fils malheureux
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds,
Andronic tout entier se livre à la colere;
Et si dans ses transports il épargne son pere,
S'il le respecte encore, ah! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups.
Il impute à nos soins sa triste destinée;
Il croit que pour résoudre un second hyménée,
Enfin pour en former les injustes liens
L'empèreur a suivi vos conseils et les miens.
Nos périls sont égaux, nos craintes sont communes,
Seigneur; associons nos cœurs et nos fortunes,
Et pour nous maintenir hâtons-nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

MARCENE.

Je ne sais si je puis avec quelque assurance,
Seigneur, de vos discours bannir la défiance;
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter;
Nous sommes seuls enfin: qu'aurois-je à redouter?
Quand vous m'accuseriez, votre seul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage;
Je connois là-dessus l'esprit de l'empereur.

Je vais donc vous répondre et vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je vois trop l'importance:
Le prince est plus à craindre encore qu'on ne pense!
Il régnera. Comment nous pourrons-nous sauver?
Pour moi, qui fus chargé du soin de l'élever,
Je me suis fait long-tems une pénible étude
De percer les raisons de son inquiétude:
Vous savez que toujours solitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret;
Grace à mes soins j'ai lu jusqu'au fond de son ame;
J'ai vu son désespoir; l'ambition l'enflamme;
Au desir de régner sans cesse abandonné,
Tout lui déplaît ici n'étant point couronné.
Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage,
De domter son orgueil dans un long esclavage,
On l'a vu chaque jour, loin de s'humilier,
Se roidir contre nous et devenir plus fier:
Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance,
Il ne sauroit souffrir la moindre dépendance;
Mais sur-tout j'ai connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris.
Il voit notre pouvoir dans la cour de son pere,
Seigneur, comme un larcin que nous osons lui faire;
Et si de l'empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir que pour changer de sort.
Voilà quel est le prince; et je puis dire encore
Qu'il est cher à la cour, que le peuple l'adore.
Dès l'enfance, affectant une fausse pitié,

Il s'est de tout l'empire attiré l'amitié.
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares;
Chaque jour l'envoyé de ces peuples barbares
L'entretient, le consulte, et près de l'empereur
Andronic l'a flatté de toute sa faveur.
Ah! rendons pour la paix leur projet inutile!
Que serions-nous tous deux dans un état tranquille?
L'empereur, libre alors de craintes et de soins,
Étant plus absolu, nous écouteroit moins.
En vain de sa tendresse il nous donne des marques:
Il est, n'en doutez point, comme tous les monarques
Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achetent leurs conseils,
Tandis que le désordre ou le destin contraire
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire;
Mais après le danger, à l'abri du malheur,
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur.
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles:
Nos services passés sont de foibles asiles;
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux:
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux,
Et l'exil, la prison... que dis-je? une mort prompte
Chez la postérité fait passer notre honte;
D'autant plus malheureux qu'accablés de douleurs
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
Nos maux font le sujet de la publique joie;
Que le peuple triomphe, et, loin de s'attendrir,

Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir.

LÉON.

Oui, seigneur, prévenons le retour ordinaire
Qui du sort indigné nous montre la colere.
Occupons l'empereur; ne le laissons jamais
Goûter le plein bonheur d'une profonde paix:
Ainsi, maîtres de tout, nous n'aurons plus de maître,
Et le fier Andronic... Mais je le vois paroître:
L'envoyé l'accompagne, et Martian aussi.

SCENE IV.

ANDRONIC, LÉONCE, MARCENE, LÉON, MARTIAN.

ANDRONIC, *à Léonce.*

Je vais leur en parler; ils sont tous deux ici.
Léonce, vous verrez avec combien de zele
Des peuples opprimés je défends la querelle...
(*à Marcene et à Léon.*)
Vous, dont les seuls avis et la pleine faveur
Au gré de vos desirs font agir l'empereur,
Portez-le à la clémence, et faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la paix que Léonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un peuple malheureux et non pas criminel:
Pressez, n'épargnez rien, secondez mon envie;
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie:

Des peuples ébranlés j'assurerai la foi;
J'en réponds, si l'on veut s'en reposer sur moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misere;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon pere,
En faveur de vos soins je puis tout oublier,
Que je m'abaisse enfin jusqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah! seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

C'est assez. Il me reste à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'empire.
Laissez-moi.

(*Marcene et Léon sortent.*)

SCÈNE V.

ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

LÉONCE, *à Andronic.*

Sur l'espoir d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons...

ANDRONIC.

Eh! que puis-je aujourd'hui?
Hélas! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites!
Et vous pouvez un jour par une douce paix
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
L'empereur doit ici vous voir et vous entendre;

Il l'a promis... Il vient... Je vais tout entreprendre;
Trop heureux si mes soins donnent à vos états
Ce repos souhaité dont je ne jouis pas!

SCENE VI.

COLLOJEAN, ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN, GARDES.

ANDRONIC, *à Collojean, en allant au-devant de lui.*
Seigneur, Léonce encor vous demande audience,
Et vous avez daigné m'assurer...

COLLOJEAN, *l'interrompant.*
Qu'il s'avance.

LÉONCE, *se jetant aux pieds de Collojean.*
Permettez-vous, seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

COLLOJEAN, *l'interrompant.*
Levez-vous.

LÉONCE, *à part, en se relevant.*
Fais si bien, juste ciel, que ma plainte le touche!
(*à Collojean.*)
Tout un peuple, seigneur, vous parle par ma bouche;
Un peuple qui toujours à vos ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur, justement renommée,
Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée,
Quand votre illustre pere, achevant ses exploits,

Se vit et la terreur et l'arbitre des rois.
Vous le savez, seigneur, ce peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime,
Et ce digne héros pour ses fameux combats
Choisissoit parmi nous ses chefs et ses soldats.
Cet heureux tems n'est plus; ces guerriers intrépides
Sont en proie aux fureurs de gouverneurs avides;
Sous des fers odieux leur cœur est abattu;
La rigueur de leur sort accable leur vertu:
Tout se plaint, tout gémit dans nos tristes provinces,
Les chefs et les soldats, et le peuple et les princes;
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la justice et les lois.
En vain vos ennemis à nos peuples soutiennent
Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent:
Non, vous n'approuvez point leurs sanglans attentats;
Je dirai plus, seigneur, vous ne les savez pas.
Ah! si pour un moment vous pouviez voir vous-même
Pour quels coups on se sert de votre nom suprême,
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer;
Alors de vos sujets, moins empereur que pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere,
Et qu'à punir bientôt avec sévérité
Ces indignes abus de votre autorité!
Enfin, si l'on a vu nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la patrie,
Seigneur, nos gouverneurs sont les plus criminels;

Ils nous ont trop appris à devenir cruels.
Pour vous nous conservons la foi la plus constante:
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante?
Faut-il, pour soutenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verser tout notre sang?
Faut-il, nous exposant aux horreurs de la guerre,
Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre?
Vous nous verrez, contens au milieu des déserts,
Braver pour vous servir tous les périls offerts,
Et mériter de vous, en cherchant à vous plaire,
Les bontés dont jadis nous combla votre pere.
Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux tyrans
Voir piller nos maisons, massacrer nos parens,
Et les trésors tirés du sein de nos provinces
Rendre ces inhumains plus puissans que nos princes;
Je l'avoûrai, seigneur, nos peuples irrités
S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
C'est à vous de juger en prince légitime
S'il faut ou nous absoudre, ou punir notre crime:
Si vous nous condamnez, pleins de respect pour vous,
Seigneur, sans murmurer nous souffrirons vos coups;
Mais du moins rejetez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos miseres:
Prononcez par vous-même, et ne consultez pas
Des cœurs intéressés à troubler vos états.

COLLOJEAN.

Ainsi vous espérez avec cet artifice
Dérober votre tête au plus juste supplice?

Que dis-je? vous voulez me prescrire des lois?
Que pour régner enfin j'emprunte votre voix?
C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre;
Et si je n'écoutois que mes ressentimens
Je ne vous répondrois que par des châtimens;
Mais je veux bien encor suspendre ma colere.
Je verrai s'il faut être indulgent ou sévere.
Allez; je suis instruit de vos prétentions,
Et vous saurez bientôt mes résolutions.

(*Léonce sort.*)

SCENE VII.

COLLOJEAN, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

COLLOJEAN, *à Andronic.*

Eh bien! parlerez-vous encor pour ces rebelles,
Prince?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fideles;
Et malgré vos bontés pour leurs persécuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs.
L'empereur, mon aïeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur et les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

COLLOJEAN.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh bien! puisque votre ame, encor trop irritée,
Refuse à leurs soupirs la grace méritée,
Confiez-moi leur sort: il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos;
Il faut que j'aille...

COLLOJEAN, *l'interrompant.*

Vous?

ANDRONIC.

Permettez que je parte;
De ces lieux pour un tems souffrez que je m'écarte:
Tout m'en presse, seigneur; un peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains,
Le desir de calmer les troubles de l'empire,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

COLLOJEAN.

Vous sortir de Bysance et quitter cette cour?

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une premiere grace?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt par cet illustre emploi
Ce que l'empire un jour doit attendre de moi.

COLLOJEAN.

Je ne sais que juger d'un discours qui m'étonne!
A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne!
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis
Pour courir vous jeter parmi nos ennemis?

Vous êtes dans Bysance où ma cour vous adore...
Quel étrange projet! je le répete encore,
Pour des peuples ingrats faut-il vous empresser?
Prince, consultez-vous; je vous laisse y penser.
(*Il sort avec les gardes.*)

SCENE VIII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire:
Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire;
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir.

MARTIAN.

Eh quoi! vous flattez-vous que loin de cette ville,
Que sous un autre ciel vous serez plus tranquille?
Non, seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas.
Changerez-vous de cœur en changeant de climats?
Et croyez-vous sentir en sortant de Bysance
Des transports moins pressans et plus d'indifférence?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flatter:
C'en est fait, mes tourmens ne me sauroient quitter;
Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée,
Je n'en puis seulement concevoir la pensée.
Irene est trop charmante, et je sens mon amour,

Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance;
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance:
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts!
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre
Peut-être plus long-tems ne pourroit se contraindre.
Je ne puis voir mon pere avec tranquillité
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité:
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irene!
Il s'éleve en mon cœur des sentimens de haine
Que toute ma vertu ne sauroit étouffer;
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je sais tous les égards que je dois à mon pere,
Et le ciel m'est témoin comme je le révere:
Je voudrois faire plus; mais il m'a tout ôté;
Son choix... N'en parlons plus... Je suis trop agité:
Je ne me connois plus, et je me crains moi-même.
Je suis jeune, jaloux; j'ai perdu ce que j'aime:
Fuyons; n'exposons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, seigneur! que votre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée!
Sans lui toujours content, révéré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos aïeux,
Votre cœur eût goûté dans une paix profonde
L'heureux sort que le ciel donne aux maîtres du monde!

ANDRONIC.

Que dis-tu? Je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux!
Eh quoi! pour pénétrer l'excès de ma misere,
Ne te suffit-il pas de connoître mon pere?
L'empereur, soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang;
Les plus saints mouvemens que la nature imprime
Dans son austere cœur passeroient pour un crime;
Et pour être né prince il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un pere pour son fils.

MARTIAN.

Quoi! seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance, charmé des héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang:
Sur-tout de mon aïeul et l'exemple et la gloire
M'enflamme à tous momens et remplit ma mémoire;
Sur ce fameux guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet n'en peut être arraché:
Je regarde son sort avec un œil d'envie;
A ses jours éclatans je compare ma vie:
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans
Que des nobles travaux, des succès triomphans,
Que des murs embrasés, que des villes surprises,
Des peuples asservis, des provinces conquises,

Des rebelles punis, des rois humiliés,
Le repos maintenu chez tous ses alliés;
Ou si jamais le sort, démentant son courage,
A ses prospérités a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans son adversité;
Je le vois triompher du destin irrité,
Et tirant de sa chûte une nouvelle gloire,
A force de vertu rappeler la victoire:
Moi, toujours renfermé dans ces murs malheureux,
Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne sais ni l'emploi ni l'ordre d'une armée
Que par des traits confus, ou par la renommée.
Ah! ce seul souvenir plus que tous mes malheurs
M'irrite, me dévore, et m'arrache des pleurs!...
Allons, obéissons au transport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un essor si rapide,
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus!...
Cependant, cherche Eudoxe: elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irene;
Du dessein que j'ai pris il la faut avertir.
Va la trouver; dis-lui qu'avant que de partir
Je demande sur-tout à voir l'impératrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office,
Que j'ose m'en flatter... Adieu; cours, hâte-toi.
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

Je ne le verrai point; non, j'y suis résolue.
M'osez-vous conseiller cette fatale vue?
Eudoxe, ignorez-vous son destin et le mien?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance
Il ne se presse plus de sortir de Bysance?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son désespoir;
Et puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende?
Vous qui, me dérobant à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisîtes mes pas;
Vous de qui les conseils, le zele, et la prudence
Devroient à tous momens rassurer ma constance,

Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au péril que je fuis?

EUDOXE.

Madame, le péril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce prince déplorable?
Résolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous lieux,
Et voudra pour le moins devoir à la fortune
Le plaisir de vous faire une plainte importune...
Que dis-je? croyez-vous que plein de son amour
Il puisse se résoudre à partir de la cour?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime!
Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même:
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux,
Qu'on verroit tôt ou tard quelque éclat de ses feux;
Que l'empereur suivant son penchant ordinaire
Oublieroit les saints noms et d'époux et de pere,
Et vous perdroit tous deux sur un simple regard
Où peut-être l'amour auroit eu peu de part;
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle;
Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle;
Sur-tout commandez-lui de ne vous voir jamais,
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce palais;
Qu'il pense à tous momens que son sort et le vôtre
Vous doit jusqu'au tombeau séparer l'un de l'autre.
O ciel! que feriez-vous si, trompant votre espoir,
Andronic en ces lieux, revenu pour vous voir,
Renouveloit un jour par sa triste présence

Le souvenir qu'auroit affoibli son absence?
Que de nouveaux combats! que de secrets soupirs!
Hélas! épargnez-vous ces mortels déplaisirs!
Si le prince une fois vous a promis, madame,
De ne plus traverser le repos de votre ame,
D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
Etouffer ou nourrir un malheureux amour,
Quelque brûlant desir, quelque ardeur qui le presse,
Madame, j'en réponds, il tiendra sa promesse.
Voyez-le; et, sans frémir de son destin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

IRENE.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste?
Ah! laissez-le moi fuir sans me charger du reste.
J'ai causé ses malheurs en causant son amour;
Le presserai-je encor de sortir de la cour,
Et d'aller essuyer chez un peuple barbare
Du destin ennemi le caprice bizarre?
Que dis-je? pensez-vous que dans mon triste cœur
Ma vertu devant lui résiste à ma douleur,
Au bruit de ses soupirs, à l'aspect de ses larmes?...
Non, ce seul souvenir me donne trop d'alarmes;
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien:
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien!
C'est trop, pour triompher de toute ma constance,
Hélas! d'avoir quitté les lieux de ma naissance,
Ces lieux où tout sembloit prévenir mes desirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs!...

(*à part.*)

O bienheureux séjour! aimable Trébisonde!
O murs où je vivois dans une paix profonde,
Que n'ai-je en vous perdant, de mes funestes jours
Par une prompte mort vu terminer le cours!
Je m'éloignai de vous: en ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux hyménée,
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié
Pour jamais avec moi seroit associé;
Nos peres l'ordonnoient; Trébisonde et Bysance
Sur cet illustre hymen fondoient leur espérance:
Je venois avec joie en célébrer les nœuds;
Le prince étoit aimable, il étoit amoureux:
Vains projets! vains transports! espérance inutile!
J'arrive enfin: à peine entrois-je en cette ville
Que je me vois livrée à des maux infinis;
Il me faut épouser le pere au lieu du fils;
Nos destins sont changés; un ordre de mon pere
Détruit dans un instant le bonheur que j'espere;
En victime d'état, contrainte d'obéir,
Pour conserver ma gloire il fallut me trahir!

EUDOXE.

Eh! pourquoi rappelant vos disgraces passées
Occuper votre esprit de ces tristes pensées?
Madame, faites-vous un généreux effort;
Avec moins de douleur remplissez votre sort,
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'empire
Les déplaisirs secrets...

IRENE, *l'interrompant.*

Ah! que m'osez-vous dire?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi?
Cependant qui jamais eut le sort plus contraire?
Observée avec soin par une cour austere,
Où les yeux les plus chers me semblent ennemis,
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis,
Où, sans cesse livrée à ma douleur extrême,
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même,
Que vous dirai-je enfin? où ce cœur malheureux
Est souvent malgré moi moins fort que je ne veux!

EUDOXE.

Redoublez vos efforts: le tems, votre constance
De vos profonds ennuis vaincront la violence;
Et le prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez...

SCENE II.

IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

NARCÉE, *à Irene.*

Andronic s'avance vers ces lieux:
Il vous cherche, madame.

(*Elle sort.*

SCENE III.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

Ah! je n'ose l'attendre.
Eudoxe, vous pouvez lui parler et l'entendre.
Voyez-le; dites-lui qu'en l'état où je suis
Le fuir et le bannir est tout ce que je puis.

SCENE IV.

ANDRONIC, IRENE, EUDOXE.

ANDRONIC, *à Irene qui veut s'éloigner.*

Vous me fuyez, madame? ah! ciel! quelle injustice!
Quoi! de tous mes malheurs vous rendez-vous complice?
Hélas! pour accabler un cœur infortuné
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné?

IRENE.

Que demandez-vous, prince, et que pourrez-vous dire?
Méprisez-vous les lois que je vous fais prescrire?
Quel est votre dessein de venir en ces lieux
Me faire malgré moi recevoir vos adieux?
Puisque vous êtes prêt à sortir de Bysance,
N'en pouviez-vous partir avec votre innocence?
Avez-vous oublié qu'un serment solennel

Nous impose à tous deux un silence éternel?
Qu'il n'est plus entre nous d'entretien légitime,
Qu'un seul mot, un regard, qu'un soupir est un crime?
Que sans cesse attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir,
Et, quels que soient les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre?

ANDRONIC.

Qu'entends-je? juste ciel! de quoi m'accusez-vous?
Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable?
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds?
Ah! de votre repos, plus jaloux que vous-même,
J'ai soin de m'exiler, parceque je vous aime...
Pardonnez-moi ce mot pour la derniere fois,
Et songez que je pars sans attendre vos lois;
Qu'en vain à me bannir vous étiez résolue,
Puisque déja mon cœur vous avoit prévenue.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
Madame, vous vivez pour un autre que moi,
Quoique toujours brûlé jusques au fond de l'ame,
Vous savez si mes yeux ont parlé de ma flamme;
Si le moindre transport, un indiscret soupir
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir;
Tout a gardé, madame, un rigoureux silence...
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence.

Je sais tous les combats qu'il me faudroit livrer
Si sous un même ciel nous osions respirer;
Je sais enfin, je sais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être tout l'empire:
Ils ont su mon amour, et doivent présumer
Que qui vous aime un jour doit toujours vous aimer:
Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un et l'autre...
Sauvons de leur soupçon et ma gloire et la vôtre.
Je cherche à m'éloigner: vous, pressez l'empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur.
Heureux si par vos soins mon attente est remplie!
J'irai des révoltés appaiser la furie:
Ils me veulent pour chef, et je ne doute pas
Que je ne sois bientôt maître dans leurs états,
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le ciel, qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flamme si belle,
Ne sauroit pour le moins s'offenser de mon zele:
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous;
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'empereur votre pere,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la présence a pu blesser vos yeux,
Appelez-moi, madame, et je pourrai tout faire:
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire;

A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur!

IRENE.

En vain vous me flattez de ces fameux services;
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices:
Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, prince, dans cette cour?
Hélas! j'y verrai tout avec indifférence!
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
Accoutumer mon cœur, trop souvent mutiné,
A chérir un époux que le ciel m'a donné,
Obéir à ses lois, ne songer qu'à lui plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir sévere,
Soulager les sujets qui vivent sous ma loi;
Voilà jusqu'à la mort quel sera mon emploi.
J'avoûrai cependant, et je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime,
Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix,
Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine
C'est de voir les hauts faits où le ciel vous destine,
Et de votre grand nom cent monarques jaloux
Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela partez; à votre exil fidele,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle:
Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climats,
Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas!

ANDRONIC.

Est-il tems? ce bonheur, dont vous flattez mon ame,

Hélas! en vous perdant je l'ai perdu, madame,
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer;
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'apprendre à l'univers par quelque illustre effort
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort,
Et payant de mon sang ma premiere victoire,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous, cependant, madame, oubliez mes malheurs;
Et tandis que nourri de soupirs et de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Régnez, et...

IRENE, *l'interrompant.*

Croyez-vous ma constance si ferme?
Ce reproche, cruel plus que tous vos regrets,
Etonne mon courage et confond mes projets.
Ah! prince, pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine;
Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux
Vous soyiez seul à plaindre et le seul malheureux?...
Mais que dis-je? où m'entraîne une force inconnue?...
Ah! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue?
Partez, prince; c'est trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah! madame, je vois l'empereur en ces lieux.

SCENE V.

COLLOJEAN, ANDRONIC, IRENE, LEON, MARCENE, EUDOXE.

COLLOJEAN, *à Irene, en lui montrant Andronic.*
Madame, quel étoit son discours et le vôtre?
Mon abord imprévu vous trouble l'un et l'autre,
Je le vois; tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRENE.
Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher,
Seigneur: il a jugé mon secours nécessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espere;
Il vient de me presser de vous parler pour lui:
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui;
Laissez un libre cours à son ardeur guerriere,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma priere...
(*à Andronic.*)
Je fais ce que je puis, prince; vous l'entendez:
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez!
(*Elle sort avec Eudoxe.*)

SCENE VI.

COLLOJEAN, ANDRONIC, LEON, MARCENE.

COLLOJEAN, *à Andronic.*

Quoi! prince, vous cédez à votre impatience?
Vous êtes résolu d'abandonner Bysance?
Vous me faites encor presser d'y consentir?

ANDRONIC.

Oui, seigneur, et déja je brûle de partir;
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne.

COLLOJEAN.

Je n'entends qu'à regret un discours qui me gêne;
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.
Je vous ai dit tantôt, moins en maître qu'en pere,
Que je n'approuvois point ce départ téméraire:
C'en étoit trop, je crois, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander;
Mais puisque malgré moi, puisque sans complaisance
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah! seigneur, voulez-vous...

COLLOJEAN, *l'interrompant.*

Ne me répliquez plus;
Songez à m'obéir d'une ame plus soumise:

Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

Eh bien! seigneur, je sors; mais c'est trop me contraindre:
Dans l'état où je suis je ne saurois plus feindre;
Et d'un si dur refus les perfides auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

COLLOJEAN, LEON, MARCENE.

COLLOJEAN, *à part.*

Quelle témérité, quel discours, quelle audace!
A mes yeux!

LÉON.

Vous voyez, seigneur, qu'il nous menace:
Ses chagrins, qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous...
Que dis-je? croyez-vous que ce prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête?
Que je prévois de maux pour nos fils malheureux!
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux!

MARCENE, *à Collojean.*

Je ne m'alarme point de tout ce qu'il peut faire;
Je prends peu garde au fils s'il faut servir le pere;

Andronic, me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier:
Son ame d'un refus eût été moins surprise,
S'il n'eût point médité quelque grande entreprise.
Iroit-il donc chercher des peuples révoltés,
S'il ne vouloit servir leurs infidélités?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie?
Et peut-être va-t-il, par Léonce engagé,
Désobéir encore, et partir sans congé.

COLLOJEAN.

Lui, partir sans congé!

MARCENE.

Seigneur, je l'appréhende.
C'est le seul Andronic que Léonce demande;
Et, pour mieux attirer ce prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares, armés contre votre puissance,
Seront bientôt remis sous votre obéissance;
Mais qu'ils vous causeront et de peine et d'ennui,
S'ils marchent contre vous sous un chef tel que lui,
S'ils peuvent désormais braver votre colere
En opposant le fils aux menaces du pere,
Et publier par-tout que leurs soins, leur valeur
Conspirent au salut de votre successeur!

LÉON, *à Collojean.*

Hélas! en quels excès pourra-t-il se répandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre!

Mécontent, et suivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déja si fiers,
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Bysance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers forfaits
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets,
Et, ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le ciel les avoue:
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend;
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand:
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole;
Pour lui le sort se fixe, et la victoire vole;
Il gagne des soldats et l'estime et le cœur;
Les peuples à son nom sont glacés de terreur:
Ainsi, gardant sur tout un empire suprême,
Tout l'honore ou le suit, tout le redoute ou l'aime,
Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux cieux,
Il voit ses attentats devenir glorieux.

COLLOJEAN.

Ah! que vous m'étonnez!... Mais prévenons sa fuite...
Sans cesse de plus près éclairons sa conduite:
Veillez sur tous ses pas, et redoublez vos soins;
Placez autour de lui de fideles témoins:
Enfin dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

(*Léon et Marcene sortent.*)

SCENE VIII.

COLLOJEAN.

Ce n'est pas tout; dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement...
Ah! qu'Andronic encore et m'alarme et me gêne!
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irene?
Quel intérêt prend-elle au destin de mon fils?...
Que dis-je? ils se parloient quand je les ai surpris;
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître...
O ciel! quelle terreur!... Je me trompe peut-être.
Chassons cette pensée; épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux...
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure...
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature:
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils
Quand l'amour est extrême il se croit tout permis.
Andronic, je le sais, aima l'impératrice;
Et, bien qu'à ses desirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint;
Et peut-être qu'Irene et l'écoute et le plaint...
Ah! si je le croyois... un châtiment sévere...
Allons, développons ce funeste mystere:
Ils se cachent en vain, et pour tout deviner
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
Ne différons donc plus; et si je vois le crime,
Punissons, sans songer si j'aime la victime.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

SEIGNEUR, que faites-vous?

ANDRONIC.

Ah! ne m'en parle plus,
Martian; tes discours sont ici superflus:
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre!

MARTIAN.

Eh, quoi! ne sauriez-vous un moment vous contraindre?
Modérez vos transports. Est-ce dans ce palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Léonce?
Est-il prêt? qu'a-t-il dit? et quelle est sa réponse?

MARTIAN.

Il se fait de vos lois un souverain devoir...
Mais il vient.

SCENE II.

ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

ANDRONIC, *à Léonce.*

C'est en vous que je mets mon espoir:
A des maux éternels la fortune me livre;
Ami, je suis perdu si je ne puis vous suivre.
L'empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir;
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis, mon ame est satisfaite.
Parlez; sortirons-nous de ces lieux ennemis?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis?

LÉONCE.

Oui, seigneur; tout est prêt, vous n'avez qu'à me suivre.
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des périls qui menacent vos jours:
De nos peuples armés acceptez le secours;
Ils ne veulent que vous; à l'envi l'un de l'autre
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre.
Brisez un joug fatal, et que vos premiers coups
Attirent tous les yeux et tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus: par trop de violence
On a poussé mon cœur et lassé ma constance;
Ouvrons les yeux enfin trop long-tems abusés,

Rendons à notre tour les maux qu'on m'a causés.

LÉONCE.

Vengez-vous, vengez-nous: nos peuples vous attendent;
Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent.
Vous avez en vos mains le projet arrêté
Comme un gage certain de leur fidélité.
Vous trouverez, seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des soldats orgueilleux du bruit de leurs conquêtes,
Fideles à leurs chefs, patiens à souffrir,
Et toujours résolus de vaincre ou de mourir;
Courez les commander, et tentez la fortune:
Mais sur-tout bannissez une crainte importune;
En livrant votre bras à ces nobles efforts,
Prenez soin de fermer votre cœur aux remords:
Ne vous souvenez plus pendant votre entreprise
Si l'exacte équité la blâme, ou l'autorise;
Entrez dans la carriere, et, sans vous arrêter,
Au degré le plus haut hâtez-vous de monter.
Ces scrupuleux devoirs et ces égards séveres,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires:
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher
Sur les pas des héros ne doit jamais marcher.
Les hommes destinés à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur et la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

LÉONCE.

Martian est instruit, et je cours vous attendre.
D'abord que l'empereur, congédiant sa cour,
Se sera retiré pour attendre le jour,
Martian, sur mes pas soigneux de vous conduire,
Assurera la fuite où votre cœur aspire.
J'ai dans tous les chemins par où vous passerez
De fideles amis et des cœurs assurés,
Qui, brûlant tous pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite.
Hâtez-vous donc, seigneur; moi, sans plus différer,
A remplir vos desirs je vais tout préparer.
(*Il sort.*)

SCENE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'en est donc fait, seigneur; et, malgré ma priere,
Vous suivez les transports d'une aveugle colere!
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter!
Dans quels affreux périls vous courez vous jeter!
Ignorez-vous l'abyme où ce départ vous mene?
J'en frémis... Vous cherchez une perte certaine.
Non, l'empereur en vous ne verra plus son fils,
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris.
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrete?

ANDRONIC.

Ah! cruel! oses-tu condamner ma retraite?
Laisse, laisse-moi fuir. Est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse cour?
Je sais dans mon projet quel malheur je m'apprête,
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert je périrai demain,
Que mon sang, que l'état me défendront en vain;
Mais mon destin le veut, il faut que j'obéisse.
Eh! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourmens?
On me prive à jamais de tout ce que j'adore;
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuste pouvoir, à me nuire obstiné,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né.
Malgré tant de raisons, malgré tant de contrainte,
Laissé-je un seul moment échapper quelque plainte?
J'étouffe mes soupirs, j'étouffe mes regrets;
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits;
Et nourrissant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie:
Enfin, lassé de voir des objets si cruels,
Pour m'épargner des coups ou des vœux criminels,
Moins soigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande par grace à partir de Bysance,
Et d'aller exercer mon courage et mon bras
A soumettre, à calmer de rebelles états;

On me refuse encor l'emploi que je demande:
On soupçonne ma foi; je vois qu'on m'appréhende:
On m'impute à forfait le soin de m'éloigner;
On me croit dévoré de l'ardeur de régner,
Et tout prêt de tenter, par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai point fait en perdant ce que j'aime:
Sur ces fausses raisons on me retient ici.
Je vois contre mes pleurs qu'un pere est endurci;
Je vois mes ennemis triompher de ma peine;
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne:
On veut me voir souffrir; et mes persécuteurs
Ne seroient pas contens si je souffrois ailleurs!

MARTIAN.

Mais, seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je ne puis t'écouter davantage:
Je me livre aux transports de ma secrete rage!
Plus de conseils; il faut m'éloigner, ou périr;
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-tems une douleur timide;
Je veux que désormais la colere me guide,
Pour faire hautement repentir l'empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur...
Mais déja dans ces lieux regne un profond silence...
Cours, hâte-toi, réponds à mon impatience:
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera tems reviens m'en avertir.

(*Martian sort.*)

SCENE IV.

ANDRONIC.

Enfin dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le ciel favorable aux vœux que je lui fais
Approuve ma retraite et soutient mes projets.
O vous, dont si long-tems j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux, murs sacrés de Bysance,
Palais de mes aïeux où je reçus le jour,
Je me prive à jamais de votre heureux séjour:
Je fuis; mais en partant mon amour vous confie
Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie.
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer!
Je l'aime, je l'adore, et ne l'ose nommer:
Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos charmes;
Voyez couler ses jours sans trouble, sans alarmes;
Et, le ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de mes pleurs!...
(*Voyant paroître Martian.*)
Enfin...

SCENE V.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Venez, seigneur; l'heure nous favorise:
Partez.

ANDRONIC.

(*à part.*)

Allons... O ciel, conduis notre entreprise!
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient... l'empereur se présente à mes yeux...
Serois-je découvert?

SCENE VI.

COLLOJEAN, ANDRONIC, LEON, MARCENE, MARTIAN, ASPAR, CRISPE, GELAS, GARDES.

COLLOJEAN, *aux gardes.*

Gardes, qu'on les saisisse.

ANDRONIC, *à part.*

Ah! du moins par ma mort prévenons sa justice.
(*Il tire un poignard, et veut s'en percer; mais quelques gardes l'entourent et le désarment.*)

COLLOJEAN.

Mais, prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous savez tout, qu'est-il besoin de feindre?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir?
Oui, je suis criminel; vous connoissez mon crime:
Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire à la fois mon cœur et vos soupçons,
Vous épargner le soin de chercher des raisons
Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

COLLOJEAN, *à part.*

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin?...
(*aux gardes.*)
Qu'on l'ôte de mes yeux, qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer au milieu des supplices
Léonce et Martian, ses malheureux complices.
(*Andronic sort avec Aspar et quelques gardes; Martian est emmené par Crispe, Gélas et d'autres gardes.*)

SCENE VII.

COLLOJEAN, LEON, MARCENE, GARDES.

COLLOJEAN, *à Léon.*

Vous, Léon, hâtez-vous; et, sans perdre un moment,
Suivez le prince. Allez; cherchez exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.

(*Léon sort.*)

SCENE VIII.

COLLOJEAN, MARCENE, GARDES.

MARCENE, *à Collojean.*

Vous l'avez vu, seigneur; sans nous, sans nos avis
Le perfide Léonce emmenoit votre fils;
Ils s'éloignoient tous deux; et ce palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile:
Mais, seigneur, un des miens, les suivant de plus près,
A connu leur dessein et vu tous leurs apprêts:
Il m'a tout dit; nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite.
Par là, n'en doutez point, des peuples révoltés
Les projets sont trahis, les transports arrêtés;
Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCENE IX.

COLLOJEAN, IRENE, MARCENE, EUDOXE, NARCÉE, GARDES.

IRENE, *à Collojean.*

Qu'ai-je entendu, seigneur? quel bruit, quelles alarmes,
Quel danger imprévu, quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiete, éperdue,
Je vous cherche, je cours; rien ne s'offre à ma vue
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternés,
Des soldats interdits, des gardes étonnés.
Qui cause dans la cour ce changement terrible?

COLLOJEAN.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible;
Je les ai détournés; ne craignez rien pour moi:
Je puis punir un fils qui me manque de foi.

IRENE.

Quoi! seigneur...

COLLOJEAN, *l'interrompant.*

Andronic, méprisant ma colere,
Couroit insolemment s'armer contre son pere,
Et malgré ma défense, abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les transports furieux;
Mais le ciel, qui toujours me conduit et me guide,
A trompé les desseins de ce prince perfide,
Et, par ce juste soin qu'il répand sur les rois,

Soumis un fils rebelle à la rigueur des lois:
Il est en mon pouvoir; et ce prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable.

IRENE.

Ah! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur, et seriez-vous à ce point inhumain?

COLLOJEAN.

Madame...

IRENE, *l'interrompant.*

A cet excès pousser votre colere!
Quelle horreur!... Pardonnez à mon discours sincere:
Je crains pour vous, seigneur, l'infaillible retour
Des mouvemens du sang, des transports de l'amour
Qui, blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes;
Je crains pour vous la honte et les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraînent après eux un éternel supplice;
La haine se répand sur celui qui punit,
L'amour et la pitié sur celui qui périt;
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles
Semble peu mériter qu'ils aient été fideles...
Peut-être j'en dis trop; mais mon zele, seigneur,
Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne mémoire.

COLLOJEAN.

Madame, c'est assez; j'aurai soin de ma gloire.

Je vois ce que prétend le zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux;
Je connois votre cœur, je sais tout ce qu'il pense:
Allez; ne doutez point de ma reconnoissance.
(*il sort d'un côté avec les gardes, et Irene sort d'un autre côté avec Eudoxe et Narcée.*)

SCENE X.

MARCENE.

Enfin le prince est près de périr aujourd'hui!
Aigrirons-nous encor l'empereur contre lui,
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte?...
Ah! prenons sans effroi l'occasion offerte;
Il nous a menacés, il nous perdroit un jour:
N'attendons point du sort ce funeste retour.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LÉON.

Oui, c'est vous que je cherche, et je viens vous instruire
D'un ordre nécessaire au salut de l'empire;
L'empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier;
Commandez.

LÉON.

L'empereur a déja vu la lettre
Qu'entre les mains du prince on a voulu remettre.
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris:
Cependant l'empereur veut que son fils la voie;
Il vous donne ce soin, Aspar; il vous l'envoie:
Faites-la rendre au prince, et trompez-le si bien
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.
(*il lui donne une lettre.*)

ASPAR, *prenant la lettre.*

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zele.

LÉON.

Mais sur-tout employez un ministre fidele;
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez;
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

(*il sort.*)

SCENE II.

ASPAR.

Ne craignez rien; je vous ferai connoître
Qu'Aspar quand il choisit ne choisit point un traître...
Mais je vois Andronic... il porte ici ses pas.

SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, GARDES.

ANDRONIC, *à Aspar et aux gardes.*

Qu'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.

(*Aspar et les gardes s'éloignent.*)

SCENE IV.

ANDRONIC.

Desseins mal concertés, malheureuse vengeance
Dont mon cœur abusé goûta trop l'espérance!
Douces illusions de mes esprits charmés,
Projets évanouis aussitôt que formés,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laissez-moi sans vous contempler mes miseres!...
O ciel! dans quel état me trouvé-je réduit!
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit:
Sans amis, sans secours dans ce moment funeste,
A quoi dois-je m'attendre, et quel espoir me reste?
Léonce et Martian que déja l'empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur,
De moment en moment ma garde redoublée,
Le noir pressentiment dont mon ame est troublée,
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent se terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi; je meurs, et la rigueur du sort
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'empereur m'en punisse;
Mais aussi qu'il se juge et se fasse justice;
Qu'il songe à nos destins, et lequel de nous deux

Est le plus criminel ou le plus malheureux...
Emporté par le feu d'un imprudent courage,
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter;
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere... mais, que dis-je? il refuse de l'être;
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître?
Il m'ôte ma maîtresse, et l'empire, et le jour;
Voilà tous les présens que m'a fait son amour!...
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse;
Rien ne désarmeroit sa fureur vengeresse;
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soupir!...
(*voyant entrer Gélas.*)
Mais que veut-on de moi?

SCENE V.

GELAS, ANDRONIC.

GÉLAS, *lui présentant la lettre d'Irene.*
Seigneur, c'est une lettre
Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remettre.
ANDRONIC, *prenant la lettre.*
N'avez-vous rien à dire, et ne puis-je savoir...
GÉLAS, *l'interrompant.*
Non, seigneur; je vous quitte, et j'ai fait mon devoir.
(*il sort.*)

SCENE VI.

ANDRONIC.

Est-il quelque remede au malheur qui m'accable?
Le ciel me jette-t-il un regard favorable?
Qui peut être touché de mon sort inhumain?...
(*ouvrant la lettre et l'examinant.*)
Lisons... Je ne saurois reconnoître la main;
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vue
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue;
Je ne sais quel présage et quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas...
(*il lit.*)
« Par un dernier effort appaisez votre pere;
« Ne ménagez plus rien, prince, pour vous sauver;
« Assurez une vie à l'état nécessaire,
« Et songez qu'en mourant... je ne puis achever ».
(*après avoir lu.*)
O bonté sans exemple!... Adorable princesse!
Quoi! pour mes jours encor votre cœur s'intéresse!
Oui, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi:
Je connois votre voix; il me semble l'entendre.
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre?
Abandonné de tous... Ah, prince trop heureux!
Par où mérites-tu des soins si généreux?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere;

Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colere?...
Irene, de vos vœux je me fais une loi:
Vous voulez que je vive, et c'est assez pour moi;
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre...
Mais, hélas! l'empereur voudra-t-il bien m'entendre?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hasarder;
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder...
Résous-toi donc, mon cœur, à cette violence;
Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance...
Princesse, recevez ce gage de ma foi
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi...
Mais après cet effort craignez d'en faire d'autres;
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres...
Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours...
(*appelant.*)
Holà, gardes, quelqu'un.

SCENE VII.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

Seigneur, que faut-il faire?

ANDRONIC.

Sachez si je pourrois entretenir mon pere;
Si, suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment.
(*Aspar sort.*)

SCENE VIII.

ANDRONIC.

Que vais-je faire, ô ciel! quelle triste entrevue!
Que dire à l'empereur? quelle honte à sa vue!
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un pere qui me traite avec indignité,
Qui ne me fit jamais ni caresse ni grace,
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace,
Qui, fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel!
Pourrai-je seulement soutenir sa présence?
Il ne me répondra qu'avec un froid silence;
Son front ne m'offrira qu'un sévere dédain;
J'aurai le déplaisir de m'abaisser en vain...
Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice?...
O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur,
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur!

SCENE IX.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

Préparez-vous, seigneur, votre pere s'approche.

ANDRONIC.

(*à part.*)

Dites plutôt mon roi... Quel combat! quel reproche!
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter.

SCENE X.

COLLOJEAN, ANDRONIC, ASPAR.

COLLOJEAN, *à Aspar.*

Qu'on nous laisse....

(*Aspar sort.*)

SCENE XI.

COLLOJEAN, ANDRONIC.

COLLOJEAN, *à part.*

A mes pieds viendra-t-il se jeter?

ANDRONIC, *à part.*

Par où commencerai-je, et qu'est-ce que j'espere?

COLLOJEAN, *à part.*

Je sens à son aspect redoubler ma colere.

ANDRONIC, *à part.*

Allons, obéissons, et ne balançons plus...

(*à Collojean.*)

Vous me voyez, seigneur, interdit et confus...

COLLOJEAN, *l'interrompant.*

Qu'attendez-vous de moi, prince? quelle espérance

Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, seigneur, rassurez-moi:
Mes esprits sont saisis et de trouble et d'effroi;
Mon courage abattu succombe à ma tristesse.

COLLOJEAN.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, seigneur, que je suis votre fils...

COLLOJEAN.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, seigneur? ah ciel! qu'osez-vous dire?

COLLOJEAN.

Ce qu'un juste courroux et la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

COLLOJEAN.

Bien moins que criminel!

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel?
Serez-vous pour un fils inflexible et sévere?

COLLOJEAN.

Avez-vous donc été plus tendre pour un pere?

ANDRONIC.

Eh quoi! c'en est donc fait! il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre fils!
Et cependant, hélas! dans ce moment funeste,

Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
Oui, seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous;
J'ose dans votre cœur, avec cette défense,
Me promettre toujours un reste d'innocence.

COLLOJEAN.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux.
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,
Ingrat! et sans frémir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle, et mon fils dans un traître.

ANDRONIC.

Seigneur...

COLLOJEAN, *l'interrompant.*

Ce ne sont plus maintenant des soupçons;
Nous avons découvert toutes vos trahisons...
Allez, prince, marchez où l'honneur vous convie;
Soulevez contre moi toute la Bulgarie,
Dans ces nobles emplois signalez votre bras:
D'autres crimes encore...

ANDRONIC.

Ah! ne le croyez pas!
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

COLLOJEAN.

Quoi! se rendre le chef d'un peuple téméraire,
Traiter secrètement avec des révoltés,
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventés?...
Que ne puis-je douter de ton ingratitude!
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,

Bientôt en ta faveur je saurois m'abuser,
Et je te défendrois au lieu de t'accuser;
Mais de ta propre main j'ai vu le seing parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides traités,
Ces asiles offerts, ces secours acceptés,
Ces sermens mutuels, cette coupable ligue,
Qu'au trône, où dès long-tems un pere te fatigue?
Réponds-moi, si tu peux. As-tu quelques raisons,
Ou plutôt sont-ce là toutes tes trahisons?
Parle. Ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, seigneur; je ne puis ou n'ose vous répondre...
Je suis moins criminel que je ne le parois,
Et vous ne savez pas encor tous mes secrets.

COLLOJEAN.

Quoi?...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite:
Sous le joug importun de leurs séveres lois,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois;
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge;
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous...
(*se jetant à ses pieds.*)
Souffrez que je me jette encore à vos genoux.
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue?

(*Voyant Collojean détourner la vue de dessus lui.*)
Quoi! loin de m'écouter vous détournez la vue!
Votre cœur se refuse aux tendres mouvemens
Qui devroient le saisir dans ces tristes momens!
Regardez-moi, seigneur, avec des yeux de pere...
Mais, hélas! je ne fais qu'aigrir votre colere.

COLLOJEAN.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

ANDRONIC, *se relevant.*

Non; d'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah! ce n'est point l'horreur du coup qui me menace
Qui m'a fait mendier une honteuse grace,
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs, un traitement plus doux:
Je sais trop que pour moi vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort...

COLLOJEAN, *l'interrompant.*

C'est assez, je t'entends.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort;
Hâtez le coup fatal d'une lente justice:
La vie est désormais mon plus cruel supplice;
Et je mourrois bientôt de honte et de regret
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.

(*il sort.*)

SCENE XII.

COLLOJEAN.

O ciel! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence!
C'est trop en sa faveur me faire violence...
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il... Ah! ce mot seul décide de sa mort:
Je suis trop éclairci, l'impératrice l'aime...
Non, non, ce ne peut être une autre qu'elle-même.
Irene a fait tracer cet odieux écrit
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit;
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hasardé pour ce fils téméraire:
Je n'en puis plus douter; le traître s'est trahi.
A d'autres lois enfin auroit-il obéi?
Et, n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même?
De quel air l'insolent s'est-il humilié!
Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié.
J'ai vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage
De ses respects forcés désavouer l'hommage;
Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur:
Dans quel tems? au moment que malgré ma colere
Le traître me faisoit sentir que j'étois pere,

Que toute ma fureur m'alloit abandonner!
Que sais-je? quand mon cœur eût pu lui pardonner!
Que cette lettre entre eux marque d'intelligence!
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres!... Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir?
Comment ont-ils osé songer à me trahir,
Moi qui, par tant de soins et de persévérance,
De pénétrer les cœurs possede la science;
Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets;
Qui, par ma politique et mon adresse à feindre,
Force tous mes voisins, tous les rois à me craindre?
Dans mon propre palais, au milieu de ma cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour!
Deux perfides sans art et sans expérience,
Aveuglant ma raison et trompant ma prudence,
Démentent par des feux mortels à mon honneur
Tout ce que l'univers publie en ma faveur!...
Hélas! ils m'abusoient sans peine et sans étude;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude;
Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu....
O malheureux époux! ô déplorable pere!
Où dois-tu t'arrêter? où porter ta colere?...
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt;
Dans leur perfide sang étouffons cet affront:
Mais sur-tout ménageons leur mort avec prudence;

Par des chemins divers achevons ma vengeance;
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat;
Condamnons Andronic en criminel d'état...
Par un effort secret perdons l'impératrice,
Et cachons à la fois son crime et son supplice.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC.

Serai-je encor long-tems dans cet état cruel?
Pourquoi laisse-t-on vivre un prince criminel?
Cette lenteur funeste et cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude;
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheureux
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on? L'empereur, après notre entrevue,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte et mon dépit ne l'ont que trop vengé!
Que je souffre!... Je cede à mon impatience...
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance!
Je ne puis résister à tout ce que je sens...
(*voyant paroître les officiers des gardes.*)
Mais enfin voici l'ordre et la mort que j'attends.

SCENE II

ANDRONIC, ASPAR, GELAS, CRISPE.

CRISPE, *à Andronic.*

Seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je vous entends; on veut que je périsse :
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice;
L'empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend;
Je le croyois moins tendre et mon crime trop grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace.
Qu'on me prépare un bain : quand il faudra partir
Vous me trouverez prêt; revenez m'avertir.
(*Aspar sort.*)

SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

Mais, hélas! quel transport, quel mouvement me presse?

(*Crispe lui donne un fauteuil.*)

Que l'on me donne un siege. Il suffit; qu'on me laisse.
(*à Gélas et à Crispe, qu'il voit en pleurs.*)
Sortez donc; à mes yeux n'offrez point vos douleurs:
Que servent à mes maux les soupirs et les pleurs?
(*Gélas et Crispe sortent.*)

SCENE IV.

ANDRONIC.

Il est tems de s'armer d'une noble constance...
Où se termine, hélas! toute mon espérance?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'univers,
Maître dès le berceau de cent peuples divers,
Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage
Dont le joug si long-tems fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,
Je meurs, et dans le cours de mes jeunes années
Je vois d'un coup fatal trancher mes destinées!...
Mais quoi! toujours en proie à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort!
Il est à mon repos un si puissant obstacle
Qu'en ma faveur le ciel ne peut faire un miracle;
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel ou serois malheureux.
Furieux sans effet, amant sans espérance,

Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance,
Pénétré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux ni mes coups...
Ah! le ciel me devoit être un peu moins contraire,
Laisser libre du moins ma flamme ou ma colere,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le sang d'un rival que je pusse immoler!
Enfin dans ces combats je ne saurois plus vivre,
Et je dois rendre grace au coup qui m'en délivre...
Oui, je suis résolu... Mais que deviendrez-vous,
Irene? De mon pere évitez le courroux.
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes;
L'empereur en prendra de terribles alarmes:
Et que sais-je? peut-être en ce moment fatal
Il me condamne moins en pere qu'en rival.
Ah! penser accablant où mon cœur s'abandonne!
Quel péril pour Irene, ô ciel! s'il la soupçonne!...
Princesse, que je crains que ses terribles coups,
Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous!...
Voilà ce qui m'étonne, et non pas le supplice!...
Mais je touche au moment du fatal sacrifice...
Ciel! je t'offre ma mort; appaise ta rigueur...
Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur!...
Contre un barbare époux protege l'innocence!
Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense!

SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC, *à Aspar.*

Pourquoi me montrez-vous un visage interdit?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit?

ASPAR.

Oui, seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prêt?

ASPAR.

Je frémis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prêt?... Allons donc.

ASPAR, *à part.*

O vertu que j'admire!

(*à Gélas.*)

Gélas, menez le prince.

(*Andronic et Gélas sortent.*)

SCENE VI.

ASPAR.

Ah! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort!

Sinistre évènement! exemple redoutable!...
O perte pour l'empire à jamais déplorable!...
De quels coups après toi sommes-nous menacés!

SCENE VII.

IRENE, ASPAR, NARCÉE.

IRENE, *à Narcée.*

Non, je ne puis me rendre à tes soins empressés;
Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
Narcée, et lui donner tout le tems qui me reste...
(*à Aspar.*)
Que fait le prince, Aspar? l'apprendrai-je à mon tour?

ASPAR, *hésitant.*

Madame...

IRENE.

Expliquez-vous, parlez-moi sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'empereur un ordre exprès m'attire;
Vous saurez tout.

IRENE.

Allez; prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux, enfin que je l'attends,
Prête à lui révéler des secrets importans.
(*Aspar sort.*)

SCENE VIII.

IRENE, NARCÉE.

NARCÉE.

Mais que prétendez-vous, et qu'est-ce que vous faites?
Madame, songez-vous à l'état où vous êtes?
Hélas! que je vous plains! mon cœur saisi d'effroi
Regarde votre sort...

SCENE IX.

IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

EUDOXE, *à Irene.*

Ciel! qu'est-ce que je voi?
Quel est votre dessein? vous m'avez donc trompée?
Quoi! madame, à mes bras n'êtes-vous échappée
Que pour courir ici, par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs?
Quel succès de mes soins! Ah! l'aurois-je pu croire
Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire?
Que dira l'avenir, tout l'empire, un époux?

IRENE.

O ciel! pour ces conseils quel tems choisissez-vous?
Hélas! en ma faveur soyez plus indulgente.
Je vais mourir, Eudoxe, et mourir innocente.

Vous m'avez vu toujours si soumise à vos lois
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois:
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches.
Je commence à sentir les fatales approches;
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consomme l'horreur de mon destin cruel...
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie!
Mais tous leurs soins n'ont pu m'abuser un moment;
Et ma main et ma bouche ont pris avidement
Le vase criminel et la liqueur funeste
Qui de mes tristes jours va consommer le reste.

EUDOXE.

Ah! quittez ce dessein, et cherchez du secours.

IRENE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours?
Non, non, qu'à l'empereur je serve de victime.
Il croit son fils et moi noircis du même crime...
Ah! courons le chercher; il est près de ces lieux:
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux:
Que les derniers regards de ce prince fidèle
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irene un seul moment ne vit pas après lui;
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre tout entiere à la sienne affligée;
Qu'au même instant, la mort brisant les mêmes nœuds,
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux...

Que rendue à celui pour qui seul j'étois née,
J'accomplisse à la fin toute ma destinée!...
(*elle fait quelques pas pour sortir, et est arrêtée par Gélas qui survient.*)

SCENE X.

IRENE, GELAS, EUDOXE, NARCÉE.

GÉLAS, *à Irene.*

Madame, où courez-vous, et qu'allez-vous chercher?
Ah! plutôt de ces lieux il faut vous arracher:
Évitez un objet qui déchire mon ame.

IRENE.

Andronic est donc mort?

GÉLAS.

Il ne vit plus, madame;
Je viens en ce moment de le voir expirer
Dans le bain que lui-même avoit fait préparer.

IRENE, *à Eudoxe et à Narcée.*

Soutenez-moi... Je cede après ce coup funeste...
(*à Gélas.*)
Et vous, du sort du prince apprenez-moi le reste.

GÉLAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit; sans frémir il entre dans le bain,
Offre ses bras, lui-même en fait couper les veines,
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,

Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux:
Cependant il pâlit et ses yeux s'obscurcissent;
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent;
Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal...

IRENE, *l'interrompant.*

Je me sens accabler...
Donnez un peu de tems à mon ame abattue...
(*après une courte pause.*)
C'est assez; achevez un discours qui me tue.

GÉLAS.

Il leve au ciel les yeux pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix:
« O mort! des malheureux unique et sûr asile,
« Je verrois ton approche avec un œil tranquille
« Si du courroux vengeur dont je subis la loi
« La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi:
« Je crains... » En cet instant son ame s'est émue;
Il promene par-tout une inquiete vue,
« Pere cruel! dit-il, d'un fils infortuné
« Je te rends tout le sang que tu m'avois donné:
« N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage ».
Alors de la parole il perd presque l'usage;
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus;
Ce ne sont que des mots toujours interrompus;
Son esprit se confond, le trouble s'en empare;
En de vagues projets il s'emporte et s'égare;

Il adresse sa voix à vous, à l'empereur,
Paroît tantôt tranquille, et tantôt en fureur;
Enfin son sang s'épuise et sa force succombe,
Sa tête sur son sein penche, chancelle, tombe;
Il meurt; et tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.
Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persécuteurs je déteste la rage,
Et, craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

(*il sort.*)

SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

IRENE, *à part.*

C'en est fait, à ses yeux la lumiere est ravie!
Éclatez, mes soupirs, sa mort vous justifie.

EUDOXE.

Quoi donc!...

IRENE, *à part.*

Regrets, transports jusqu'ici retenus,
Paroissez, il est tems; je ne vous contrains plus...
Il est mort!... Ciel! quel sang a-t-on osé répandre!
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre,
Cher prince! Vois Irene, au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur!...

Mais, hélas! du poison l'atteinte se redouble...
Je sens croître à la fois ma foiblesse et mon trouble;
Et le mortel venin, par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort...
Non, non, je me trompois; ils agissent ensemble;
Tous deux en même tems... L'empereur vient; je tremble...
Ma peine à son aspect vient de se redoubler.

SCENE XII.

COLLOJEAN, IRENE, EUDOXE, NARÇÉE.

IRENE, *à Collojean.*

Seigneur, avant ma mort j'ai voulu vous parler.
Andronic est puni; je meurs empoisonnée...
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée:
Une lettre aujourd'hui tombée en votre main
A sans doute achevé notre sort inhumain;
Elle venoit de moi. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangere;
Sans honte je l'avoue. Et pourquoi le cacher?
C'est le seul attentat qu'on peut me reprocher;
J'en atteste le ciel, ce ciel dont la puissance
Au poids de nos vertus punit ou récompense.
Ni votre fils ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel desir;
Il partoit pour me fuir: à mon devoir fidele,
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle:

C'est dans ce même tems qu'un sacrifice affreux
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire.
Je ne vous dis plus rien: j'ai consommé mon sort;
Je passe sans regret dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie..
(*à Eudoxe.*)
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie;
Otez-moi de ces lieux, et que je puisse au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins!
(*Eudoxe et Narcée emmenent Irene.*)

SCENE XIII.

COLLOJEAN.

Qu'entends-je? quel effroi, quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante, et me gêne!
Etoient-ils innocens ou coupables tous deux?
Je ne sais... mais, hélas! que je suis malheureux!

FIN D'ANDRONIC.

EXAMEN

D'ANDRONIC.

Lorsqu'un poëte dramatique est obligé de traiter sous des noms supposés un sujet déja connu, il perd un grand nombre d'avantages; il ne peut employer les couleurs locales que lui présentent l'époque à laquelle l'action s'est passée, les mœurs du peuple qui en a été le témoin, les caracteres de ceux qui y ont pris part, et les circonstances particulieres qui l'ont accompagnée; sa fable est dépourvue d'une partie de son intérêt; les développemens en deviennent vagues et peu attachans. Cette nécessité de garder le silence sur des personnages illustres qu'un long espace de tems n'avoit pas encore mis à la disposition des poëtes affoiblit beaucoup la tragédie d'Andronic, qui cependant obtint un succès constamment soutenu toutes les fois qu'elle a été remise.

L'intérêt puissant qui regne dans Andronic, un grand art dans la maniere de combiner et de disposer les scenes, ont mérité à cet ouvrage l'estime des connoisseurs, qui ont excusé la foiblesse du style en faveur des beautés de situation. L'exposition excite la curiosité: deux ministres, long-tems rivaux et ennemis, s'unissent pour perdre un jeune prince dont ils craignent le crédit et la puissance future. Ce prince a toutes les qualités qui promettent un monarque ver-

tueux ; il gémit sur le sort d'une province livrée à des gouverneurs avides ; il brûle d'aller y faire renaître la paix et le bonheur. Malheureux sans l'avoir mérité, il aimoit, de l'aveu de son pere, une princesse qui lui étoit destinée ; et ce pere la lui a enlevée. Combien de motifs pour révolter une ame fiere et sensible ! cependant Andronic ne sort point des bornes de la soumission. Il veut s'éloigner pour éviter la vue de celle qu'il ne lui est plus permis d'aimer ; et il ne commence à manquer à son devoir que lorsqu'il est entièrement poussé à bout par la dureté et par la jalousie de son pere.

Ce caractere est susceptible de beaucoup d'effet sur la scene : aussi a-t-on remarqué qu'autrefois les comédiens aimoient mieux débuter dans ce rôle que dans les chefs-d'œuvre de notre théâtre. Les autres caracteres ne méritent pas autant d'éloges : celui d'Irene est foible ; dans une seule scene avec Andronic, elle exprime des sentimens pleins de modestie et de délicatesse. « J'avouerai cependant, dit-elle à Andronic qui va s'éloigner d'elle,

et je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime ;
Que, pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix ;
Que, pour tous mes plaisirs, le seul que j'imagine,
C'est de voir les hauts faits que le ciel vous destine,
Et de votre grand nom les monarques jaloux,
Justifier le choix que j'avois fait de vous.

La versification n'a pas de couleur, mais les sentimens sont nobles et vrais. Malheureusement Andronic

ne se trouve que cette seule fois avec Irene. Campistron avoit senti l'extrême difficulté de leur procurer encore un entrevue : c'étoit de cette difficulté vaincue que devoit naître l'effet principal de la piece. Au théâtre on aime à voir les scenes épineuses dans lesquelles la réunion de deux personnages s'aimant ou se haïssant par des sentimens blâmables, mais impossibles à surmonter, produit la terreur et la pitié qui résultent de la lutte entre le penchant et le devoir : si l'auteur élude la difficulté au lieu de la combattre, il court moins de risques, mais il ne se sert point des grands ressorts de la tragédie.

Le caractere de l'empereur manque de dignité et de noblesse. Livré à deux ministres qui abusent de sa crédulité, il se décide presque sans examen à condamner un fils qui est l'unique espoir de sa famille. Qu'il y a loin de ce caractere à celui de Philippe II, de ce prince qui, sans sortir de son palais, se faisoit obéir des plus grands capitaines de l'Europe ; qui, par ses intrigues, par son or, troubloit les états voisins, et les affoiblissoit plus que s'il les eût vaincus par la force des armes ; dont le génie sombre et inquiet soumettoit tour-à-tour la politique à la religion, et la religion à des passions violentes constamment cachées sous l'apparence d'un calme froid et inaltérable ! Campistron a essayé une seule fois d'indiquer le caractere de ce prince : l'empereur est instruit de l'intelligence d'Andronic et d'Irene ; il s'écrie,

. . Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir ?
Comment ont-ils osé songer à me trahir ?

Moi qui par tant de soins et de persévérance
De pénétrer les cœurs possede la science;
Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets;
Qui, par ma politique et mon adresse à feindre,
Force tous mes voisins, tous les rois à me craindre:
Dans mon propre palais, au milieu de ma cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour.

Ces vers offrent quelques traits du caractere de Philippe; mais l'impossibilité de les appliquer au caractere d'un empereur d'Orient presque inconnu en affoiblit l'effet.

Ce sujet a été traité par deux poëtes étrangers qui ont beaucoup de réputation, M. Schiller, et le comte Alfieri. Le poëte allemand a considérablement renchéri sur les évènemens romanesques imaginés par l'abbé de Saint-Réal; il a en outre introduit un personnage qui débite comme *idées libérales* toutes les maximes de la démagogie moderne, de *la perfectibilité*, et du *bonheur commun*. Sa tragédie, qui forme un gros volume de dialogues, est un monstre dramatique où l'on ne trouve ni plan, ni intrigue, ni intérêt.

La tragédie d'Alfieri est beaucoup plus réguliere. On ne peut reprocher à l'auteur italien que d'avoir peint avec des couleurs trop noires le caractere de Philippe II: dans cette piece il est plus cruel que les Néron et que les Domitien; et, ce qui sur-tout n'est conforme ni aux regles du théâtre ni aux traditions historiques, il est féroce sans motif, et ne faisant répandre le sang que pour le plaisir d'en repaître ses

yeux, il ne retire aucun avantage des forfaits qu'il ordonne et des trahisons qu'il médite. Alfieri a mieux conçu les caracteres de Carlos et d'Élisabeth : je citerai le fragment d'une scene qui a quelque rapport avec celle d'Andronic et d'Irene. Carlos parle de son pere :

S'il se souvient que je suis son fils, c'est pour m'opprimer. Moi, toutefois, je n'oublie pas mes devoirs : si je pouvois les oublier un jour, et donner un libre cours à mes transports si long-tems réprimés, il ne m'entendroit me plaindre ni des honneurs qu'il m'a ravis, ni de ma réputation outragée, ni de la haine qu'il me porte ; je me plaindrois d'une perte bien plus grande... il m'a tout enlevé le jour où il vous a enlevée à moi.

ISABELLE.

Prince, vous oubliez qu'il est votre pere et votre roi.

CARLOS.

Ah ! excusez un transport involontaire : je brûlois depuis long-tems de vous ouvrir mon ame...

ISABELLE.

Vous ne devez pas me dire ce qui s'y passe, et je ne dois pas l'entendre.

CARLOS.

Arrêtez : si vous avez entendu une partie de ma douleur, écoutez-la tout entiere ; je ne peux plus rien vous cacher.

ISABELLE.

Quelle espérance avez-vous qui ne soit un crime ?

CARLOS.

Une espérance !... vous ne m'entendez pas.

ISABELLE.

Vous le savez ; je dois vous haïr si vous osez m'aimer.

CARLOS.

Haïssez-moi donc, et accusez-moi vous-même devant le roi.

ISABELLE.

Moi! proférer votre nom devant le roi!

CARLOS.

Si vous me croyez coupable...

ISABELLE.

L'êtes-vous seul?

CARLOS.

O ciel! qu'entends-je? votre cœur...

ISABELLE.

Ah! malheureuse! qu'ai-je dit? vous en avez trop entendu. Pensez qui je suis, pensez qui vous êtes: nous méritons la colere du roi, moi, si je vous écoute, vous, si vous poursuivez.

Cette précision et cette rapidité de dialogue sont le caractere principal du talent d'Alfieri. Il differe en cela beaucoup de Campistron, qui a le défaut de trop prodiguer les tirades. Sa tragédie, par la raison que j'ai indiquée, est moins intéressante que celle de l'auteur françois, qui, sous tous les rapports, est infiniment supérieure au drame de M. Schiller. M. le Fevre a fait une tragédie de D. Carlos, dont le gouvernement ne permit point la représentation: elle fut jouée dans une maison particuliere, et l'on y admira de beaux vers et des situations intéressantes.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE

DE LONGEPIERRE,

Représentée pour la premiere fois
le 13 février 1694.

NOTICE
SUR LONGEPIERRE.

Hilaire-Bernard de Requeleyne, seigneur de Longepierre, naquit à Dijon le 18 octobre 1659. Elevé par les jésuites qui dirigeoient le college de cette ville, il fit de rapides progrès dans l'étude des langues anciennes, et il annonça sur-tout un goût décidé pour la littérature grecque. Lorsqu'il entra dans le monde il montra peu de penchans pour les plaisirs de son âge; souvent on le voyoit se dérober à la société pour se livrer à des recherches savantes; et cette occupation constante lui donna un air embarrassé et un maintien timide dont il ne put jamais se corriger entièrement même lorsqu'il parut à la cour. Le pere de Longepierre, craignant que son fils n'obtînt pas dans le monde les succès que la justesse et la solidité de son esprit sembloient devoir lui promettre, imagina un moyen de le distraire des travaux sérieux auxquels il se livroit: il l'engagea à cultiver la poésie françoise. Ce fut

peut-être la premiere fois qu'un pere inspira à son fils un goût qui paroît détourner les jeunes gens de toute occupation utile, et qui, sans un talent supérieur, devient une manie ridicule. Mais le grand art de diriger la jeunesse consiste à varier les moyens suivant la différence des caracteres ; et il paroît que le pere de Longepierre, qui d'ailleurs étoit fort riche, ne se trompa point sur la maniere de faire acquérir à son fils ce qui pouvoit lui manquer sous le rapport des qualités extérieures. Les premiers essais de Longepierre furent très foibles; mais lorsqu'il eut passé quelques années à Paris, où sa vaste érudition lui avoit fait obtenir la place de précepteur du comte de Toulouse, son talent se forma : il fréquenta le théâtre françois qui étoit alors parvenu à son plus haut degré de perfection, et il conçut le projet de marcher sur les traces de Corneille et de Racine.

La tragédie de Médée obtint beaucoup de succès, et eut la gloire de remplacer sur le théâtre françois la Médée de Corneille. On aime à voir Longepierre, dans sa préface, témoigner tout le

respect que lui inspire le pere de la scene françoise, et s'efforcer de prouver qu'il n'a voulu en aucune maniere lutter contre ce grand poëte. Le second essai de Longepierre ne fut pas aussi heureux : n'ayant plus les anciens pour modeles, il fut obligé de puiser dans sa seule imagination toutes les ressources qui lui étoient nécessaires pour composer la tragédie de Sésostris. Cette piece fut mal reçue; et l'auteur s'opposa à ce qu'elle fût représentée une seconde fois. On ne sait pourquoi Longepierre étoit brouillé avec Racine; l'admiration qu'ils avoient l'un et l'autre pour les anciens auroit dû les rapprocher, ou du moins inspirer à l'auteur de Phedre quelque estime pour un savant distingué. Racine fit sur la chûte de Sésostris une épigramme très mordante :

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Égypte, au gré des destinées,
Véquit de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

Cette chûte parut dégoûter Longepierre de la carriere dramatique: cependant quelques années

après il composa, pour sa propre satisfaction, une tragédie d'Electre absolument conforme aux regles du théâtre grec, et dans laquelle il n'entroit aucune intrigue d'amour. Son projet étoit de ne la jamais faire représenter. Quelques lectures en furent faites en présence de plusieurs personnes de distinction; et l'on regarda cette piece comme un chef-d'œuvre. La princesse de Conti voulut l'entendre, et partagea l'opinion de ceux qui lui en avoient parlé. On pressa l'auteur de la donner aux comédiens; mais il persista dans sa premiere résolution. Enfin la princesse ayant témoigné vivement le desir de voir l'effet que cette tragédie produiroit au théâtre, Longepierre consentit à distribuer les rôles aux acteurs à condition qu'elle ne seroit jouée qu'en société. La piece fut représentée sur le théâtre de l'hôtel de Conti, en 1702, en présence de presque toute la cour: elle eut un succès prodigieux pendant trois représentations. Malgré ces illustres suffrages, Longepierre refusa encore de hasarder sa piece sur le théâtre françois. Six ans après, l'Electre de Crébillon parut, et confirma la réputation

que ce grand poëte tragique s'étoit acquise par Atrée et Thyeste. On reprocha à Crébillon d'avoir introduit un amour épisodique dans cette catastrophe horrible; et ceux qui critiquerent le plus vivement ce poëte s'appuyerent sur l'Electre de Longepierre, qui n'offroit point ce défaut, et qui n'étant point imprimée pouvoit être défendue avec beaucoup d'avantage. En 1719, le régent, qui avoit de l'estime pour Longepierre, réitéra l'invitation qui lui avoit été faite tant de fois de faire représenter son Electre. Longepierre ne put s'y refuser, et consentit, après vingt ans de résistance, à se livrer aux hasards de la représentation. Ses pressentimens n'étoient que trop vrais; la piece ne fut applaudie que par ses protecteurs, et le parterre la condamna irrévocablement.

Il peut être utile de s'arrêter un moment sur cette piece qui a donné lieu à des jugemens si différens. M. de Voltaire, qui s'est si fortement élevé contre l'Electre de Crébillon, n'a pas mieux traité celle de Longepierre, où il a cependant puisé plusieurs idées pour sa tragédie d'Oreste.

« Pour achever, dit-il, de fortifier la nation dans « le goût des intrigues romanesques, il arriva « par malheur que M. de Longepierre, très zélé « pour l'antiquité, mais qui ne connoissoit pas « assez notre théâtre, et qui ne travailloit pas « assez ses vers, fit représenter son Electre. Il faut « avouer qu'elle étoit dans le goût antique: une « froide et malheureuse intrigue ne défiguroit « pas ce sujet terrible; la piece étoit simple et sans « épisode: voilà ce qui lui valoit avec raison la « faveur déclarée de tant de personnes de la pre- « miere considération, qui espéroient qu'enfin « cette simplicité précieuse qui avoit fait le « mérite des grands génies d'Athenes pourroit « être bien reçue à Paris, où elle avoit été si né- « gligée. Malheureusement les défauts de la piece « françoise l'emporterent si fort sur les beautés « que le poëte avoit empruntées de la Grece, que « vous avouâtes à la premiere représentation que « c'étoit une statue de Praxitele défigurée par un « moderne. »

Ce jugement sévere et le succès de l'Oreste de M. de Voltaire ont entièrement fait oublier la

tragédie de Longepierre. Il faut avouer que cette piece manque d'action, que les évènemens n'y sont pas assez préparés, que les scenes sont trop souvent vides, et que les déclamations, principal défaut de l'auteur, y sont trop fréquentes: cependant on y trouve de grandes beautés qui prouvent la profonde étude que l'auteur avoit faite de Sophocle et d'Euripide.

Oreste reparoît à Mycene sous un nom supposé; il revoit le palais de son pere, dont il a été enlevé encore enfant lors de l'assassinat d'Agamemnon:

N'est-ce point un transport de mon ame égarée?
Me revois-je en effet dans le palais d'Atrée,
Où s'ouvrit ma paupiere à la clarté des cieux?
. . . . . .
Exilé de ces lieux dès ma plus tendre enfance,
J'essaie à rappeler ma foible connoissance;
Mais il me suffiroit de mon saisissement.
Je dois le reconnoître à ce frémissement
Dont la secrete voix et la force soudaine
Agitent tous mes sens, courent de veine en veine:
Chaque pas, chaque objet, réveille dans mon cœur
Des mouvemens confus de joie et de douleur,

Et je sens qu'attendri par je ne sais quels charmes,
J'ai peine en ce moment à retenir mes larmes.

Oreste se présente à Clytemnestre comme ayant tué le fils d'Agamemnon; il s'étonne de la froideur avec laquelle sa mere écoute ce triste récit:

Quand je vous ai, madame, aveuglément servie,
Puis-je vous demander quel attentat commis
Noircissoit envers vous un si malheureux fils?
Quelle offense alluma cette haine en votre ame?
Que vous avoit-il fait?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ORESTE.

Oui, lui, madame.

CLYTEMNESTRE.

Il devoit... je craignois... Ciel! que demandez-vous?
La discorde brisant tous liens entre nous,
Le sang déja versé me forçoit à le craindre.

Ce dernier vers exprime un sentiment très profond; il peint la nécessité fatale où sont les scélérats de prévenir par d'autres crimes les suites inévitables d'un premier forfait. Clytemnestre ajoute:

J'ai dû le prévenir. Ah! fils d'Agamemnon,
Ne comprenez-vous pas son crime par ce nom?

Forcé par son devoir à venger un tel pere,
Il auroit méconnu Clytemnestre sa mere,
Et me précipitant du faite des grandeurs...

ORESTE.

Un fils peut-il si loin étendre ses fureurs?
Une mere à ses yeux, madame, est toujours mere.

Oreste se fait reconnoître par Electre; ils prennent la résolution l'un et l'autre de faire périr Egyste. Au moment d'exécuter, Oreste est retenu par un trouble qu'il ne peut concevoir: Électre l'excite à la vengeance, et, pour ranimer sa fureur, lui retrace toutes les circonstances du meurtre d'Agamemnon:

Prince, c'est en ce jour, c'est en ces mêmes lieux
Que périt votre pere, au comble de la gloire,
Et que des trahisons s'accomplit la plus noire:
Ici, sortant du bain, il prit ses vêtemens,
D'un horrible attentat funestes instrumens:
Surpris, embarrassé dans cet affreux dédale,
Là d'Egyste il reçut une atteinte fatale;
A ses pieds il tomba, se débattant en vain;
Plus loin se relevant, je vis une autre main
Le renverser mourant au lieu même où vous êtes;
C'est là, pour assouvir leurs fureurs satisfaites,

Que deux coups redoublés perçant encor son flanc,
Il acheva de rendre et son ame et son sang :
D'un sang si cher encor ces colonnes empreintes,
Ce marbre, ce pavé, ces images sont teintes ;
Ce sang, ce sang par-tout fume et crie en ces lieux ;
Je crois toujours l'y voir ruisseler à mes yeux ;
Et son ombre d'un fils implorant l'assistance,
Murmure autour de nous, et demande vengeance :
Ne la voyez-vous pas ainsi que je la voi?
Et pouvez-vous tarder à venger ce grand roi ?

Malgré la dureté des vers et plusieurs incorrections dans le style, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il n'y ait dans ces différens passages de véritables beautés. Longepierre, toujours modeste, parut souscrire au jugement sévere qui avoit été porté contre sa tragédie ; il ne la fit point imprimer : quelques années après sa mort, un de ses amis la publia.

Les faveurs de la cour consolerent Longepierre de ses disgraces littéraires : il fut gentilhomme ordinaire du duc d'Orléans, et secrétaire des commandemens du duc de Berri. Lorsque ce prince mourut, il eut une pension de six mille livres.

Toujours passionné pour la littérature grecque, il s'étoit amusé à traduire en vers les poésies d'Anacréon, de Sapho, de Bion, et de Moschus. Ce genre n'étoit pas le sien; la dureté et la foiblesse des vers, défauts qui se trouvent rarement unis, rendent la lecture de ces traductions très difficile. Longepierre eut l'imprudence de faire paroître cet ouvrage; mais il s'en repentit aussitôt: il tenta en vain de supprimer l'édition en retirant tous les exemplaires.

Longepierre avoit une bibliotheque très bien choisie, sur-tout en auteurs anciens: il la légua au cardinal de Noailles, archevêque de Paris, avec lequel il étoit lié d'amitié.

Ce poëte mourut à Paris le 31 mars 1721.

PRÉFACE.

Il y a peu d'histoires aussi connues que celle de Médée, et de sujets de tragédie aussi célebres que celui-ci : Euripide l'a traité parmi les Grecs ; Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide, et Séneque parmi les Romains ; M. Corneille parmi nous. La tragédie d'Euripide et celle de Séneque nous restent encore avec quelques vers des autres.

Je me suis laissé tenter après tant de grands hommes à la beauté de ce sujet. Il m'a toujours paru que les deux grands ressorts de la tragédie, la terreur et la pitié, s'y font sentir vivement ; et que Médée, toute méchante et toute criminelle qu'elle est, étant aussi très malheureuse et trahie par celui pour qui elle a tout fait et tout abandonné, est l'un des personnages du monde le plus propre à faire un grand effet sur la scene. La simplicité même du sujet, quoique du goût de peu de gens parmi nous, a été un nouvel attrait pour moi. J'ai voulu tenter de donner au public une piece à-peu-près dans le goût des anciens, c'est-à-dire une piece dans laquelle une action grande, tragique, et merveilleuse, mais en même tems très simple, fût soutenue seulement par la noblesse des pensées, par la vivacité des mouve-

mens, et par la dignité de l'expression. C'est ainsi que ces grands maîtres de l'art, sur les ouvrages desquels l'art même et les regles ont été formés, ont constitué leurs tragédies, et ont composé ces chefs-d'œuvre merveilleux qui, ayant fait l'admiration de tous les siecles, font encore pleurer et frémir dans la simple lecture. Ces génies sublimes se sentant assez de force pour soutenir un sujet par lui-même et par eux-mêmes, ont dédaigné d'avoir recours à un grand attirail d'incidens et d'épisodes, et ont rebuté les jeux de théâtre, les petites surprises, et ces autres agrémens frivoles qui plaisent dans la comédie, mais qui ne servent dans la tragédie qu'à amortir et à éteindre le pathétique qui en est l'ame. Ils auroient cru sortir du caractere du poëme tragique, et blesser en quelque maniere la raison, et les regles par conséquent, s'ils s'étoient écartés de cette simplicité d'action. Que penseroient-ils donc s'ils entendoient dire à présent qu'une tragédie n'est pas tragédie, ni dans les regles, parcequ'elle est simple? ils jugeroient sans doute que de pareils critiques n'ont aucune idée de la tragédie ni des regles, et qu'ils n'en connoissent que le nom.

On seroit très fâché cependant que ceux qui ne connoissent pas les tragédies des anciens par elles-mêmes en voulussent juger par cette piece,

qui leur est infiniment inférieure en tout. Pour ressembler à ces grands hommes ce n'est pas assez de travailler dans leur goût et d'après eux, il faudroit encore avoir leur génie. Cette piece donc peut fort bien être simple comme celle des anciens sans être belle ; mais en ce cas c'est uniquement ma faute, et cela n'empêche pas que la véritable grandeur ne se trouve presque toujours jointe avec la simplicité.

Je ne répondrai point à toutes les critiques qui se sont d'abord élevées contre cette piece; je crois qu'on doit toujours laisser au public une liberté entiere d'en juger, et qu'un ouvrage doit se défendre par lui-même. Peut-être que ceux à qui la grande simplicité d'action qui regne dans cette piece n'auroit pas entièrement plu dans la représentation en seront moins blessés dans la lecture, et qu'ils trouveront que j'y ai suppléé autant qu'il m'a été possible par le soin que j'ai pris de l'expression. J'ai toujours été persuadé que c'est ce qui anime et ce qui soutient le plus un ouvrage, lorsque n'étant pas dans la bouche des acteurs, qui lui donnoient en quelque maniere la vie, il est comme mort sur le papier. Aussi avec quel soin les anciens, et en particulier les tragiques grecs ne s'y sont-ils pas attachés? Il seroit trop long de parler ici de la sublimité, de la force, de la richesse, de l'harmonie, de la

vivacité de leurs expressions; de ces tours si naturels en apparence, et pleins en effet d'un si grand art; de ces hardiesses nobles et heureuses, où ne s'éleva jamais un médiocre génie; de ces belles épithetes qui, rassemblant en un seul mot plusieurs idées, leur donnent plus de force en les offrant ainsi en raccourci, et qui par leurs peintures vives et nobles font le charme de la poésie, qu'elles animent et qu'elles enrichissent: je dirai seulement, pour donner quelque idée du soin que ces grands hommes ont pris de l'expression, qu'ils s'y sont attachés jusqu'à n'employer presque que des mots consacrés à la poésie et inconnus à la prose; et que quand même on renverseroit la structure et l'arrangement de leurs vers, on ne laisseroit pas d'y sentir encore la poésie la plus magnifique et la plus élevée.

Je ne saurois cependant m'empêcher de répondre à une des objections qu'on m'a faites. On m'a accusé d'avoir pris plusieurs pensées dans M. Corneille; mais pour me rendre justice on devoit avoir dit que M. Corneille ayant pris plusieurs pensées dans Séneque, j'ai cru pouvoir aussi puiser dans la même source et y en prendre quelques unes. Voilà la vérité; et je défie qu'on puisse citer un endroit de cette piece qui paroisse emprunté de M. Corneille, et qui ne soit pas de Séneque. J'ai cru qu'il ne m'étoit pas dé-

fendu de suivre ce poëte latin, et de m'enrichir de ses beautés et de ses pensées, à l'exemple de M. Corneille lui-même. Si ceux qui ont quelque discernement et quelque goût pour ces sortes de choses se donnent la peine de comparer avec l'original les endroits que la Médée de M. Corneille et celle-ci ont de communs, ils connoîtront aisément que ce que j'ai traduit ou imité n'est point une copie de copie, mais que j'ai travaillé d'après l'original.

Personne n'est plus admirateur que moi du mérite de M. Corneille; personne n'a plus de vénération et d'estime pour un si grand homme; et cette vénération jointe au grand nom qu'il s'est acquis si justement m'auroit peut-être empêché de traiter un sujet déja traité par lui, si je n'avois considéré que dans sa Médée, comme il le reconnoît lui-même, ce grand génie, qui s'est fait admirer depuis, ne s'étoit pas encore entièrement développé, quoiqu'à travers les nuages qui le couvrent il ne laisse pas de faire briller déja des étincelles de ce beau feu qui, achevant bientôt après de dissiper tout ce qui lui faisoit ombre, a produit le Cid, Polyeucte, Cinna, et les Horaces. J'ai même traité ce sujet si différemment de lui, que hors le fond de la fable, qui ne sauroit n'être pas le même, et ce que nous a fourni Séneque, je ne crois pas que le même sujet puisse

être traité plus diversement. Aussi j'espere que tous les gens désintéressés me rendront la justice de croire que, quand M. Corneille n'auroit jamais fait sa Médée, je n'en aurois pas moins fait celle-ci avec le secours d'Euripide et de Séneque, qui ont été mes seuls et véritables guides.

ACTEURS.

MÉDÉE, fille d'Æete, roi de la Colchide, et femme de Jason.

JASON, prince de Thessalie.

CRÉON, roi de Corinthe.

CRÉUSE, fille de Créon.

LES ENFANS DE MÉDÉE.

RHODOPE, confidente de Médée.

IPHITE, confident de Jason.

CYDIPPE, confidente de Créuse.

SUITE DE CRÉON.

La scene est à Corinthe, dans le palais de Créon.

Digitized by Google

Perrin del. *Guyot Sculp.*

Pourquoi nous menacer, et d'où vient ce courroux ?

Acte IV. Sc. VII.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JASON, IPHITE.

JASON.

Je sais ce que je dois à l'amour de Médée;
Cesse, Iphite, à mes yeux d'en retracer l'idée:
Ce qu'elle a fait pour moi dans la Grece, à Colchos,
Ne traverse que trop ma joie et mon repos.
Mais du sort, de l'amour, la fatale puissance
Fait taire mes remords et ma reconnoissance;
Et de ces deux tyrans les violentes lois
Ne laissent ni l'amour ni la haine à mon choix.
Oui, de leur joug pressant l'invincible contrainte
Fixe enfin mes destins et mes vœux à Corinthe.
En vain Médée en proie à ses transports jaloux

Se livre à la douleur, s'abandonne au courroux;
Je la plains: mais, ami, j'adore la princesse;
Du destin de Jason souveraine maîtresse,
Elle asservit mon ame à son pouvoir vainqueur;
L'éclat de ses beaux yeux triomphe de mon cœur;
Et ce cœur, embrasé d'une ardeur violente,
Ne sauroit s'affranchir du charme qui l'enchante.

IPHITE.

De ce nouvel amour la trompeuse douceur
Séduit votre raison par son appas flatteur;
Votre ame tout entiere avidement s'y livre :
Mais si, fuyant, seigneur, le plaisir qui l'enivre,
Vous vouliez repousser un dangereux poison,
Si vous daigniez encor consulter la raison,
Vous banniriez bientôt Créuse de votre ame,
Et vous étoufferiez une funeste flamme.

JASON.

Non, la raison ici d'accord avec mon cœur
Autorise ma flamme et soutient mon ardeur.
Exilés, fugitifs, le trépas de Pelie
Souleve contre nous toute la Thessalie.
Ce tyran, de mon trône injuste usurpateur,
De ses crimes enfin a lavé la noirceur.
Tu sais comme Médée, ardente à la vengeance,
Sur le flatteur appas d'une vaine espérance,
De ses propres enfans en a fait ses bourreaux:
Ses filles, à l'envi, le mirent par morceaux;
Et leur crédule amour, armant leur bras timide,

Commit par piété cet affreux parricide.
Son fils Acaste armant pour venger son trépas,
J'obéis au destin, je quittai ses états;
Et Créon seul, osant plaindre notre disgrace,
Lorsque d'un fier tyran la haine nous menace,
M'a reçu dans son sein, moi, Médée, et mes fils,
D'une triste maison infortunés débris:
Seul il pouvoit me tendre une main salutaire;
Et le ciel de mon sort le rend dépositaire.
En vain je chercherois en de nouveaux climats
L'asyle et le repos qu'il m'offre en ses états;
Pour moi son amour brille et son estime éclate;
Il me regarde en pere, il m'applaudit, me flatte.
Cependant, trop instruit par mes malheurs divers,
Toujours du sort jaloux je crains quelques revers.
Mon ennemi demande et Médée et ma tête;
Irrité d'un refus, à la guerre il s'apprête.
Créon m'aime, il est vrai: Créon est généreux;
Mais on porte à regret le poids des malheureux:
Quelque noble penchant qui pousse à les défendre,
Iphite, on craint de voir ses états mis en cendre,
Ses peuples asservis, et son trône ébranlé;
Souvent même Créon flotte et paroît troublé.
D'ailleurs, trop prévenu d'une haine secrete,
A Médée à regret il donne une retraite,
Et contre elle avec peine il retient un courroux
Qui pourroit retomber jusque sur son époux.
Je dois donc, profitant d'un rayon favorable,

M'assurer en Créon un appui ferme et stable,
Et l'attachant à moi par le nœud le plus fort,
Prévenir et fixer l'inconstance du sort.
Pour sa fille avec joie il voit briller ma flamme;
Elle regle ses vœux et peut tout sur son ame;
Créuse seule enfin peut m'assurer Créon.
Eh bien! l'amour, Iphite, aveugle-t-il Jason?

IPHITE.

C'est ainsi que l'amour, trop fertile en excuses,
Aveugle par son charme, et séduit par ses ruses;
Même en nous égarant il feint de nous guider.
De ses pieges flatteurs songez à vous garder.
Eh! quoi! d'un autre amour votre ame possédée
Trahira les bienfaits et l'espoir de Médée?
Ni les droits de l'hymen, ni sa fidele ardeur...

JASON.

Qu'un tel secours est foible et défend mal un cœur,
Iphite! Ah! quand l'amour regne avec violence,
Que peut la foible voix de la reconnoissance?
Il est vrai que Médée a tout osé pour moi;
Je m'accuse et rougis de ce que je lui doi:
Mais, transporté d'amour en voyant ce que j'aime,
J'oublie et mon devoir, et Médée, et moi-même.
Je m'enivre à longs traits d'un aimable poison;
L'amour devient alors ma suprême raison,
Et d'un feu violent l'impérieuse flamme
Étouffe tout le reste et triomphe en mon ame.
Je sens, je sens alors que mon trépas certain,

Les bontés de Créon, le courroux du destin,
M'arrêtent moins ici que ne fait la princesse;
Qu'animé du beau feu qui m'échauffe et me presse,
Je mourrois s'il falloit m'éloigner de ses yeux,
Et qu'enfin leur éclat m'enchante dans ces lieux.
Ces beaux yeux, plus puissans que Médée et ses charmes,
Sitôt que je les vis m'arracherent les armes.
Et quel cœur soutiendroit leurs feux éblouissans,
Leur éclat dangereux, leurs regards languissans,
Cette jeune pudeur sur son visage peinte,
Et sur son front serein cette noblesse empreinte;
Cette douce fierté, cette aimable langueur;
Un je ne sais quel charme innocent et flatteur;
Ce souris dont l'appas réveille la tendresse,
Et ce maintien auguste, et cet air de déesse?
Enfin en la voyant, ébloui, transporté,
Je crus voir et je vis une divinité.

IPHITE.

Mais quels sont vos projets? que pouvez-vous prétendre?

JASON.

D'écouter ma tendresse et de tout entreprendre.
L'amour se flatte, Iphite, et se croit tout permis:
Que n'ose point un cœur à son pouvoir soumis!
Le roi me veut pour gendre; et ma belle princesse
Semble favoriser mes soins et ma tendresse:
Il offre sa couronne et Créuse à mes vœux;
M'opposerois-je au sort qui veut me rendre heureux?
Je ne puis résister à ces douces amorces;

Et n'ai point oublié comme on fait les divorces.
N'abandonné-je pas Hypsipile à Lemnos
Pour chercher la Toison et voler à Colchos?
Et cependant, ami, cette grande conquête
Valoit-elle le prix qu'ici l'amour m'apprête?

IPHITE.

Dieu! que fera Médée, et quel affreux courroux
Ne l'enflammera point contre un parjure époux?
Si vous l'abandonnez, redoutez sa vengeance.
Vous savez de son art jusqu'où va la puissance:
La nature est soumise à ses commandemens;
Elle trouble le ciel, l'enfer, les élémens;
Elle arrête à son gré les astres dans leur course;
Les torrens les plus fiers remontent vers leur source;
La lune sort du ciel, les mânes des tombeaux;
Elle lance la foudre, et change en sang les eaux.
Vous savez...

JASON.

Je le sais; cesse de me le dire.
Mais de l'amour aussi je sais quel est l'empire:
Plus puissant que son art, plus fort que son courroux,
De Médée en fureur il suspendra les coups.
Elle m'aime, il suffit; et sa tendresse extrême
Parlera puissamment pour un ingrat qu'elle aime.
Je saurai la fléchir; je saurai l'appaiser.
Mais, à tout son courroux dussé-je m'exposer,
Je n'écoute et ne suis que l'ardeur qui me presse.

IPHITE.

De grace, examinez...

JASON.

Ah! je vois ma princesse.
Considere à loisir, contemple tant d'appas.
Peut-on la voir, Iphite, et ne l'adorer pas?
Rien n'est à redouter, à fuir, que sa colere.

SCENE II.

JASON, CRÉUSE, IPHITE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

Je croyois en ces lieux trouver le roi mon pere.
On vient de m'assurer qu'il vous cherche, seigneur.

JASON.

Je n'ai point vu le roi, madame; mais mon cœur,
Par de profonds respects, par l'amour le plus tendre,
Ne pourra-t-il jamais mériter et prétendre
Que vous daigniez aussi me chercher quelque jour?
Cet espoir n'est-il pas permis à mon amour?
Jamais, vous le savez, ardeur si violente
Ne régna dans un cœur et n'en fut triomphante;
Tout le jure à vos yeux, soins, vœux, empressemens;
Mes remords immolés, mes transports, mes sermens,
Et mes tendres respects, et mes ardens hommages,
Vous sont de cet amour d'inviolables gages.

Je sens un feu si vif s'accroître à chaque pas!
Madame, à tant d'amour vous ne répondez pas?

CRÉUSE.

Eh! le puis-je, seigneur? Une jeune princesse
Ne doit qu'à son époux déclarer sa tendresse.
Il est vrai que le roi, qui doit régler mes vœux,
Estime vos vertus, applaudit à vos feux;
Il m'a même ordonné d'écouter votre flamme:
Si j'ose après cela vous découvrir mon ame,
J'estime ainsi que lui cet illustre Jason
Qui surmonta Neptune et conquit la Toison;
De la gloire amoureux, prodigue de sa vie,
L'ornement de la Grece, et l'effroi de l'Asie,
Le chef de nos gueriers, la fleur de nos héros,
Dont le nom est vanté de Corinthe à Colchos.
Peut-être un doux penchant m'entraîneroit sans peine;
Mais un fatal obstacle et m'arrête et me gêne;
Médée est votre épouse, et des nœuds si puissans
Mettent un frein trop juste à mes vœux innocens.
Pourrois-je à ce penchant abandonner mon ame
Tandis qu'un autre hymen vous attache?...

JASON.

Ah! madame,
Cessez, cessez de craindre un hymen odieux
Condamné par les Grecs, réprouvé par les dieux;
Dès demain, dès ce jour faut-il briser ses chaînes?

CRÉUSE.

Mais qui m'assurera qu'insensible à ses peines,

Vous puissiez soutenir sa vue et sa douleur
Sans lui rendre bientôt vos vœux et votre cœur?
Je crains un long penchant, sa tendresse, ses larmes;
Je redoute ses yeux, je redoute ses charmes:
Son art est au-dessus de tout l'effort humain,
Seigneur, et de votre ame elle sait le chemin.
Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'entendre,
Je crains tout d'un amour et si long et si tendre;
Je crains...

JASON.

Ah! dissipez une indigne frayeur.
Quel outrage! ainsi donc jugez-vous de mon cœur?
Connoissez mieux ce cœur, madame, et ma tendresse;
Rien ne peut m'enlever à ma belle princesse:
Je défie à la fois les mortels et les dieux,
Et tout l'art de Médée, et l'enfer, et les cieux.
Si sa présence ici vous alarme et vous blesse,
Il faut vous délivrer du soupçon qui vous presse:
Un véritable amour éclate avec plaisir;
Commandez seulement, je suis prêt d'obéir.
Je donnerois mon sang, j'immolerois ma vie;
Trop heureux que pour vous le sort me l'eût ravie!

CRÉUSE.

J'entends le roi, seigneur: il paroît à vos yeux.

SCENE III.

JASON, CRÉON, CRÉUSE, SUITE.

CRÉON.

Je vous cherchois, seigneur. Savez-vous qu'en ces lieux
Un nouvel envoyé du roi de Thessalie
Vient demander raison du meurtre de Pelie?
De mes refus Acaste offensé justement
Veut bien suspendre encor son fier ressentiment,
Et jurer avec nous une étroite alliance
Si je livre en ce jour Médée à sa vengeance,
Ou qu'au moins, la chassant du sein de mes états,
Je refuse un asyle à ses assassinats.
Il me presse...

JASON.

Ah! seigneur, votre cœur magnanime
Pourroit-il lui livrer une triste victime?
Pourroit-il...

CRÉON.

En faveur de vos fils et de vous
Je ne veux point livrer Médée à son courroux.
Mais est-il juste aussi, Jason, que de ses crimes
Mes sujets innocens deviennent les victimes,
Et que, d'une étrangere appuyant les forfaits,
De mes heureux états je trouble ainsi la paix?
Non, il faut qu'elle parte, et qu'une prompte fuite

Nous délivre des maux qu'elle traîne à sa suite:
Je le veux. Cet exil est nécessaire à tous;
Pour Acaste, pour moi, pour ma fille, pour vous,
Pour Médée elle-même. Il faut purger Corinthe
De ce funeste objet qui la glace de crainte;
Il faut nous épargner ses cris et sa fureur:
Je hais jusqu'à sa vue; elle me fait horreur.
Des songes effrayans, des présages sinistres,
Des redoutables dieux les augustes ministres
M'annoncent de leur part le plus affreux malheur
Si je ne l'abandonne à leur courroux vengeur.
Rompez avec éclat le charme qui vous lie;
Expiez un hymen qui tache votre vie.
Assez et trop long-tems ses liens mal tissus
Ternissent votre gloire et souillent vos vertus;
Assez et trop long-tems avec douleur la Grece
Voit gémir sous le joug de cette enchanteresse
Le plus grand des héros qu'elle conçût jamais.
Séparez vos vertus d'elle et de ses forfaits;
Justifiez ainsi l'appui que je vous donne;
Possédez à ce prix ma fille et ma couronne.
Je veux que dès demain l'astre brillant du jour
Ait vu partir Médée en commençant son tour,
Et que, Corinthe ainsi n'étant plus profanée,
Il se prête avec joie à ce doux hyménée.

JASON.

Je cede à vos raisons; j'obéis: mais, seigneur,
Daignez par vos bontés adoucir son malheur;

Par tout ce qui pourra rendre son sort moins rude,
Consolez ses ennuis, flattez sa solitude.

CRÉON.

Quoiqu'elle ait mérité des maux plus rigoureux,
Je consens à remplir vos desirs généreux;
Et, pour mieux adoucir son déplaisir extrême,
Je veux à cet exil la préparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen, ce départ;
Qu'au bonheur de leurs rois nos sujets prennent part.
Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La source de sa joie, et la fin de sa crainte;
Que des chants d'hyménée et d'aimables concerts
Commencent cette fête et remplissent les airs;
Que du dieu de l'hymen les feux sacrés s'allument,
Qu'on pare les autels et que les temples fument.
Jason trouve une épouse enfin digne de lui.
Daignent les justes dieux, m'exauçant aujourd'hui,
Marquer de leurs faveurs cet grande journée,
Et la rendre à jamais célebre et fortunée!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE.

Où suis-je, malheureuse? où porté-je mes pas?
Qu'ai-je vu? qu'ai-je ouï? Je ne me connois pas.
Furieuse, je cours, et doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?
Corinthe retentit de cris et de concerts;
Ses autels sont parés, ses temples sont ouverts;
Tout, à l'envi, prépare une odieuse pompe;
Tout vante ma rivale, et l'ingrat qui me trompe.
Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit!
Jason honteusement me chasse de son lit!
Il m'ôte tout espoir. Épouse infortunée!
Que dis-je, épouse? hélas, pour nous plus d'hyménée!
L'ingrat en rompt les nœuds. Dieux justes! dieux vengeurs!
De la foi conjugale augustes protecteurs,
Garans de ses sermens, témoins de ses parjures,
Punissez son forfait, et vengez nos injures.
Toi sur-tout, ô Soleil, j'implore ton secours,

Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours,
Tu vois du haut des cieux l'affront qu'on me destine;
Et Corinthe jouit de ta clarté divine!
Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité
Plonge tout l'univers privé de ta clarté;
Ou plutôt donne-moi tes chevaux à conduire;
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire;
Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant;
J'abymerai Corinthe et son peuple insolent;
J'écraserai ses rois; et ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare.
Mais où vont mes transports? est ce donc dans les cieux
Que j'espere trouver du secours et des dieux?
Déités de Médée, affreuses Euménides,
Venez laver ma honte et me servir de guides.
Armons-nous: de notre art déployons la noirceur;
Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur;
Que de sang altéré, que de meurtres avide
A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je? de bien loin surpassons ces forfaits:
De ma tendre jeunesse ils furent les essais;
J'étois et foible et simple, et de plus innocente;
L'amour seul animoit ma main encor tremblante;
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
M'embrasent à présent d'une juste fureur;
Que n'enfantera point cette fureur barbare?
Le crime nous unit, il faut qu'il nous sépare.

SCENE II.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Eh bien ! tu vois le prix que me gardoit Jason.
L'ingrat couronne enfin sa noire trahison;
Il épouse Créuse, et la pompe s'apprête:
Tout m'annonce ma mort. Mais à quand cette fête?

RHODOPE.

Madame, cet hymen se célebre demain.

MÉDÉE.

Demain ! le tems est court et le terme prochain;
Il en faut profiter.

RHODOPE.

Quel funeste hyménée !
Hélas ! à quels malheurs êtes-vous condamnée !

MÉDÉE.

Ah ! rien n'est comparable aux horreurs de mon sort.
Rhodope, qui l'eût cru? Jason jure ma mort;
Au plus honteux destin son mépris me ravale;
Il m'attache en esclave au char de ma rivale.
J'ai tout osé pour lui; pour lui j'ai tout quitté,
Pays, trône, parens, gloire, félicité:
Il me coûte, l'ingrat ! jusqu'à mon innocence.
Je n'ai voulu que lui: cruelle récompense !
Pour prix de cet amour qui n'a voulu que lui,

Il me laisse sans rang, sans honneur, sans appui,
Sous un ciel étranger, criminelle, accablée,
Proscrite, fugitive, odieuse, exilée,
Et seule à la merci d'un monde d'ennemis
Que m'ont fait les forfaits que pour lui j'ai commis.

RHODOPE.

Trop indigne de vous, après sa lâche injure,
Oubliez un ingrat, dédaignez un parjure;
D'un généreux orgueil vous armant en ce jour...

MÉDÉE.

Eh! puis-je triompher de mon fatal amour?
Malheureuse! tout cede à mon art redoutable,
La nature se trouble à ma voix formidable,
Tout tremble, tout fléchit sous mon pouvoir vainqueur,
Et je ne puis bannir un ingrat de mon cœur!
L'amour brave ma force, et méprise mes charmes;
Il rit de ma fureur, et m'arrache des larmes:
Pour un perfide encore il trouble ma raison.
J'aime; que dis-je, aimer? j'adore encor Jason;
Pour lui je trahirois encor pere et patrie,
Pour lui j'immolerois mon repos et ma vie.
D'un tyrannique amour trop barbare rigueur,
Cesse pour un ingrat de déchirer mon cœur!

RHODOPE.

En ce funeste état que vous êtes à plaindre!

MÉDÉE.

Il est vrai, je le suis; mais plus encor à craindre:

On n'offensa jamais Médée impunément.
Mais que dit ma rivale? et que fait son amant?

RHODOPE.

Ah! madame, il soupire aux pieds de la princesse,
Et n'est plus occupé que du feu qui le presse.

MÉDÉE.

Ton sang va me venger, lâche, et perfide époux!
Tu mourras. Quelle horreur vient glacer mon courroux!
Et depuis quand Médée est-elle si timide?
Son cœur n'est-il hardi que pour un parricide?
Après tant d'innocens immolés sans remords,
Je respecte un ingrat digne de mille morts;
Ah! qu'il meure! Où m'emporte une jalouse rage?
Qu'il meure, ce héros, ton amour, ton ouvrage,
Le fruit de tant de soins, de périls, d'attentats,
L'objet de tant de vœux... Non il ne mourra pas.
Quelque juste fureur dont je sois possédée,
Qu'il vive, et s'il se peut qu'il vive pour Médée;
Ou, si de mon bonheur le destin est jaloux,
Qu'il vive s'il le faut pour d'autres que pour nous.
C'est Créon qui le force à l'hymen qui m'accable;
Créon mérite seul mon courroux implacable,
Lui qui, de son pouvoir enivré follement,
Me ravit mon époux, m'arrache mon amant,
Fait régner en tyran le crime et le divorce,
Et ne connoît de droits que l'injure et la force:
Qu'il périsse et sa race! accablons son orgueil;

Mettons son insolence et sa gloire au cercueil.

RHODOPE.

Ah! modérez, de grace, une douleur si forte;
Etouffez ou cachez l'ardeur qui vous emporte.
J'entends du bruit. On vient. Domtez ce fier courroux,
Madame: c'est Créon qui s'avance vers vous.

SCENE III.

MEDÉE, CRÉON, RHODOPE, SUITE.

CRÉON.

Jason avec ma fille unit sa destinée;
Vous entendez déja chanter leur hyménée,
Madame: à ce divorce il faut vous préparer;
De Jason et de nous il faut vous séparer:
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir votre infortune;
Fuyez ces lieux; fuyez une pompe importune;
Obéissez au sort, et quittant mes états,
Cherchez un sûr asile en de nouveaux climats:
Acaste le demande, et Corinthe m'en presse;
A ce prix entre nous la guerre affreuse cesse.
Votre exil est le sceau d'une éternelle paix.
En vain m'opposerois-je aux vœux de mes sujets:
Leur haine contre vous chaque jour s'envenime;
Malgré tout mon pouvoir vous seriez leur victime.
Quel joug ne brise point un peuple audacieux?
Quel frein arrêteroit ce monstre furieux?

A ses cruels transports dérobez votre tête,
Et par un prompt exil prévenez la tempête;
Le sort, la paix, vos jours, tout semble y conspirer:
J'ai voulu vous l'apprendre et vous y préparer.

MÉDÉE.

Qu'à ces rares bontés j'ai de graces à rendre!
Vous m'ôtez mon époux, vous le prenez pour gendre;
Vous me chassez enfin. Dites-moi seulement
Quel attentat m'attire un si doux traitement?

CRÉON.

Quoi! Médée est surprise et demande ses crimes!

MÉDÉE.

A-t-on pour m'opprimer quelques droits légitimes?
Un tyran par la force agit dans ses états;
Un roi juste au coupable apprend ses attentats.
Parlez donc; ou du moins forcez-vous à m'entendre,
Si jusqu'à m'accuser vous ne daignez descendre.
J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir;
Voici les miens, Créon: vous n'avez qu'à choisir.
J'ai sauvé ces héros que vous vantez sans cesse,
Le plus pur sang des dieux, et la fleur de la Grece;
Sans moi, pour conquérir la superbe Toison,
Qu'auroient pu ces héros, et ce fameux Jason?
Leur bouche a-t-elle osé m'en dérober la gloire?
S'ils vous l'ont déguisée, apprenez-en l'histoire.
Dans une forêt sombre un dragon furieux
Conservoit du dieu Mars le dépôt précieux;
Ses yeux étinceloient d'une affreuse lumiere,

Jamais le doux sommeil ne charma leur paupiere,
Et veillant nuit et jour, ses terribles regards
Portoient l'effroi, l'horreur, la mort de toutes parts:
Farouches défenseurs de la forêt sacrée,
Deux taureaux menaçans en occupoient l'entrée;
Il falloit mettre au joug ces taureaux indomtés,
Des fureurs de Vulcain ministres redoutés,
Ils vomissoient au loin une brûlante haleine,
Et de torrens de flamme ils inondoient la plaine:
Il falloit à leur aide ouvrir d'affreux sillons,
Voir des dents d'un serpent naître des bataillons,
Et vaincre ces soldats enfantés par la Terre,
Qui tous ne respiroient que le sang et la guerre.
Parmi tant de périls, quel dieu, sans mon secours,
De vos tristes héros eût conservé les jours?
Sur le destin jaloux j'emportai la victoire;
J'empêchai leur trépas; je les couvris de gloire,
Et leur sacrifiai remords, crainte, pudeur,
Mon pere, mon pays; ma gloire, mon bonheur:
Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompense;
Vous jouissez du reste, et par mon assistance.
Pour les avoir sauvés je ne demande rien:
Je vous les laisse tous; mais laissez-moi mon bien.

CRÉON.

Ainsi donc à l'ouïr Médée est innocente:
On devroit consacrer sa vertu bienfaisante;
La Grece...

MÉDÉE.

Me doit tout, et ne sauroit jamais

D'un assez digne prix couronner mes bienfaits.
Toutefois que sert-il d'affecter un faux zele?
J'ai tout fait pour Jason, et n'ai rien fait pour elle:
Il me coûte assez cher, l'ingrat! pour être à moi.
Si l'on veut m'exiler et me manquer de foi,
De quel droit osez-vous séparer nos fortunes?
Même sort nous est dû; nos causes sont communes.

CRÉON.

Ah! de grace, avec vous ne le confondez pas,
Jason est innocent de tous vos attentats.

MÉDÉE.

Non, il est criminel ce héros magnanime;
En tirer tout le fruit, c'est commettre le crime.
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offenser...

CRÉON.

Ma patience enfin commence à se lasser,
Et pourroit...

MÉDÉE.

Ah! tyran, la mienne est déja lasse.
Va, je ne veux de toi ni clémence ni grace:
Ordonne mon exil, ravis-moi mon époux,
Tu le peux; mais, tyran, redoute mon courroux;
Crains...

CRÉON.

Ah! c'est trop long-tems contraindre ma colere,
Va, sors de mes états, sors, barbare étrangere;
Abandonne Corinthe, et cours en d'autres lieux
Porter tes attentats et le courroux des dieux;
D'un monstre tel que toi délivre mon empire;

Cesse d'infecter l'air qu'en ces lieux on respire,
De ton horrible aspect ne souille plus mes yeux,
Et n'empoisonne plus la lumiere des cieux.
Va semer à Colchos l'horreur et l'épouvante,
Vas y hâter des dieux la justice trop lente.
Demain dès que l'aurore allumera le jour
Précipite tes pas, fuis loin, fuis sans retour;
Ou, contentant les dieux las de tes injustices,
Tu périras, barbare, au milieu des supplices.
Tu peux choisir. Adieu.

SCENE IV.

MÉDEE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Tyran, n'en doute pas,
Mon choix est fait. Demain je sors de tes états:
Mais, malgré ton orgueil, je veux fuir avec gloire;
Et forçant l'avenir d'en garder la mémoire,
Je veux lancer la foudre avant que de partir,
Et voir Corinthe en cendre avant que d'en sortir.
Mais, Rhodope, l'ingrat que j'aime et qui m'offense,
A-t-il pu consentir...

RHODOPE.

Je le vois qui s'avance.

MÉDÉE.

O toi qui vois mon trouble et cause ma douleur,

Amour, daigne amollir l'ingrat en ma faveur !
Remets-le dans mes fers, efface son injure;
Rends-moi, dieu tout-puissant, le cœur de ce parjure:
Tout mon art n'y peut rien, seul tu peux le fléchir;
Prête un charme à mes pleurs qui puisse l'attendrir.

SCENE V.

MÉDÉE, JASON, RHODOPE.

MÉDÉE.

Enfin c'en est donc fait, mon époux m'abandonne;
Il consent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.
L'exil, vous le savez, n'est pas nouveau pour moi;
J'ai su pour vous, Jason, m'en imposer la loi:
Sa cause est ce qui fait ma peine et ma disgrace.
Je fuyois pour Jason, et c'est lui qui me chasse:
N'importe, obéissons aux lois de mon époux;
Partons puisqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? Irai-je en Thessalie
Implorer les bontés des filles de Pelie ?
Irai-je sur le Phase, où mon pere irrité
Réserve un juste prix à mon impiété?
Hélas ! du monde entier pour Jason seul bannie,
Ai-je encor quelque asyle en Europe, en Asie?
Et pour vous les ouvrir me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?
Fille d'un roi fameux qui regne sur le Phase,

Dont l'empire s'étend du Bosphore au Caucase,
Dans ces riches climats où ses heureux sujets
De l'or le plus brillant parent jusqu'aux forêts,
Trésors, sceptre, parens, j'ai tout quitté sans peine
Pour suivre d'un banni la fortune incertaine.
Vous le savez, Jason, pour vous j'ai tout quitté;
Est-ce donc là le prix que j'avois mérité?

JASON.

Ne me reprochez point un malheur nécessaire
Où des dieux contre nous me réduit la colere.
Je partage vos maux, je ressens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos malheurs:
Votre perte autrement devient inévitable;
Vos périls, nos enfans, le destin qui m'accable,
Les bontés de Créuse et les bienfaits du roi
Me font...

MÉDÉE.

Oses-tu bien en parler devant moi,
Ingrat? Quel vain détour! quelle odieuse excuse!
Les bienfaits de Créon! les bontés de Créuse!
Que sont-ils près des miens? et quel prix doit jamais
Balancer dans ton cœur le prix de mes bienfaits?
J'ai conservé cent fois et ta vie et ta gloire.
Ressouviens-t'en, ingrat! rappelle en ta mémoire
Ces tems où, vil rebut du destin et des flots,
Tu vins chercher ta perte et la mort à Colchos:
En vain de la Toison tu tentois la conquête;
Songe à tous les périls qui menaçoient ta tête;

Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars,
Sous cent formes la mort offerte à tes regards;
Ces enfans de la terre affamés de carnage,
Ces tourbillons de feux, ces monstres pleins de rage:
Alors, ingrat, alors, qu'eût fait Créon pour toi?
En butte à tant de morts qu'aurois-tu fait sans moi?
Pour toi je déployai tout l'effort de mes charmes;
J'immolai les guerriers, et par leurs propres armes
Je domtai les taureaux, j'assoupis le dragon;
Enfin, je te livrai la fatale Toison.
Je fis plus, je quittai ma patrie et mon pere;
J'étouffai la nature, et déchirai mon frère;
J'affrontai le naufrage et la mort pour Jason;
J'immolai ton tyran, je rajeunis Aeson.
Ta vie est un tissu des bienfaits de Medée:
Créuse, ingrat, peut-elle en effacer l'idée?

JASON.

Jusque dans le tombeau, rempli de vos bienfaits
Jason en gardera la mémoire à jamais;
Dans le fond de mon cœur si vos yeux pouvoient lire,
Hélas! vous plaindriez l'horreur qui le déchire:
Mais, quand le sort conspire à vous faire périr,
Que pouvois-je pour vous dans ce péril?

MÉDÉE.

Mourir.
Pour toi n'étoit-ce pas une gloire assez ample?
Je t'en aurois donné le courage et l'exemple,
Et me perçant le flanc pour enhardir ta main,

Je t'eusse encore ouvert ce glorieux chemin.
Je ne te parle plus du prix que tu me coûtes,
Pour attendrir ton cœur n'est-il point d'autres routes?
Oublie, oublie, ingrat, mes bienfaits en ce jour
Mais souviens-toi du moins de mon fidele amour:
Vois Médée à tes pieds gémir, verser des larmes.
Au nom de notre amour jadis si plein de charmes,
Au nom de notre hymen et de ses sacrés nœuds,
Au nom des tendres fruits d'un hymen malheureux;
Si tes fils te sont chers ne trahis point leur mere.
Dans ces portraits vivans on reconnoît leur pere;
Prends pitié, non de moi, mais de ces innocens,
Et te laisse toucher à des traits si puissans.
Hélas! dans le malheur dont le sort les menace,
Plus que jamais sensible à leur âge, à leur grace,
Croyant te voir, de pleurs je sens baigner mes yeux;
Et ton amour encor m'en est plus précieux.
Sauve-moi, sauve-les, et plains leur destinée:
Suivant dans son exil leur mere infortunée,
Quels maux...

JASON.

Cessez pour eux de craindre un tel malheur:
Moi, bannir mes enfans! j'en mourrois de douleur.
Ah! d'un trésor si cher mon cœur est trop avare
Pour craindre que jamais le destin m'en sépare;
Rien ne peut les ravir à mes embrassemens.

MÉDÉE.

Quoi! tu prétends aussi m'arracher mes enfans?

Tu prétends me ravir le seul bien qui me reste?
Je ne jouirai pas de la douceur funeste
De voir leur innocence appaiser mes fureurs?
Et de si cheres mains n'essuîront point mes pleurs?
Tu m'ôtes des objets que mon cœur idolâtre;
Veux-tu les immoler, cruel, à leur marâtre?

JASON.

Je veux leur faire un sort, leur assurer un rang
Qui les comble de gloire et réponde à leur sang;
Près du trône, élevés à l'ombre de leur pere,
Ils trouveront ici plus d'un dieu tutélaire;
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,
Et les confondra même avec ses petits-fils.

MÉDÉE.

Périr plutôt cent fois qu'essuyer cet outrage!
Lâche, souiller mon sang par un vil assemblage!
Voir les fils du Soleil sous le joug abattus,
Avec ceux de Sisyphe unis et confondus!

JASON.

Enfin telle est pour eux ma tendresse infinie,
Que vouloir m'en priver c'est m'arracher la vie;
Je ne puis les quitter, et l'amour paternel...

MÉDÉE.

Eh bien! n'en parlons plus: ôte-les moi, cruel!
Mais crains mon désespoir, crains mon courroux funeste.
Tu perds me les ôtant tout l'appui qui te reste;
Leur vue et leurs soupirs suspendoient ma fureur:
Rien ne me parle plus, perfide! en ta faveur.

JASON.

Je croyois modérer la douleur qui vous presse,
Cependant je l'aigris ; ma présence vous blesse.
Le tems et la raison ouvrant enfin vos yeux,
Vous me rendrez justice en me connoissant mieux.

SCENE VI.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Oui je te la rendrai, cruel ! je m'y prépare.
Tu m'ôtes mes enfans, tu me ravis, barbare !
Le seul bien qui pouvoit adoucir mon malheur.
Ah ! je t'en punirai ; j'en jure ma douleur :
Tremble, ingrat, c'en est fait ; ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon sort déplorable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JASON, CRÉUSE, IPHITE.

JASON.

MADAME, c'en est fait, Médée, après ce jour,
Abandonne Corinthe et quitte cette cour.
En menaces en vain elle ose se répandre;
Dans un terme si court que peut-elle entreprendre?
Et d'ailleurs pour ses fils tremblante dans son cœur,
Des otages si chers retiennent sa fureur;
Je fais même observer ses pas et sa colere:
Ainsi rien ne s'oppose à l'hymen que j'espere;
Tout m'annonce un bonheur infaillible et prochain,
Et les dieux de mon sort seront jaloux demain.
Que ce cruel délai me fait de violence,
Et que ce jour est long à mon impatience!
J'accuse sa lenteur de moment en moment;
Elle irrite ma flamme et mon empressement;
L'heureux Jason languit. Mais, ma belle princesse,

Partagez-vous du moins ma joie et ma tendresse ?
Aimez-vous des transports dont vous causez l'ardeur ?
Sentez-vous du plaisir à faire mon bonheur ?
Vous ne me dites rien : quelle raison secrete
Dans ces heureux momens peut vous rendre muette?
Une sombre langueur, que vous cachez en vain,
De votre front troublé ternit l'éclat serein.
Que vois-je! à vos yeux même il échappe des larmes!
D'où viennent vos frayeurs? d'où naissent vos alarmes?
Ai-je pu, ma princesse, offenser vos beaux yeux?
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? et vous suis-je odieux?

CRÉUSE.

Moi vous haïr, seigneur ! quelle injustice extrême !
Et ma bouche et mes yeux ont avoué que j'aime;
Mon cœur suit mon devoir; tous mes soins, tous mes vœux
N'aspirent qu'à vous plaire et qu'à vous rendre heureux:
Mais dans notre bonheur je ne sais quelle crainte
M'alarme malgré moi, tient ma joie en contrainte.
N'a-t-on pas vu cent fois les dieux même jaloux,
Traverser un bonheur pour des mortels trop doux ?
Je plains même, je plains le destin de Médée,
Et ce funeste amour dont elle est possédée.
Daignent les justes dieux, soulageant sa douleur,
Ne pas faire sur nous retomber son malheur !
Hélas ! si quelque jour leur fatale colere
Empoisonnoit le cours d'un destin si prospere?...

JASON.

Ah ! calmez ces frayeurs; les dieux justes toujours

De vos prospérités feront durer le cours.

CRÉUSE.

Mais quand des dieux, seigneur, je n'aurois rien à craindre,
De vous n'aurai-je pas quelque jour à me plaindre?
Vous me répondez d'eux; répondez-moi de vous.
Hélas! si vous brisiez un jour des nœuds si doux,
Et si vous m'immoliez à quelque ardeur nouvelle,
Que deviendrois-je, ô ciel! dans ma douleur mortelle?

JASON.

Vous pleurez, ma princesse, et vous pouvez penser
Que jamais votre amant puisse vous offenser:
Quel outrage cruel vous faites à ma flamme!
Lisez-vous donc si mal dans mes yeux, dans mon ame?
Ah! rien ne peut jamais éteindre un feu si beau;
On verra son ardeur durer jusqu'au tombeau:
Que n'en puis-je exprimer toute la violence!
Vos yeux ne sont-ils pas garans de ma constance?

CRÉUSE.

Hypsipile et Médée, objets de vos amours,
Se laisserent surprendre à de pareils discours;
Et de nouveaux objets votre ame possédée,
A laissé cependant Hypsipile et Médée.

JASON.

Leur exemple inégal vous trouble sans raison,
Madame; bannissez un injuste soupçon.
Hysipile et Médée, en prévenant mon ame,
Avoient su m'engager à répondre à leur flamme;
Touché de leurs bienfaits, sensible à leur amour,

Mon cœur crut leur devoir quelques soins à son tour;
Et d'y répondre au moins ne pouvant me défendre,
La crainte d'être ingrat me força de me rendre:
Mais dès que je vous vis, un trouble impérieux
Asservit tout mon cœur au pouvoir de vos yeux;
D'une pressante ardeur l'extrême violence
Surmonta ma raison, força ma résistance;
Et je sentis enfin que jusques à ce jour
Je n'avois pas connu le pouvoir de l'amour.
Un si parfait amour bravera la mort même:
J'en atteste des dieux la puissance suprême.
Puissent ces dieux vengeurs, si je trahis ma foi,
Epuiser leur courroux et leurs foudres sur moi!
Si votre cœur m'aimoit, il prendroit ma defense:
Un véritable amour bannit la défiance.

CRÉUSE.

Un véritable amour est-il jamais sans soins?
Je ne craindrois pas tant, hélas! si j'aimois moins.

JASON.

Si vous sentez mes feux, ah! sentez donc ma joie,
Et que dans vos transports votre ame se déploie:
Si près de rendre heureux votre fidele amant,
Prenez part, s'il se peut, à son ravissement.

CRÉUSE.

Vous le voulez, je cede, et ma tristesse change;
Je ressens votre joie et pure et sans mélange.
Oui, Jason, je me rends, et l'Amour est vainqueur;
Il comble tous mes vœux m'assurant votre cœur.

Adieu: je vais aux pieds des autels de sa mere
Implorer ardemment son secours tutélaire,
La presser d'augmenter nos fideles ardeurs,
Et de verser sur nous ses plus douces faveurs.

SCENE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

Avec quel air charmant cette aimable princesse
Répond à vos transports et sent votre tendresse!
Tout flatte votre espoir, tout conspire à vos vœux;
Et vous semblez toucher au sort le plus heureux.

JASON.

Que je serois heureux, je le confesse, Iphite,
Si je pouvois calmer un trouble qui m'irrite,
Et si, goûtant en paix un si parfait bonheur,
J'étouffois à mon gré tout remords en mon cœur!
Mais je ne puis bannir une importune idée:
A mes yeux malgré moi par-tout s'offre Médée;
Ce souvenir cruel m'afflige et me poursuit:
Jusqu'aux pieds de Créuse il me trouble et me suit.
Grands dieux! quel sort fatal, quelle loi trop sévere
Des plaisirs les plus grands rend la douceur amere!
Quel noir poison se mêle au sort le plus charmant!
Et ne sauroit-on être heureux impunément?
Votre bonté jalouse avec caprice enchaîne
Les biens et les tourmens, les plaisirs et la peine;

Au faîte du bonheur on pousse des soupirs,
Et l'amertume naît dans le sein des plaisirs.
Ah! c'est trop. De mon sort soyons enfin le maître:
Déja je sens le calme en mon ame renaître;
Déja... Je vois Médée. O dieux, trop justes dieux!
Ne peut-on un moment se soustraire à vos yeux?
Quand je crois être heureux, soudain votre justice
Confond tous mes projets et m'offre mon supplice.
Que lui dire? Fuyons.

SCENE III.

JASON, MÉDÉE, IPHITE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Seigneur, où fuyez-vous?
Je ne viens point, brûlant d'un injuste courroux,
Vous accabler sans fruit de cris et de reproches:
Cessez de redouter ma vue et mes approches.
Mes yeux s'ouvrent enfin; je connois mon erreur:
L'amour et la raison ont vaincu ma fureur.
Oui, je sens que mon cœur dans ses vives alarmes
Vous excuse, vous plaint, et vous prête des armes;
Je vois que le destin vous force à me bannir;
Que le ciel rompt les nœuds dont il sut nous unir;
Et cédant sans murmure au revers qui m'accable,
Je n'impute qu'au sort un coup inévitable.
Je viens donc réparer par un prompt repentir
Des fureurs où mon cœur ne pouvoit consentir,

Effacer mes transports, expier mes menaces,
Par votre vue encore adoucir mes disgraces,
Et, condamnant l'éclat d'un mouvement jaloux,
Pour la derniere fois pleurer auprès de vous.
Oubliez mes transports, oubliez ma colere,
Pardonnez à l'amour un crime involontaire,
Et, ne vous souvenant que d'un si tendre amour,
Recevez mes adieux en ce funeste jour.

JASON.

C'en est trop. Ah! de grace, épargnez-moi, madame;
Aimez moins un ingrat qui trahit votre flamme:
N'offrez point à ses yeux cette tendre douleur;
C'est augmenter mon trouble et déchirer mon cœur;
C'est redoubler l'horreur du destin qui m'accable:
Pour moi votre fureur étoit moins redoutable.
Reprenez votre haine et vos transports jaloux:
Ah! je crains votre amour plus que votre courroux.

MÉDÉE.

Ah! laissez-moi l'amour dont je suis possédée;
C'est lui seul qui m'anime; et la triste Médée
Ne peut, tel est son sort, cesser de vous chérir;
Elle vous aimera jusqu'au dernier soupir.
Vivez, régnez heureux; mais pour grace derniere
Ne me refusez pas une juste priere;
Souffrez que j'ose encor vous presser en ce jour
De m'accorder les fruits de notre tendre amour:
Ils suffiront, seigneur, pour consoler leur mere;
Je croirai, les voyant, revoir encor leur pere;

Et par ces doux objets mon amour affermi,
Vous possédant en eux, ne vous perd qu'à demi.
Ce n'est pas pour long-tems que je vous les demande;
Et je jouirai peu d'une faveur si grande:
Vous reverrez bientôt ces gages précieux;
Bientôt au lieu de vous m'ayant fermé les yeux
Ils reviendront, seigneur, jouir de votre gloire,
Et vous conter la fin de ma funeste histoire.

JASON.

Hélas! qu'exigez-vous? pourquoi me demander
Le seul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder?
Demandez-moi plutôt et mon sang et ma vie,
Que la Parque sans eux m'auroit bientôt ravie;
Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.

MÉDÉE.

Eh bien! jouissez-en, possédez-les toujours.
Oui, l'amour maternel se faisant violence
Cede enfin à vos vœux, et s'impose silence.
Conservez chèrement un si précieux bien;
Témoins de vos grandeurs, qu'ils en soient le soutien;
Jouissez de leur vue, et goûtez leurs caresses;
Sans jalousie entre eux partagez vos tendresses;
Faites-leur un destin illustre et glorieux;
Rendez-les, s'il se peut, dignes de leurs aïeux;
Enfin qu'en les voyant la tendresse de pere
Vous fasse quelquefois souvenir de leur mere,
Et que pour adoucir les maux que je prévoi
Le bruit dans mon exil en vienne jusqu'à moi.

JASON.

Qu'avec joie à vos vœux j'accorde cette grace!
Est-il rien que pour eux ma tendresse ne fasse?
Les grandeurs, les plaisirs vont les environner,
Et je ne me fais roi que pour les couronner.

MÉDÉE.

Seigneur, je pars contente après cette assurance:
Mais de Créon tantôt j'ai bravé la clémence;
Je tremble avec raison que ses ressentimens
Ne punissent mes fils de mes emportemens;
Et que pour m'accabler sa trop juste colere
Ne se venge sur eux du crime de leur mere.
A Créuse bientôt je vais les envoyer:
Pour eux, au nom des dieux, allez vous employer;
Adoucissez Créon, attendrissez Créuse.
L'amour a fait mon crime, il fera mon excuse;
C'est lui, c'est la douleur qui m'a fait égarer,
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

JASON.

Que vous connoissez mal Créon et sa clémence!
Un si prompt repentir désarmant sa vengeance,
Sensible à vos malheurs, ses soins et ses bienfaits
Adouciront vos maux, combleront mes souhaits.
Je vais remplir vos vœux et calmer sa colere.

MÉDÉE.

Peignez-lui bien, seigneur, mon repentir sincere.
Je veux dès ce soir même abandonner ces lieux;
Pour la derniere fois recevez mes adieux.

JASON.

Puisse le juste ciel, à mes vœux favorable,
Vous accorder, madame, un repos desirable!
Jason à son destin cédant avec regret,
Nourrissant loin de vous un déplaisir secret,
Gardera chèrement dans le fond de son ame
Le tendre souvenir d'une si belle flamme;
L'absence ni le tems n'effaceront jamais
De son cœur affligé le prix de vos bienfaits.

SCENE IV.

MEDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Va, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire,
Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire.
Je sais quand il me plaît, dans l'ame des ingrats,
Graver des souvenirs qui ne s'effacent pas.
Que j'ai souffert, Rhodope, à cacher ma colere!
Quelle horrible contrainte il a fallu me faire!
Ma rage s'est accrue, et ce torrent fougueux
Va plus rapidement se déborder contre eux.
Il ne me reste plus que d'évoquer Hécate,
Et tous ces dieux cruels dont la fureur me flatte:
Mes plus mortels poisons, mes charmes sont tous prêts;
Hâtons-nous de lancer nos redoutables traits.
Rhodope, tu connois cette robe éclatante,
De rubis lumineuse, et d'or étincelante,

Parure inestimable, ornement précieux
Où l'art et la richesse éblouissent les yeux:
Le Soleil, mon aïeul, favorisant mon pere,
Pour présent nuptial en fit don à ma mere,
Et semble avoir mêlé pour enrichir ses dons
Le feu de sa lumiere à l'or de ses rayons;
C'est de tous les trésors où je pouvois prétendre
L'unique qu'en fuyant Médée ait daigné prendre.
Tu sais qu'en arrivant en ces funestes lieux
De Créuse éblouie elle enchanta les yeux;
Admirant son éclat et vantant sa richesse
Elle a tout employé, prieres, dons, promesse,
Pour pouvoir posséder ce superbe ornement:
Il faut qu'à ma vengeance il serve d'instrument.
Je vais l'empoisonner, et par mon art funeste
Mêler un prompt venin à son éclat céleste,
Mille sucs empestés, mille charmes divers,
Et la rage, et la mort, et l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfans, pour cacher ma vengeance,
En feignant d'implorer ses soins et sa clémence,
Ministres non suspects de mon courroux affreux,
Portent à leur marâtre un don si dangereux.
Mais allons engager mes dieux dans ma querelle;
J'entends déja leur voix qui m'anime et m'appelle:
Terribles dieux du Styx, je marche sur vos pas;
Dans ce pressant besoin ne m'abandonnez pas.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Il est tems d'achever le charme et ma vengeance.
Hécate, viens pour moi signaler ta puissance!
Hécate, triple Hécate, exauce enfin mes vœux!
Viens, je vais consommer mes mysteres affreux.
J'ai mis mon art en œuvre, et ma robe empestée
A bu les sucs mortels dont elle est infectée;
Aux poisons j'ai mêlé mes charmes les plus forts:
Mais que pourroient sans toi mes impuissans efforts?
Grande divinité! tu rends mon art terrible.
Irrite les poisons et la flamme invisible
Que j'ai su confier à ce don précieux;
Sur-tout cache-la bien aux regards curieux;
Et qu'au gré de mes vœux, impuissante ou fatale,
Elle dévore seule Créon et ma rivale;
Qu'elle épargne tout autre, et ne consume qu'eux:

Hécate, entends ma voix, et viens remplir mes vœux.
Elle vient; je la sens qui m'échauffe et m'entraîne;
Tout mon cœur en frémit, et je respire à peine:
Une soudaine horreur fait dresser mes cheveux;
Mes yeux percent la nuit du séjour ténébreux:
Je vais me faire ouïr dans l'empire des mânes;
Je vais les évoquer. Loin d'ici, loin, profanes!

SCENE II.

MÉDÉE.

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables tyrans de l'empire infernal,
Dieux, ô terribles dieux du trépas et des ombres,
Et vous, peuple cruel de ces royaumes sombres,
Noirs enfans de la Nuit, mânes infortunés,
Criminels sans relâche à souffrir condamnés,
Barbare Tisiphone, implacable Mégere,
Nuit, Discorde, Fureur, Parques, Monstres, Cerbere,
Reconnoissez ma voix et servez mon courroux!
Dieux cruels, dieux vengeurs, je vous évoque tous!
Venez semer ici l'horreur et les alarmes;
Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes;
Rassemblez, déchaînez tous vos tourmens divers,
Et s'il se peut ici transportez les enfers.
On m'exauce: le ciel se couvre de ténebres;
L'air au loin retentit de hurlemens funebres;

Tout redouble en ces lieux le silence et l'horreur;
Tout répand dans mon ame une affreuse terreur.
Ce palais va tomber: la terre mugit, s'ouvre;
Son sein vomit des feux, et l'enfer se découvre.
Quel est ce criminel qui cherche à se cacher?
Je reconnois Sisyphe à ce fatal rocher:
Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,
Il se cache de honte, et pleure sa disgrace:
Son désespoir commence à soulager le mien.
Le crime de ta race est plus noir que le tien,
Audacieux Sisyphe; et le roi du Tartare
Ne sauroit vous trouver de peine assez barbare.
Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts?
Que de spectres affreux s'offrent à mes regards!
Quelle ombre vient à moi? Que vois-je? c'est mon pere!
Quel coup a pu sitôt lui ravir la lumiere?
Chere ombre! apprends-le moi. Ma fuite et ma fureur,
Hélas! t'ont fait sans doute expirer de douleur:
Tends-moi les bras du moins. Mais quelle ombre sanglante
Se jette entre nous deux terrible et menaçante?
De blessures, de sang, couvert, défiguré,
Ce spectre furieux paroît tout déchiré:
C'est mon frere! oui, c'est lui, je le connois à peine.
Ah! pardonne, chere ombre, à ma rage inhumaine,
Pardonne; l'amour seul a causé ma fureur:
Il fut ton assassin, il sera ton vengeur,
Et saura t'immoler de si grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.

Le sang... Tout disparoît, tout fuit devant mes yeux;
Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux.
Noire fille du Styx, furie impitoyable,
Ah! cesse d'attiser mon courroux effroyable;
Calme de tes serpens les affreux sifflemens;
Tu ne peux ajouter à mes ressentimens:
Ne songe qu'à servir une fureur si grande;
Hécate le desire, et je te le commande.
Nuit, Styx, Hécate, enfers, terribles déités,
J'ordonne; obéissez, sourdes divinités.
Le charme réussit; poursuivons ma vengeance.

SCENE III.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Viens, Rhodope, mon art ne craint plus ta présence:
Le charme est consommé; c'en est fait, et jamais
Un espoir plus certain ne flatta mes souhaits.
Apporte promptement ma robe précieuse;
Pour mes ennemis seuls elle est contagieuse;
Ne crains pas de toucher ce don pernicieux:
Puis cherche mes enfans; conduis-les en ces lieux;
Je veux les préparer à servir ma vengeance,
Et, feignant d'obéir au tyran qui m'offense,
Leur cacher mes desseins, afin qu'ils trompent mieux
De leurs maux et des miens les auteurs odieux.

SCENE IV.

MEDÉE.

Enfin de mes tyrans je vais punir les crimes!
Il ne me reste plus qu'à parer mes victimes;
Le sacrifice est prêt : l'heure approche, et mon cœur
Triomphe et s'applaudit déja de son bonheur.
(*Rhodope apporte la robe de Médée, et sort pour amener ses enfans.*)
Cours chercher mes enfans. O superbe parure!
Présent qui vas servir à venger mon injure!
Cache bien les trésors que mon art t'a commis;
Mes plus chers intérêts à toi seul sont remis.
Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'environne!
Ah! seul tu me tiens lieu d'empire et de couronne.

SCENE V.

MEDÉE, SES ENFANS, RHODOPE.

MÉDÉE.

Approchez, approchez, jeunes infortunés,
Qu'aux maux presque en naissant le ciel a condamnés.
On va nous séparer par une loi sévere:
C'en est fait, mes enfans, vous n'avez plus de mere!
Je ne jouirai plus de vos transports charmans;

Le sort cruel m'arrache à vos embrassemens;
Votre vue est un bien que sa rigueur m'envie;
Vous n'adoucirez point les malheurs de ma vie,
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoutumés,
Par vos mains en mourant ne seront point fermés.
Il vous est interdit d'accompagner ma fuite;
Sous un joug étranger le ciel vous précipite;
Et vous asservissant à de cruelles lois,
Il vous donne des fers dont je sens tout le poids.
Soumettons-nous, mes fils, cédons à la fortune;
Quittez cette fierté près des rois importune;
Votre sort a changé, changez aussi de vœux:
L'abaissement, mes fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre sang, oubliez vos ancêtres;
Esclaves, apprenez à ménager vos maîtres;
Et leur immolant tout, ainsi qu'à vos vrais dieux,
Essayez à trouver grace devant leurs yeux.
Portez pour commencer ma robe à la princesse;
Offrez-la de ma part: peignez-lui ma tristesse;
Qu'un juste repentir surmonte ma fureur;
Que j'implore pour vous ses bontés, sa faveur:
Allez. De vos destins à présent souveraine,
Mes fils, c'est votre mere, et de plus votre reine.
Sans rougir à ses pieds d'abord prosternez-vous;
Baisez avec respect sa robe et ses genoux;
Et par vos soins flatteurs, par vos tendres caresses,
Appuyez vivement la foi de mes promesses.
Qui vous peut retenir? Mes fils, vous soupirez,

Et vous n'osez lever vos yeux mal assurés.
Je le vois ; votre sang répugne à ces foiblesses:
Les neveux du Soleil ont horreur des bassesses;
Mais c'est l'arrêt du sort. Vous pouvez sans rougir
Imiter mon exemple, à mes lois obéir.
(*à Rhodope.*)
Tu pourras au besoin leur servir d'interprete,
Rhodope: conduis-les; fais ce que je souhaite,
Et reviens avec eux m'informer promptement
Comme on aura reçu ce fatal vêtement.

SCENE VI.

MÉDÉE.

Tout succede à mes vœux, et mon destin s'avance.
Ne m'abandonnez pas, remplissez ma vengeance,
Dieux, redoutables dieux qu'avec ardeur je sers,
Qui venez de m'ouïr du plus creux des enfers;
Dans le piege fatal faites tomber ma proie;
Aveuglez mes tyrans enivrés de leur joie ;
Que Médée asservie à tant d'abaissement
N'ait pas été réduite à feindre impunément:
Montrez qu'on vous offense alors que l'on m'outrage.
Déja je crois vous voir remplir toute ma rage,
Déja je vois tomber et Créuse et Créon.
Mais comment nous venger du perfide Jason?
Comment punir assez son crime détestable?

De tous mes ennemis il est le plus coupable.
Enfantons quelque monstre, inventons quelque horreur
Qui de tous mes forfaits surpasse la noirceur...
Dieux! que m'inspirez-vous? quelle barbare image,
Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage?
Moi-même je frémis à cet objet affreux;
Ce crime m'épouvante et surpasse mes vœux.

SCENE VII.

MÉDÉE, SES ENFANS, RHODOPE.

RHODOPE.

Votre présent, madame, a charmé la princesse:
Ne pouvant se lasser d'en vanter la richesse,
Dès ce soir sans soupçon elle veut s'en parer;
Créon même, Créon s'empresse à l'admirer.
Jason et vos présens les assurent, madame,
Que la raison éteint la colere en votre ame;
Que pour vous, pour vos fils, vous faisant un effort,
Vous cédez par devoir à la rigueur du sort:
Enfin tous deux comblant vos enfans de caresses
Ont témoigné pour eux les dernieres tendresses.
Que vois-je? vous pleurez! Si près de vous venger,
Quel trouble vous saisit et vient vous affliger?

MÉDÉE.

Hélas!

RHODOPE.

Vous gémissez: d'où naissent ces alarmes?

Attachant sur vos fils vos yeux baignés de larmes,
Vous frémissez, madame; et changeant de couleur,
Vous détournez soudain la vue avec horreur.

MÉDÉE.

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en secret la balance;
Je pleure avec raison ces enfans malheureux.
Quel crime les condamne, et qu'ont ils fait aux dieux?
Dans un âge si tendre ils vont perdre leur mere,
Et les infortunés n'ont déja plus de pere.
Esclaves, étrangers, sans appui, sans secours,
Quelle suite de maux va marquer tous leurs jours!
C'est en vain que je vais leur ravir leur marâtre;
De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre
Les remettra bientôt sous un joug odieux,
Et les accablera d'un poids injurieux.
Quel astre empoisonnant votre triste naissance,
Mes fils, versa sur vous sa cruelle influence?
Languissant sous le joug, gémissant dans les fers,
Le destin vous condamne à cent malheurs divers:
Vous vous consumerez dans un vil esclavage,
Essuyant chaque jour quelque nouvel outrage.
Quel sort!.. Ah! cette idée irrite ma douleur,
Et l'amour maternel redouble ma fureur.
Pour les fils du Soleil quel indigne partage!
Quel coup! Mon amour meurt et se transforme en rage;
C'en est fait. Innocens, vous me tendez les bras:
Ces regards caressans, ces souris pleins d'appas,

Réveillant la nature, augmentant ma foiblesse,
Jusqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendresse.
Hélas! en souriant vous répandez des pleurs.
Infortunés! déja sentez-vous vos malheurs?
Que voulez-vous de moi par ces douces caresses?
Il nous faut renoncer à toutes ces tendresses;
De votre triste mere il faut vous détacher;
A de si doux plaisirs il faut nous arracher.
En vain j'avois sur vous fondé mon espérance;
En vain je me flattois d'élever votre enfance;
Il nous est interdit de nous voir désormais.
O mes fils, il nous faut séparer pour jamais!

RHODOPE.

Épuisez vos transports, madame: la princesse
Pour un tems assez court s'en prive et vous les laisse;
Elle leur a prescrit de venir en ces lieux
Recevoir promptement vos pleurs et vos adieux.

MÉDÉE.

L'orgueilleuse déja leur commande et m'outrage!
O ma lente douleur! ô mon foible courage!
A quels affronts cruels, à quel sort odieux
Livres-tu lâchement le plus beau sang des dieux!
Ma fureur se réveille, et l'amour la ranime.
Osons les affranchir du joug qui les opprime;
Couronnons ma vengeance, et bornons leur malheur.
Que dis-tu, misérable, et que veut ta fureur?
Non, pour finir leurs maux il n'est plus d'autre voie;
Un moment de douleur va me combler de joie:

Frappons, frappons.

UN DES ENFANS.

Ah, dieux! ma mere, qu'avez-vous?

L'AUTRE ENFANT.

Pourquoi nous menacer, et d'où vient ce courroux?
Je tremble.

MÉDÉE.

Je frémis : leurs regards et leurs larmes
Me troublent, et des mains me font tomber les armes.
O mon sang! ô mes fils, si chers à mes desirs!
Objets de ma tendresse et de mes déplaisirs,
Infortunés auteurs de ma douleur amere,
Approchez, mes enfans, embrassez votre mere;
Empressez-vous encor d'obéir à mes lois,
Et baisez-moi du moins pour la derniere fois!
Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine;
Leur vue accroît mon trouble et redouble ma peine.
Qu'ils me coûtent de pleurs! qu'ils me sont chers! Hélas!
Mon lâche amour, mes pleurs ne les soulagent pas.

SCENE VIII.

MÉDÉE.

Tu les aimes, cruelle, et tu les laisse vivre!
Aux malheurs les plus grands ta foiblesse les livre!
Et ta pitié barbare, en respectant leurs jours,
Du plus affreux destin leur prépare le cours!

Ah ! lache, suis-tu donc un foible amour pour guide?
Sauve-les; tu fais bien : leur pere moins timide
Pour venger tes tyrans leur percera le flanc.
Quoi ! leur pere à Créuse immoleroit mon sang!
Non, mes enfans jamais ne seront sa victime;
Ils mourront de ma main: tout me force à ce crime.
Qu'ils meurent ces enfans d'un infidele époux;
Adoptés par Créuse ils ne sont plus à nous.
Ah ! s'ils sont innocens, aussi l'étoit mon frere.
J'immolerois mes fils! ô trop barbare mere!
Ah! plutôt... L'heure approche; un exil rigoureux,
Un divorce cruel va me séparer d'eux;
Ils n'adouciront point ma fuite et mes alarmes:
S'attachant à leur mere, et tout baignés de larmes,
De mes bras, de mon sein on va les détacher;
A l'amour maternel on va les arracher.
Non, ne l'endurons pas: qu'ils meurent pour leur pere;
Qu'ils meurent: aussi bien sont-ils morts pour leur mere.
O Jason! ô mes fils! amour, haine, fureur,
Cessez par vos combats de déchirer mon cœur!
Pour le percer ce cœur, trop de rigueur s'assemble.
Le tems fuit, le mal presse; accordez-vous ensemble.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, RHODOPE.

RHODOPE.

Ah! madame, fuyez un peuple furieux;
Fuyez sans différer de ces funestes lieux
Tandis qu'avec le trouble y regne l'épouvante.
Votre présent fatal a passé votre attente;
Et vos fiers ennemis mourans, désespérés,
Succombent au poison dont ils sont dévorés.
A peine, à peine encor votre aveugle rivale
Portoit avec plaisir cette robe fatale,
Qu'un feu sombre et cruel, une invisible ardeur
Embrase tout son corps, et consume son cœur;
Un funeste poison, courant de veine en veine,
Allume dans son sang une flamme inhumaine
Qui pénetre avec force, et s'attache à ses os.
C'est en vain qu'on s'empresse à soulager ses maux;
La robe dévorante à son corps attachée,
Y nourrit le venin de sa flamme cachée,
Et du charme cruel l'impitoyable ardeur

Triomphe sans obstacle et regne avec fureur:
Qui veut la secourir, de sa perte complice,
Loin de la soulager, redouble son supplice;
On ne peut de ce feu calmer l'embrasement;
On ne peut arracher le fatal vêtement.
Créon saisi d'horreur à l'arracher s'empresse;
Mais du charme aussitôt la flamme vengeresse
Dans son sein embrasé porte les mêmes feux;
Il se sent consumé d'un poison rigoureux.
Chacun s'occupe encor du péril qui les presse;
Servez-vous des momens que ce trouble vous laisse;
Profitez de l'horreur qui regne dans ces lieux;
Et fuyez pour jamais leur aspect odieux.

MÉDÉE.

Que je fuie! ah! Rhodope, au comble de la gloire,
Quand sur mes ennemis j'emporte la victoire,
Que je fuie! Ah! le sort m'eût-il réduite à fuir,
D'un spectacle si beau je reviendrois jouir;
Je viendrois assister à ce grand hyménée.
Laisse-moi contempler sa pompe fortunée,
Et d'un objet si doux, d'un coup si glorieux
Repaître avidement mes regards curieux.
Mes odieux tyrans deviennent mes victimes!
Ah! je cueille en ce jour le fruit de tous mes crimes;
Mon courroux triomphant ne peut trop s'applaudir;
Et mon nom désormais ne sauroit plus périr.
Ce n'est pas tout: rentrons; et perdant l'innocence,
Couronnons ce grand jour, et comblons ma vengeance.

SCENE II.

JASON, *en entrant.*

En vain pour la trouver je cours de toutes parts:
Ah! sans doute son art la cache à mes regards!
Elle croit éviter le courroux qui m'enflamme;
Mais qui l'en peut sauver?

SCENE III.

JASON, CREUSE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

Ah! seigneur!

JASON.

Ah! madame!
Quel est mon désespoir! où portez-vous vos pas?

CRÉUSE.

Ah! seigneur, le roi vient de mourir dans mes bras;
Ce dernier coup manquoit au tourment qui m'accable.
Jouet infortuné du sort impitoyable,
Prête enfin d'assouvir son rigoureux courroux,
Je viens du moins, je viens mourir auprès de vous;
Vous fermerez mes yeux.

JASON,

Dieux! qu'entends-je! Ah! madame,

On peut éteindre encore une cruelle flamme:
Les dieux, les justes dieux, pour vous s'intéressans,
Prendront soin par pitié de vos jours innocens;
Et vous verrez Médée à vos pieds expirante,
Y servir de victime à ma fureur sanglante;
J'en atteste ces dieux, j'en jure mon amour.

CRÉUSE.

En vain vous prétendez me rappeler au jour:
Medée à se venger est trop ingénieuse;
Mon sang doit assouvir sa rage furieuse;
Et vos soins, votre amour, loin de me secourir,
Irritent le poison dont je me sens mourir:
Envieux du plaisir que m'offre votre vue,
Son art hâte l'effet du charme qui me tue;
Et l'amour seul, plus fort que ses enchantemens,
M'anime et me soutient encor quelques momens.
Écoutez-moi, seigneur; mes maux ni ma foiblesse
Ne sauroient ralentir l'ardeur de ma tendresse;
La mort même ne peut éteindre un feu si beau;
Je l'emporte avec moi dans l'horreur du tombeau;
Mon amour y vivra. La fortune jalouse
N'a pu souffrir, Jason, de me voir votre épouse;
Mais la cruelle au moins me laisse la douceur
De mourir près de vous possédant votre cœur.
Je goûte en mes tourmens cette douceur secrete.
La vie et les grandeurs n'ont rien que je regrette;
Unique et tendre objet de mes vœux les plus doux,
Je ne plains en mourant, ne regrette que vous.

Trop heureuse en effet si, comblant mon attente,
Les dieux... Ah! quel tourment! quelle ardeur dévorante!
Mon supplice s'acroît; je me sens déchirer;
Je brûle. Adieu, Jason; il faut nous séparer.

JASON.

Nous séparer, ô dieux! ah! rigueur qui me tue!
Nous séparer! quel coup pour mon ame éperdue!
Ah! je souffre à la fois mille horribles tourmens.
Quoi! tous les dieux sont sourds à mes gémissemens!
Je vous perds pour jamais! en vain je les implore:
Et j'ai seul allumé ce feu qui vous dévore!
Non, je ne verrai point un si cruel malheur,
Et par un prompt trépas j'en préviendrai l'horreur.

CRÉUSE.

A trop de désespoir votre ame s'abandonne:
Vivez, Jason, vivez; c'est moi qui vous l'ordonne;
Ne me refusez pas dans mon sort rigoureux
L'unique et dernier bien qui flatte encor mes vœux.
Gardez le souvenir d'une triste princesse;
Conservez-lui, Jason, toute votre tendresse.
Elle meurt votre épouse; à la face des dieux,
Recevez donc ma main et mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains restes de vie
A vous prouver l'amour dont mon ame est remplie!
Hélas! on n'a jamais aimé si tendrement;
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment;
J'en atteste les dieux. Mes forces s'affoiblissent;
Ma voix, mon sang se glace, et mes yeux s'obscurcissent.

Malgré le sort cruel qui va nous désunir,
Mon cœur vous aime encore à son dernier soupir.

CYDIPPE.

Elle expire, seigneur.

JASON.

Destin impitoyable!
Elle est morte, et je vis! ô tourment effroyable!
Ah! mon bras, au défaut de ma lente douleur,
De ce supplice affreux doit m'épargner l'horreur.
Meurs, lâche; meurs enfin. Mais ma douleur m'abuse;
Je dois un sacrifice aux mânes de Créuse.
Pour appaiser son ombre et ses ressentimens,
Je veux livrer Médée aux plus cruels tourmens,
Et mon ame aussitôt sur le rivage sombre
De ce sang assouvie ira trouver son ombre.
La soif de te venger seule arrête mon bras,
Belle ombre, attends; j'y cours et vais suivre tes pas.
Médée en vain me fuit; en vain son art la cache;
A ma juste fureur il n'est rien qui l'arrache:
Je suivrai la barbare au bout de l'univers,
Et je la trouverai même au fond des enfers;
Mon amour furieux me servira de guide.

SCENE IV.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Tu n'iras pas si loin pour me trouver, perfide!

C'est Médée; oui, c'est elle.

JASON.

Ah! crains mon désespoir,
Barbare...

MÉDÉE, *le frappant de sa baguette.*

Arrête, ingrat! et connois mon pouvoir.

JASON.

Quel prodige étonnant! Dieux! ma fureur est vaine!
Je me sens retenu par une étroite chaîne;
Je demeure immobile; et malgré mes efforts
Le pouvoir de son art s'oppose à mes transports.

MÉDÉE.

Juge si c'est à moi de craindre ta vengeance.
Un sort comme le mien n'est pas en ta puissance.
Magnanime héros, ne songe plus à moi,
Trop indigne aussi bien d'un époux tel que toi;
Laisse une infortunée, oublie une étrangere
Sans appui, sans couronne, errante, et solitaire:
Un hymen plein d'appas, un trône glorieux,
T'attendent en ce jour dans ces superbes lieux.
Est-il tems de rester auprès d'une jalouse?
Va soupirer aux pieds de ta nouvelle épouse;
Vante-lui ton ardeur, assure-lui ta foi:
Tu lui voles le tems que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à son sort unir ta destinée?
Hâte-toi de conclure un si doux hyménée;
Le sacrifice est prêt, et le temple est orné;

On n'attend plus que toi: cours, époux fortuné.

JASON.

Quoi! la barbare encore et m'insulte et m'outrage!
Faut-il que par son art elle brave ma rage!
Je ne puis l'immoler à ma juste fureur!
Son sang appaiseroit Créuse et ma douleur.

MÉDÉE.

Oui, Jason, à Créuse il faut quelque victime,
Et mon sang répandu doit effacer mon crime:
Sois content; j'ai versé le plus pur de ce sang.

JASON.

Comment?

MÉDÉE.

A tes deux fils j'ai su percer le flanc.
Regarde ce poignard et cette main sanglante;
C'est de mon sang, du tien, qu'elle est teinte et fumante:
Mon bras pour dernier coup vient de les égorger.
Crois-moi, sans t'occuper du soin de te venger,
Si déja ton ardeur languit pour la princesse,
Si tu fuis, inconstant, ta nouvelle maîtresse,
Cours du moins, pere heureux, à tes fils expirans;
Rends-leur les derniers soins, embrasse-les mourans.

JASON.

Barbare!

MÉDÉE.

En est-ce assez, et connois-tu Médée?
De son affreux pouvoir garderas-tu l'idée?

Oublieras-tu sa haine ainsi que son amour?

JASON.

Monstre! à tes propres fils avoir ravi le jour!
Pourquoi sacrifier d'innocentes victimes?

MÉDÉE.

Ils étoient nés de toi, demandes-tu leurs crimes?
Ma trop juste fureur a dû les en punir;
J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir,
Te délivrer d'un joug que ton esprit abhorre,
Rompre ces derniers nœuds qui nous serroient encore,
Et pour mieux t'oublier effacer sans retour
Jusqu'aux traces, ingrat, de notre affreux amour.
Ce n'est pas sans remords que je m'y suis forcée;
Tu m'en as inspiré l'audace et la pensée;
Tu m'as seul enhardie à ce cruel dessein,
Infidele, et c'est toi qui leur perce le sein.

JASON.

Quoi! les dieux irrités pour te réduire en poudre
Sur ta tête à mes yeux ne lancent point la foudre!

MÉDÉE.

Vengeurs des trahisons, ennemis des ingrats,
Les dieux pour t'accabler ont employé mon bras;
La foudre étoit trop peu pour punir ton offense:
J'ai servi leur justice et rempli leur vengeance.

(*Médée monte dans un char traîné par des dragons.*)

C'en est fait. Pour repaître et mes yeux et mon cœur,
Moi-même j'ai voulu jouir de ta douleur:

Un spectacle si doux met le comble à ma gloire;
Je savoure à longs traits ta peine et ma victoire;
Et je recouvre enfin ma gloire, mon repos,
Mon sceptre, mes parens, la Toison, et Colchos.
Je pars, puisque ma fuite a pour toi tant de charmes.
Leve encor jusqu'à moi tes yeux chargés de larmes,
Ingrat! vois ces dragons qui soumis à ma loi,
Et plus reconnoissans, plus fideles que toi,
Par des chemins nouveaux vont guider leur maîtresse.
Tes vœux sont satisfaits, pour jamais je te laisse.
Adieu, je t'abandonne aux horreurs de ton sort,
Ingrat! je te hais trop pour te donner la mort.

(*le char s'envole.*)

SCENE V.

JASON, IPHITE.

JASON.

Elle fuit, et ce char l'enlevant dans les nues
Ouvre à sa cruauté des routes inconnues!
La barbare à mes yeux disparoît pour jamais!
Elle brave ma haine après tant de forfaits,
Et m'enleve en fuyant, malgré ma rage extrême,
Beau-pere, enfans, maîtresse, et ma vengeance même!
Je ne puis la punir de tant de cruauté!
Le ciel offre un asile à son impiété!
C'en est trop: terminons ma vie et mon supplice;
Je ne puis me venger, il faut que je périsse.

Trop malheureux objets de l'amour de Jason,
Déplorable Créuse ! infortuné Créon !
O mes fils ! jouissez de la seule vengeance
Que les dieux inhumains laissent en ma puissance !
(*il se tue.*)

IPHITE.

Ah ! seigneur... Il n'est plus. Quels horribles malheurs,
O trop funeste amour, produisent tes fureurs !

FIN DE MÉDÉE.

EXAMEN

DE MÉDÉE.

Médée de Pierre Corneille fut la premiere tragédie où ce grand homme annonça le talent qu'il devoit déployer dans la suite. Lorsqu'après avoir donné le Cid, les Horaces, Cinna, Polyeucte, la Mort de Pompée, et Rodogune, il eut habitué le public à des chefs-d'œuvre, on devint plus difficile sur son premier essai; on lui reprocha d'avoir introduit Pollux, ancien compagnon d'armes de Jason, absolument inutile à l'action, et qui ne remplit que le rôle d'un froid confident: on se plaignit du personnage d'Égée, roi d'Athenes, vieillard amoureux de Créuse, dont la passion ridicule ne sert pas même au développement du rôle de son rival; mais on ne cessa point d'admirer quelques traits sublimes, tels que l'imitation perfectionnée du fameux *Medea superest* de Séneque. Longepierre, grand admirateur des anciens, voulut essayer si, en écartant tous les épisodes, il n'étoit pas possible de composer avec quatre personnages seulement une tragédie de Médée. Cette tentative, la plus heureuse que fit l'auteur, eut beaucoup de succès; et la tragédie de Corneille ne reparut plus sur la scene.

Toutes les fois qu'il se trouvera au théâtre une actrice d'un port noble et majestueux, d'une figure im-

posante, possédant un organe plein et soutenu, et réunissant au talent de la déclamation celui de la pantomime, elle se plaira à jouer le rôle de Médée qui domine entièrement dans la piece de Longepierre, et qui présente des développemens que le public applaudit toujours. Trop souvent l'affectation et les grands mots sont substitués dans cette tragédie au ton simple et naturel qui convient aux passions; mais on s'est habitué à tout excuser dans une magicienne qui toujours est prête à évoquer les enfers contre un époux perfide. On seroit injuste cependant si l'on ne remarquoit pas dans cette piece des beautés réelles. Corneille avoit présenté Médée comme une mere dénaturée qui égorge ses enfans sans aucun regret; Longepierre au contraire peint sa tendresse pour ces gages de l'amour de Jason:

Approchez, approchez, jeunes infortunés....
On va nous séparer par une loi sévere:
C'en est fait, mes enfans, vous n'avez plus de mere!
Je ne jouirai plus de vos transports charmans;
Le sort cruel m'arrache à vos embrassemens;
Votre vue est un bien que sa rigueur m'envie;
Vous n'adoucirez point les malheurs de ma vie,
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoutumés,
Par vos mains en mourant ne seront point fermés.

Ces vers ont de la douceur et de l'élégance, et la déclamation ne défigure point le sentiment qui doit y régner. Lorsque Médée est parvenue au comble de sa fureur, elle n'exécute point encore le crime affreux

qu'elle a médité : ses fils, sur lesquels elle leve le poignard, tombent à ses pieds; et elle s'écrie :

. . . Je frémis : leurs regards et leurs larmes
Me troublent, et des mains me font tomber les armes.
O mon sang ! ô mes fils, si chers à mes desirs !
Objets de ma tendresse et de mes déplaisirs,
Infortunés auteurs de ma douleur amere,
Approchez, mes enfans, embrassez votre mere.

Ces vers sont moins bien tournés que les précédens; mais le mouvement est pathétique et théâtral : dans cette situation, qui est la plus intéressante de la piece, la Médée de Longepierre l'emporte évidemment sur celle de Corneille. Sous d'autres rapports elle mérite d'être jugée avec plus de sévérité : l'action en est lente; les scenes quelquefois vides; et les rôles de Jason, de Créon, et de Créuse sont absolument nuls; mais le prestige des enchantemens de Médée, l'ascendant qu'un personnage extraordinaire acquiert presque toujours sur les spectateurs, balancent en quelque sorte ces défauts qui se font beaucoup plus sentir à la lecture qu'à la représentation.

Longepierre a souvent traduit Séneque. Corneille avoit aussi pris pour guide le poëte latin : les deux traducteurs ont quelquefois choisi pour modeles les mêmes morceaux. J'en citerai un qui pourra donner une idée de leur maniere. Séneque peint Médée au désespoir, reprochant à Jason tous les crimes qu'elle a

commis pour lui, et lui demandant quel asyle elle peut trouver sur la terre :

Fugimus, Jason, fugimus; hoc non est novum
Mutare sedes; causa fugiendi nova est.
Pro te solebam fugere. Discedo, exeo.
Penatibus profugere quam cogis tuis,
Ad quos remittis? Phasin et Colchos petam,
Patriumque regnum, quæque fraternus cruor
Perfidit arva? Quas peti terras jubes?
Quæ maria monstras?
Quascumque aperui tibi vias, clusi mihi.
Quò me remittis?

Corneille a ainsi imité ce morceau :

Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux;
C'est à moi d'en partir; recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose;
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause.
C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez.
Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez?
Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon pere,
Appaiser de mon sang les mânes de mon frere?
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi?
Il n'est point de climat dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale.

Cette imitation est pleine de précision et de forçe; aucune trace de vieux style ne la dépare. Celle de Lon-

gepierre a moins de fidélité et d'énergie; mais elle présente plus de mouvemens:

Enfin c'en est donc fait, mon époux m'abandonne;
Il consent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.
L'exil, vous le savez, n'est pas nouveau pour moi;
J'ai su pour vous, Jason, m'en imposer la loi:
Sa cause est ce qui fait ma peine et ma disgrace.
Je fuyois pour Jason, et c'est lui qui me chasse:
N'importe, obéissons aux lois de mon époux;
Partons puisqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? irai-je en Thessalie
Implorer les bontés des filles de Pelie?
Irai-je sur le Phase, où mon pere irrité
Réserve un juste prix à mon impiété?
Hélas! du monde entier par Jason seul bannie,
Ai-je encor quelque asyle en Europe, en Asie?

M. Clément, dans le siecle dernier, a essayé de bannir du sujet de Médée les enchantemens, et surtout les déclamations qui se trouvent dans Sénèque. Son style est plus châtié que celui de Longepierre: il a su tirer de la situation de Médée des sentimens élevés et naturels; il a trouvé le moyen d'ennoblir un peu le personnage de Jason: mais sa tragédie n'a point réussi au théâtre, parcequ'en dépouillant le sujet des accessoires pompeux qui l'accompagnent, on ne peut former avec ce qui reste une suite de situations dramatiques. M. Clément a eu aussi le malheur de tomber dans le même défaut que Corneille relativement à l'assassi-

nat des enfans. Le peu de succès de ce littérateur distingué a, depuis cette époque, assuré l'existence de la Médée de Longepierre sur la scene françoise : on oublie ses défauts pour ne s'occuper que des développemens vraiment tragiques du principal rôle.

FIN DE L'EXAMEN DE MÉDÉE.

REGISTRATO
12669

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

Discours préliminaire, page 1

VENCESLAS, tragédie de Rotrou, 17
Notice sur Rotrou, 19
Épître dédicatoire, 31
Acteurs, 36
Examen de Venceslas, 129

PÉNÉLOPE, tragédie de l'abbé Genest, 135
Notice sur l'abbé Genest, 137
Préface de l'auteur, 145
Épître dédicatoire, 155
Acteurs, 158
Examen de Pénélope, 239

ANDRONIC, tragédie de Campistron, 245
Notice sur Campistron, 247
Préface de l'auteur, 257
Épître dédicatoire, 259
Acteurs, 262
Examen d'Andronic, 337

MÉDÉE, TRAGÉDIE DE LONGEPIERRE, page 343
Notice sur Longepierre, 345
Préface de l'auteur, 357
Acteurs, 362
Examen de Médée, 425

FIN DU PREMIER VOLUME.

343
345
357
162
25

BIBLIO

BIBL